



Institut International de Sociocritique – Montpellier

International Institute for Sociocriticism – Pittsburgh

SOCIAL DISCOURSE :
A NEW PARADIGM FOR
CULTURAL STUDIES

Sociocriticism



Institut International de Sociocritique – Montpellier

International Institute for Sociocriticism – Pittsburgh



Editor : *Edmond CROS*

University of Pittsburgh
C. L. 1309
Pittsburgh PA 15260
U.S.A.

Université Paul Valéry
B. P. 5043
34032 Montpellier – Cédex
FRANCE

Annual Subscriptions (two volumes)

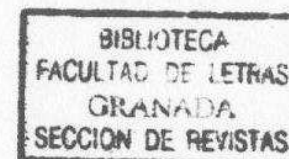
Individuals : \$ 25 FF 160,00

Institutions : \$ 50 FF 350,00

ISSN : 0985 – 5939

Rev. 14-120

116886



SOCIAL DISCOURSE : A NEW PARADIGM FOR CULTURAL STUDIES

Núm. 6

Sociocriticism

Vol. III, n° 2 (N° 6) 1987

Sociocriticism

Vol. III, n° 2 (N° 6) 1987



SUMMARY

Social Discourse : A New Paradigm for Cultural Studies

(Marc Angenot and Régine Robin éditeurs.)

Vol. III, 2 (n° 6)

Marc ANGENOT/Régine ROBIN. *Penser le discours social* .. I

Marika FINLAY. The Unrevolutionary Communications Revolution, or the Classical Episteme Revisited 1

Nurth GERTZ. Social Myths in Literary and Political Texts . 37

Georges VIGNAUX. Le Pouvoir des fables 63

Robert MORRISEY. Closing out Charlemagne. The Representation of History and the Discourse of National Origins in 19th century, France 91

Vol. IV, 1 (N° 7)

Peter FITTING. Ideological Foreclosure and Utopian Discourse.

Catherine GLASER. L'émergence d'un discours ordonnateur : la vulgarisation scientifique au XIX^e siècle.

Marie-Christine LEPS. Working on Social Discourse : An Illustrated Model.

Philippe DESAN. Quand le discours social passe par le discours économique. Les *Essais* de Montaigne.

Antonio GOMEZ-MORIANA. Discourse Pragmatics and Reciprocity of Perspectives : The Promises of Juan Haldudo (Don Quixote, I, 4) and of Don Juan.

Peter V. ZIMA. Ideology and Theory : Towards a Critique of Discourse.

NOTES SUR LES COLLABORATEURS

*Le numéro a été conçu et dirigé conjointement par
Marc Angenot et Régine Robin.*

Marc ANGENOT est professeur de littérature comparée à l'Université Mc Gill de Montréal. Il vient de publier *Le Cru et le Faisandé* : sexe, discours social et littérature à la Belle époque (Bruxelles : Labor, 1986), premier volume d'une recherche sur le discours social en mil huit cent quatre-vingt neuf.

Régine ROBIN est professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal. Elle vient de faire paraître *Le Réalisme socialiste, une esthétique impossible* (Paris : Payot, 1986) et prépare actuellement un *Kafka*, à paraître chez Belfond.

Marika FINLAY est psychanalyste, professeur de communication et de littérature comparée à l'Université Mc Gill de Montréal. Elle vient de publier *Powermatics : A Discursive Critique of New Communications Technology* (London : Routledge & Kegan Paul, 1987).

Nurith GERTZ est professeur de littérature comparée à la « Open University » de Tel-Aviv. Elle a écrit de nombreux articles sur le champ littéraire israélien, de sa formation à nos jours, sur la culture populaire et sur le cinéma.

Georges VIGNAUX est chargé de recherche au C.N.R.S. Il a publié notamment *L'Argumentation* (Genève : Droz, 1976) et, en collaboration, *Discours biologique et ordre social* (Paris : Seuil, 1977).

Robert MORISSEY, professeur de littérature française à l'Université de Chicago, a beaucoup travaillé sur le XIXe siècle français et en particulier à partir de « The American and French Research on the Treasury of the French Language (TLF) ».

Peter FITTING est professeur de français à l'Université de Toronto. Ses nombreux articles portent sur la science-fiction, l'utopie et la culture populaire américaines.

Catherine GLASER a soutenu en 1985 une thèse de doctorat, *Clinique et roman de la folie*. Elle est chercheur à Paris. Elle termine une recherche sur la vulgarisation scientifique aux XIXe et XXe siècles.

Marie-Christine LEPS est professeur d'anglais à l'Université York (Toronto). Elle a terminé un ouvrage intitulé *The Apprehension of Criminal Man* qui porte sur la criminologie, le fait-divers criminel et le roman de détection, en France et en Grande Bretagne au XIXe siècle.

Philippe DESAN est professeur de littérature française à l'Université de Chicago. Il a publié extensivement sur le XVIe siècle. Il vient de publier *Naissance de la méthode : Machiavel, La Ramée, Bodin, Montaigne, Descartes* (Paris : Nizet, 1987).

Antonio GOMEZ-MORIANA est professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal. Son dernier ouvrage s'intitule *La Subversion du discours rituel* (Montréal : Le Préambule, 1985).

Pierre V. ZIMA est professeur de littérature comparée à l'Université de Klagenfurt. Il a publié de nombreux ouvrages de sociocritique dont *Textsoziologie* (Stuttgart : Metzler, 1980) et le *Manuel de sociocritique* (Paris : Picard, 1985).

PENSER LE DISCOURS SOCIAL : Problématiques nouvelles et incertitudes actuelles Un dialogue entre « A » et « B »

Marc Angenot
Régine Robin

A. On pourrait appeler discours social tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société : tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui se narre et argumente, si l'on pose que narrer et argumenter sont les deux grands modes de mise en discours. Ou plutôt, il convient à mon avis d'appeler « discours social » non pas ce tout empirique, cacophonique à la fois et redondant, mais les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles de dissémination d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le dicible – le narrable et l'opposable – et assurent la division du travail discursif. Il s'agit alors pour le chercheur de faire apparaître un système régulateur global dont la nature n'est pas donnée d'emblée à l'observation, des règles de production et de circulation, autant qu'un tableau des produits.

Je pense donc à une opération radicale de décloisonnement, immergeant les domaines discursifs traditionnellement investigués

comme s'ils étaient isolés et d'emblée autonomes, — les belles-lettres, la philosophie, les écrits scientifiques, — dans la totalité de ce qui s'imprime, de ce qui s'énonce institutionnellement. J'envisage de prendre à bras le corps, si l'on peut dire, l'énorme masse des discours qui parlent, qui font parler le socius et viennent à l'oreille de l'homme en société. Je pense qu'il faut parcourir et baliser le tout de cette vaste rumeur où il y a les lieux communs de la conversation et les blagues du Café du Commerce, les espaces triviaux de la presse, du journalisme, des doxographes de « l'opinion publique », aussi bien que les formes éthérées de la recherche esthétique, de la spéculation philosophique, de la formalisation scientifique ; où il y a aussi bien les slogans et les doctrines politiques qui s'affrontent en tonitruant, que les murmures périphériques de groupuscules dissidents. Tous ces discours sont pourvus en un moment donné d'acceptabilités et de « charmes » : ils ont une efficace sociale et des publics captifs, dont l'habitus doxique comporte une perméabilité particulière à ces influences, une capacité de les goûter et d'en renouveler le besoin.

B. Je crois qu'il y a dans cette définition du discours social trois éléments différents. Ces éléments doivent entrer tous les trois dans une problématique globale. Premièrement, il y a la surface étalée de l'ensemble des énoncés, des textes, des discours réels qui se produisent en société quels que soient les lieux, les positions de légitimité ; ce tout peut s'étudier historiquement, en synchronie ou en diachronie. C'est la surface lisible des énoncés. Deuxièmement, tu sembles appeler simultanément « discours social », non pas simplement cette immense rumeur cacophonique, mais ses conditions de possibilité dans une problématique qui évoque la démarche de Foucault, les « règles des énoncés » et des énonciations, un ensemble de normes et de structures génériques qui permettent de rendre compte de l'ensemble des énoncés réalisés. Ces conditions de possibilité du discours à une époque donnée me semblent d'un tout autre ordre et pointer vers une tout autre enquête que l'analyse des énoncés de surface. Je ne pense pas qu'on puisse coupler dans la même définition ces deux approches ou ces deux niveaux. Troisièmement, le discours social, ce n'est pas seulement la surface étalée des énoncés, il n'est pas non plus l'ensemble des règles génératives qui président au(x) dicible(s) et aux

tabous, c'est encore toute une pragmatique : ce qui fait qu'il y a une efficace spécifique qui s'attache à telle ou telle sorte d'énoncé, une efficace sociale. Je vois donc trois éléments fondamentaux, solidaires mais distincts et je n'essayerais pas de confondre sous une même désignation ces trois éléments, quand bien même ils sont indispensables pour penser une problématique. On risquerait d'aboutir bien vite à un grand flou conceptuel, où les différentes perspectives se trouveraient confondues dans de l'à-peu-près et de l'équivoque. Il faudrait trouver un autre terme pour aborder tout ce qui est de l'ordre du pragmatique, de l'efficace et un autre encore pour ce qui relève des règles génératives. Je garderais « discours social » pour désigner seulement ce qui se produit en surface, mais non la pure cacophonie anomique : ce qui, en surface, fait le plus de bruit, s'exprime le plus fort, se répète en plus d'endroits, migre et se reformule « un peu partout » et se donne comme de l'absolument différent alors qu'il n'est que des formes du même. La « surface » est faite de bosses et de creux : le « discours social » ce sont les bosses ! Un « grand » romancier est celui qui a l'oreille la plus fine, avions-nous dit dans un article antérieur (*Sociocriticism*, 1 : 1985.53-82). L'analyste du discours social doit faire preuve de la même qualité d'écoute, entendre la récurrence, la répétition, le même, ...

A. A première vue, la vaste rumeur des discours sociaux donne en effet l'impression du tohu-bohu, de la cacophonie, d'une extrême diversité de thèmes, d'opinions, de langages, de jargons et de styles. Nous sommes d'accord pour chercher à faire voir les récurrences, les contraintes et les fonctions, non pour décrire un système statique, mais ce que je nommerais une hégémonie comme l'ensemble complexe des règles prescriptives de diversification des dicibles et de cohésion, de coalescence, d'intégration. Le discours social n'est pour moi ni un espace indéterminé où des thématisations monadiques se produisent aléatoirement, ni une juxtaposition de sociolectes, de genres et de styles renfermés sur leurs traditions propres et évoluant selon leurs seuls enjeux locaux. Parler du discours social, ce sera donc décrire un objet composé, formé de sous-ensembles interactifs, d'éléments migrants, métaphoriques, où opèrent des tendances hégémoniques et des lois tacites.

Je retiendrai de Bakhtine la thèse d'une interaction généralisée. Les genres et les discours ne forment pas des complexes imperméables les uns aux autres. Les énoncés ne sont pas à traiter comme des « choses », mais comme des « maillons » de chaînes dialogiques ; ils ne se suffisent pas à eux-mêmes, ils sont le reflet les uns des autres, « pleins d'échos et de rappels », pénétrés des « visions du monde, tendances, théories » d'une époque.

Le seul fait de parler du discours social au singulier (de ne pas évoquer simplement l'ensemble contingent des discours sociaux) implique qu'au-delà de la diversité des langages, de la variété des pratiques signifiantes, des styles et des opinions, le chercheur doit pouvoir identifier dans tout état de société des dominances interdiscursives, des manières de connaître et de signifier le connu qui sont le propre de cette société et qui régulent et transcendent la division des discours établis : ce que depuis Antonio Gramsci on appelle une hégémonie.

B. Je pense que nous sommes d'accord sur l'idée fondamentale que le discours social n'est ni cacophonie aléatoire, ni juxtaposition de langages et de genres autonomes. Je voudrais préciser certains points et introduire ici certaines distinctions. Il convient de définir séparément discours social, idéologie, doxa, « mémoriel » et hégémonie. Dans l'élaboration d'une problématique du discours social, la distinction de ces notions est fondamentale. Le discours social n'est pas juxtaposition ; il provient d'une sorte de régulation conflictuelle, d'une division du travail interdiscursif, de coexistences plus ou moins décrochées d'éléments disparates ; dans ces éléments, il y a des morceaux, des bouts, des bribes, des fragments d'idéologies (dans leur façonnement discursif, car il y a de l'idéologique non-discursif). Il y a des éléments de doctrines, de discours argumentés et composés, thématiques autour de visions du monde, d'enjeux collectifs, de spéculations sur l'avenir, de valeurs de la société, — mais forcément ce sont des éléments épars : la cohérence de l'idéologie s'y est désintriquée et seuls certains énoncés, seules certaines thématiques sont entrées dans le discours social. D'où la très grande différence entre l'idéologie abordée sous sa systématisme propre, comme doctrine cohérente, vision du monde, système axiologique thématique le social, sa refonte ou son maintien, et

l'étude de ce qui migrera dans le réseau du discours social, lequel déplacera, refaçonnera, réemploiera certains éléments fragmentés.

Il y a aussi autre chose dans le discours social qui est du doxique, qu'il ne faut surtout pas confondre avec de l'idéologique : on est aux antipodes des doctrines constituées, dans le sens commun, dans le gnomique couplé au cliché, dans les opinions. Le doxique, c'est une espèce de socle inquestionné du raisonnement ordinaire et de l'évidence. Que la doxa puisse appuyer l'idéologique dans sa fermeture et que l'idéologique ait besoin du doxique pour sa propagande, nous en sommes bien d'accord, mais il faudrait distinguer d'abord radicalement cette doxa des idéologies- doctrines constituées. Le discours social va s'incorporer du doxique et de l'idéologique qu'il va refondre, déplacer, distribuer.

Le discours social incorpore enfin du mémoriel : celui-ci est constitué de fragments de vieilles idéologies qui perdurent tout en n'étant plus tellement importantes dans les états de société modernes, et d'anciens éléments du discours social qui ne sont plus à la page, mais qui ont été hégémoniques autrefois. C'est tout l'ensemble du jeu des traditions dans le discours. Le discours social s'incorpore ce mémoriel, ce que j'ai appelé dans un travail le « roman mémoriel »¹ et il ne faut pas l'oublier car il peut jouer un rôle très important dans cette coexistence conflictuelle du discours social in praesentia. C'est peut-être par là que j'expliquerais, dans ton travail sur 1889, le fait qu'une grande partie de la France vote pour les républicains et pour l'idéologie républicaine alors que le discours social « crépusculaire » de la fin-de-siècle est déjà complètement décroché de l'idée de progrès, même si les républicains sont obligés de composer avec ce « crépusculaire ». Je dirais que ce qui est à l'œuvre alors, c'est une certaine mémoire historique qui crée un écart entre le discours social dans son hégémonie et la façon qu'ont les Français de voter.

J'en viens à l'hégémonie. Cette notion est en un sens plus proche du discours social tout en n'étant pas au même niveau puisque pour moi le discours social c'est un donné, quelque chose qui est un intermédiaire entre le descriptible de la surface et déjà une première organisation de cette surface par les récurrences. J'appellerai « hégémonie » l'ensemble de ces récurrences, dans la mesure où elles se maintiennent et se développent pendant un certain temps. C'est tout le problème d'un travail en synchronie dans la mesure où il peut

dégager du typique à un moment donné, mais il faudrait tout de même pouvoir s'assurer que ce typique a des points d'appui profonds dans la société et qu'il perdure. On ne peut parler d'hégémonie pour la mode, variable, changeante, éphémère. L'hégémonie discursive, c'est quelque chose qui doit tenir les esprits un certain temps. En ce sens, le discours social est par définition hégémonique.

A. En parlant de division du travail discursif, de migrations de formules, d'idéologèmes, de coexistence des idéologies, des doxas, des discours divers avec leurs charmes, leurs fonctions, leur efficacité, nous n'avons cessé de tourner autour d'une conception du discours social comme interdiscursivité généralisée. A l'encontre de nombreuses traditions d'analyse qui privilégient les cohérences systémiques et les autonomies (toujours dites « relatives ») des champs et des secteurs, nous tendons à voir le discours social comme récurrences en surface, mais aussi transformations, déplacements et réinscriptions, et à chercher dans les « profondeurs » des constantes interdiscursives et des règles d'échange et de répartition.

B. C'est à ce propos qu'il faut mettre en avant la notion d'hybridité du discours social. Le mot vient de la tradition bakhtinienne : on se souvient de ce que Bakhtine parle du roman comme d'un dispositif inscrivant différents types de discours, de niveaux, de registres de langue (quand ce ne sont pas des langues étrangères stricto sensu comme dans l'« hétéroglomie »). Il parle plutôt de discours divers, de toutes les formes du discours rapporté, de tous les registres sociaux depuis l'oralité populaire jusqu'aux formes les plus savantes du discours philosophique ; tout a sa place dans le romanesque. Tout s'y affronte en trouvant cependant un principe unitaire. C'est ce qu'il appelle l'hétérogénéité fondamentale du roman et ses formes d'hybridité. C'est un concept qui me semble extrêmement important et qu'il faut sortir du strict romanesque car, tel que nous l'avons défini jusqu'ici, le discours social par définition est hybridité et non pas cohérence systématique. Nous avons à plusieurs reprises mis l'accent sur ces coexistences disparates et conflictuelles ; nous avons expliqué que des morceaux d'idéologies s'y agglutinaient avec des éléments

doxiques et mémoriels qui venaient d'autres époques. La cohérence va prendre en apparence dans ce disparate et le propre d'une lecture « idéologique » sera justement de se laisser prendre au piège de cette cohérence. En réalité, le discours social est forcément hétérogène. Il ne l'est pas seulement, cela va de soi, dans son aperception globale, mais, dès lors, dans chaque énoncé, dans chaque mot où Bakhtine percevait volontiers une « polémique larvée ». A la limite, le discours social tout entier est polyphonique. Cela peut sembler curieux puisque jusqu'à présent le mot de « polyphonie » a été réservé à certaines œuvres romanesques (en particulier à Dostoïevsky) qui sont parmi les textes de la plus haute littérature et qui sont censées inscrire en elles toutes sortes de voix sans qu'il y ait de place assignable à une voix hiérarchiquement prééminente. D'une certaine façon, le discours social fonctionne cependant à la polyphonie ; c'est une polyphonie de miroitement et de chatoyement. Son hybridité l'oblige à articuler des voix qui viennent de tous les horizons, des énoncés qui ont été construits dans les lieux les plus invraisemblables et à les faire « prendre » comme une mayonnaise prend. Je crois que c'est une idée intéressante, qu'il ne faut jamais perdre de vue pour ne pas donner dans une conception rigide et réductrice. Ce conflictuel, ce disparate, cette cohérence apparente sont en réalité extrêmement hybrides. D'où la difficulté de cerner l'hégémonie du discours social, ou ce qu'il y a d'hégémonique dans le disparate du discours social, tant il se donne dans une grande hybridité.

Un certain nombre de notions permettent de commencer à cerner cette hétérogénéité constitutive et de l'analyser. Ainsi, le complexe discursif chez Patrick Tort. Je cite :

« Un complexe de discours est une entité constituée des conflits manifestes et latents qui caractérisent les rapports historiques et logiques des sciences et des idéologies. Cette entité complexe à forte composante idéologique, on comprend à présent que nous ayons tenu à ce qu'elle ne puisse d'emblée donner lieu à une représentation impliquant l'idée d'un contour ou d'une clôture liée à une quelconque périodisation d'historien des idées. Un complexe discursif est un réseau de rections et de vections dont l'un des caractères est de demeurer ouvert à la réactivation historique de ses problématiques nucléaires. »²

On voit par là que le complexe discursif chez Tort est une configuration ouverte d'éléments, sans clôture, qui va permettre dans le cadre d'une locution, d'une image, d'un axiome, d'un certain nombre d'énoncés, de cristalliser en eux les éléments polémiques d'un débat. Voici une première notion qui permet de cerner cette hétérogénéité. Seconde notion, le sociogramme emprunté à la sociocritique de Claude Duchet : « Ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles, centrées autour d'un noyau, en interaction les unes avec les autres » (65). Comme le complexe discursif de P. Tort, le sociogramme appelle une configuration ouverte, floue, aux frontières incertaines, ancrée sur de l'hybride et de l'hétérogène. Le noyau d'un sociogramme peut être représenté soit par une formule prédictive, un syntagme, un objet, une couleur, un symbole, une devise, un cliché, etc. Nébuleuses, constellations ouvertes, instables, perpétuellement mobilisables, rechargeables, ou figées par fixation dans le stéréotype, elles sont au cœur du dispositif discursif qui rythme les polémiques et les débats dans une société donnée.

A. L'interdiscursivité enfin tient à une nécessité primordiale de la mise en discours même : thématiser c'est mettre en connexion un objet doxique avec d'autres, déjà-là, déjà parlés, jugés, évalués. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans *Le Cru et le Faisandé* (1986) : on ne peut parler du sexe, – des aberrations sexuelles, des vénalités, des assouvissements et des ruts – qu'en le faisant travailler sur d'autres idéologèmes (la fin d'un monde, la lascivité juive, les monstres en soutane, l'imperfectivité morale de la race noire, les stupres paysans, l'anonymat urbain, le « cash payment as the sole nexus between men », les décadences et les à-vau-l'eau). Ainsi « une » idéologie ne se renferme jamais sur elle-même ; tout se tient, tout se connecte et les enchaînements idéologématiques, les configurations de sociogrammes suggèrent des parcours, invitent à explorer des secteurs doxologiques contigus, exigent la maîtrise subliminale du système thématique global du discours social.

Ici venus cependant, nous rencontrons une grande difficulté de l'analyse sociodiscursive qui est de rendre raison à la fois de l'imposition hégémonique, de l'« homéostasie » relative des discours institués et cependant de la contradiction larvée, de l'émergence de la nouveauté,

du changement doxique, épistémique, esthétique. Question d'autant plus épineuse qu'il y a dans la pensée contemporaine une thèse récurrente qui est celle de l'omnipotence du pouvoir des discours, forme totalitaire de la « servitude volontaire ».

La fonction majeure des discours établis, concomitante à leur « monopole de la représentation », est de produire et de fixer des légitimités, des validations, des publicités (de rendre public des goûts, des opinions, des informations). Tout discours légitime contribue à légitimer aussi des pratiques, des statuts, à assurer des profits symboliques (et il n'est pas de profits ni de pouvoirs sociaux qui ne soient accompagnés de symbolique). Le pouvoir légitimant du discours social est la résultante d'une infinité de micro-pouvoirs, d'arbitraires formels et thématiques. L'hégémonie fonctionne comme censure et auto-censure : elle dit qui peut parler, de quoi et comment. On se rappelle un propos fameux de Roland Barthes :

« La vraie censure ne consiste pas à interdire [...] mais à nourrir indûment, à maintenir, à retenir, à étouffer, à engluier dans les stéréotypes [...] L'instrument véritable de la censure, ce n'est pas la police, c'est l'endoxa... La censure sociale [...] est [...] là où on contraint de parler. »³

Michel Foucault a systématisé de façon hyperbolique cette réflexion sur le pouvoir des discours, sur la fonction de contrôle, littéralement le rôle d'« incarcération » du corps et de ses désirs par les discours de savoir et d'autorité. Avec une sorte d'euphorie pessimiste, Foucault en est venu à voir toute la communication sociale comme n'étant rien d'autre jamais qu'un épicycle de la Machine du Pouvoir.

B. Bref, le problème serait : d'où vient le nouveau et comment est-ce que ça change ? Le changement, il se constate d'abord. Quand la conjoncture idéologique et culturelle bascule, le changement se constate. Il ne se constate pas au moment de ses prodromes, au moment de l'émergence de discours nouveaux qui ne sont pas encore, loin de là, hégémoniques, qu'on ne prend pas au sérieux, qui ne font pas beaucoup de bruit. Le changement ne se constate jamais qu'après coup jamais sur le champ, quand massivement un nouveau discours

social vient se substituer à un état antérieur. Ceci doit nous faire problème parce qu'il y a des gens dont le métier serait d'être à l'affût du nouveau, des mouvements sociaux émergents ; force est de constater que, comme tout le monde, ils ne perçoivent le changement que quand il crève les yeux. Ils ne l'ont jamais prévu. Que ce soit avant 1968, que ce soit après 1968, que ce soit l'émergence du changement de conjoncture des années 1980, personne ne l'avait prévu avant, tout le monde le constate après coup.

Comment opérons-nous ? Au moment où nous constatons que quelque chose a basculé, nous remontons en arrière et nous recherchons ce qu'il y avait de divergent, de « marginal », de dissident, d'aberrant dans un état antérieur de l'hégémonie. Nous rencontrons des énoncés qu'on avait, à l'époque, pas pris au sérieux, émis de lieux si périphériques qu'ils ne faisaient pas autant de « bruit » que d'autres discours. Nous procédons donc en somme de façon rétroactive, – partant du plus récent, de la constatation du changement accompli jusqu'aux traces des contre-discours, des discours dissidents qui par la suite ont pu devenir importants. Cela ne nous dit absolument pas comment un discours émerge ni comment surtout il devient hégémonique. Ces discours nouveaux, on les voit émerger en un point donné de la scène discursive et à partir de là, il y a plusieurs cas de figures possibles. Ou bien ces discours nouveaux stagnent dans la dissidence, la marginalité, le contre-discours isolé, non recevable, non audible (il serait très intéressant de faire une histoire de ces discours durablement occultés, « sans avenir » social, ne pouvant pas s'incorporer à l'hégémonie et n'ayant pas la force de le modifier). Ou au contraire, ces discours émergents, pour des raisons diverses, se mettent à se multiplier, à gagner du terrain sans qu'il y ait eu un chef d'orchestre. Au même moment, de nouveaux discours connexes se diffusent en plusieurs lieux et on les voit devenir importants, centraux, mais uniquement parce que le rapport des forces sociales, les groupes qui en sont les supports permettent le basculement. Jamais dans d'autres conditions.

Ceci nous permet de poser en passant la question de la position du vrai dans l'espace sociodiscursif. Dieu sait qu'il y a eu dans la société soviétique jusqu'à tout récemment, un discours politique dominant sur les années trente et le stalinisme, qui empêchait tout contre-discours d'émerger (ou bien ces contre-discours étaient réprimés

et se réfugiaient dans la dissidence au sens fort du terme). Ces contre-discours, totalement irrecevables, disaient en grande partie le vrai sur les années 1930, mais, dans une problématique du discours social, le vrai est totalement inefficace dans une société donnée s'il ne peut pas devenir hégémonique. Il en va de même dans les sociétés qui fonctionnent moins massivement à la censure et à la répression. Ainsi les tabous sur la période de Vichy en France et la collaboration. On voit bien que le discours social n'arrive pas encore à tenir des discours de vérité sur cette période⁴. En face de la politique-spectacle et des médias à l'heure actuelle, aucun contre-discours n'arrive à percer le rideau de fumée de la « langue de vent » d'aujourd'hui. On voit ici que la problématique du discours social doit permettre de penser le statut historique du vrai dans une société.

Quant à dire en quelques lignes d'où vient le nouveau ? Il n'y a pas d'autre réponse à cela que la « Ruse de la raison » hégélienne. En toute « liberté » de l'individu et des groupes, l'ajustement nécessaire aux nouveaux rapports sociaux et à la sortie des crises idéologiques se produit. Si l'on ne veut pas d'une façon ou de l'autre, retomber dans l'ex-nihilo, l'ineffable, le « coup de génie » etc., il n'est d'autre explication satisfaisante, quand bien même elle serait désespérante, que l'intériorisation culturelle de la nécessité, processus inconscient bien entendu. Quant aux moyens qui permettent dans un discours social saturé de faire émerger du neuf, ils sont multiples : recyclage de thèmes archaïques, obsolètes, servant désormais à de toutes autres fins, retournements sémantiques de notions, d'arguments, remotivation d'images figées, emprunts à d'autres cultures, à d'autres langues d'éléments discursifs et figuraux, etc.

*

Ce numéro a pour ambition de baliser les divers aspects de l'analyse du discours social : l'élaboration d'un modèle de la doxa dans les articles de M.-C. Leps ; une approche des conditions de possibilité ou d'impossibilité, d'acceptabilité ou d'émergence de discours nouveaux avec les articles sur la vulgarisation, de Catherine Glaser, sur le discours utopique américain, de Peter Fitting et le discours de la nouvelle communication, de Marika Finlay ; une analyse de l'hybridité discursive à la Renaissance dans les articles de Philippe Desan sur

Montaigne et d'Antonio Gómez-Moriana sur Cervantès ; une réflexion sur l'interdiscursivité généralisée ayant trait à l'échange entre genres (articles de Nurith Gertz et de Robert Morrissey), à l'échange entre types argumentatifs (Georges Vignaux, sur le pouvoir des fables) et à l'échange entre types épistémologiques (Pierre V. Zima, sur le discours idéologique et le discours théorique).

Ce numéro, véritablement interdisciplinaire, veut faire le point sur un objet difficile, mais passionnant. Tel qu'il est, avec ses insuffisances mais aussi ses points forts, il constituera, nous l'espérons, un jalon important dans l'élaboration de la problématique du discours social.

NOTES

1. Régine Robin, « Le Roman mémoriel », *Entre l'histoire et la fiction, l'illusion biographique*, à paraître aux Editions du Préambule, Montréal.
2. Patrick Tort, *La Pensée hiérarchique et l'Evolution* (Paris : Aubien, 1983), p. 539.
3. Roland Barthes, « La Censure et le censurable », *Communications*, 9 : 1967.
4. Henry Russo, *Le Syndrome de Vichy*, (Paris : Seuil, 1987).

Sociocriticism Vol. III,2 (N° 6) pp 1-36
© I.S.J., Montpellier (France), Pittsburgh (USA)

THE UNREVOLUTIONARY COMMUNICATIONS REVOLUTION OR THE CLASSICAL EPISTEME REVISITED

Marika FINLAY

Few are in a position to know to what extent it [the communications revolution] may permeate our lives and govern our assumptions, conscious and unconscious ; few of us have known any other environment and would therefore have no basis for comparisons and judgement... .
(Eric Barnouw, « McLuhanism Reconsidered », *Saturday Review*, 23 July, 1966, pp. 19-21).

« The post-modern era » (Etzioni 1968), « post-bourgeois society » (Lichtheim 1969), « post-economic society » (Kahn 1967), « post-civilized society » (Bookchin 1971), « post-industrialist society » (Bell 1973), « the service class society » (Dahrendorf 1964), « the

technetronic era » (Brzezinski 1970), « the knowledge class » (Tou-
raine 1971), all of these terms contain not only the assertion that
there is a revolution of sorts related to new technology, but also the
claim that this change is a natural and inevitable consequence of
what preceded, i. e., of the evolutionary schema of history.

However, what if there were indeed no such thing as a radical
evolution, no radical change and no continuous progress into the
future? Paul Veyne poses these questions in referring to Foucault's
work on history (Veyne 1978). So, we must once again raise the
question: is there or is there not a communications revolution?

Were we to agree with the above authors that we do live in an
information or communications society, our agreement would have to
be based on other grounds than the percentage of G. N. P. devoted to
communications services. Furthermore, it might be suggested that
the communications society does not necessarily constitute a com-
munications revolution, since the discursive structures of the com-
munications society are not radically different from those of classical
society, the home of the industrial revolution and positivism. Indeed,
as our choice of method, based on the recognition of the essential
role that discourse plays in all societies would contend, every society
would be the communicational society or the discursive society, to
the extent that discourse is seen to be a major determining factor in
its institutions and organization (Foucault 1980: 211).

Scepticism about the degree of change or revolution involved in
the electronic age has already been expressed by the British sociolo-
gist of technology, Krishan Kumar (1978) who suggests that the
character and occupations of workers have not really changed as
much as the « gurus » of the information revolution would claim.
Quirk and Carey also point out striking similarities between the
rhetoric of the industrial revolution and that of the « Mythos of the
Electronic Revolution » (1970).

One might suggest that a change of medium alone is not as
socially determining as Innis and later McLuhan wish to argue, since
even with the switch from paper to electronics, the instrumentalist,
control-oriented discursive procedures themselves remain much the
same. For example, the procedure of surveillance may proliferate in
any medium. According to Weber, procedures of control, domination
of nature and increased growth and efficiency, have existed at least

since the end of feudal society. Weber's claim that there exists a
continuity of rationalist discursive procedures would amount to a
refutation of Bell's et al. vision of the « changed society. » Weber
argues that the equivalent of the so-called « knowledge society » has
existed for a long time, since even feudal lords relied upon a special-
ized knowledge sector of society for information which would both
inform and legitimate government. These bureaucratic experts have
since become labelled the « technical experts » of society, (Goldhaber
1980) although early bureaucratic experts had also boasted of their
technical expertise and as Noble in *America By Design* illustrates,
there remains today a flow of engineers to bureaucracy.

Even if there is no real qualitative change of discursive proce-
dures with the switch from paper to electronics, there may, however,
be a quantitative change, a reinforcement of the discursive proce-
dures of hegemonic social control in bureaucratized society with the
added medium of electronic technology. Thus, we would be able to
speak of some change in the « technological society » although it may
simply be a change of increased exercise of power through dis-
courses of knowledge. The scope of the expansion of these proce-
dures to all facets of society may indeed constitute the main type of
change that a discursive critique would allow us to substantiate. It
may be merely for reasons of the expansion of traditional, instrumen-
talist discursive procedures that the technocratic society requires
more and more technical experts, more technical knowledge. The
expansion of these discursive procedures may amount to no more
than the further infiltration of similar discursive procedures into the
as yet untouched peripheries of society, such as the kitchen and the
entertainment room.

By showing the great regularity of discursive procedures on new
communications technology and the relation of these procedures to
discourses on technology in general, we illustrate the lack of qualita-
tive change in discursive procedures despite the advent of new
communications technology. We will argue here that it is possible to
extend further the corpus of comparison by relating the procedures
to the discourses and history of ideas of classical science and liberal-
ism. It will be seen that many of the procedures of discourses on new
communications technology are no more than glorified continuations
of discourses that were legitimating science and political power in

classical, liberalist society. Our purport here, then is, almost purely one of historical reminder.

Nothing New : a comparative history of ideas and discourse.

It is, however not primarily the semantic themes of the computer age which interest us here, but rather the linkage of discursive procedures (on and of new communications technology to those of the discourse of what is commonly called the « Weltanschauung » of classical, liberalist society. (Foucault in *Diacritics*, 1975 : 30 ff). It is in this relationship that the profound similarities in both a discursive — and knowledge — base become most apparent. A comparison of the discursive practices and procedures (Foucault 1972 : 117) on and of new communications technology to some of the more redundant dominant « ideas » that underpin the classical, liberalist worldview as elucidated by Weber, Habermas and Marcuse should at least sow doubt as to whether or not the communications revolution is all that revolutionary.

Referentiality and *exchange* are two major procedures that regulate *classical discourse*. Discourse is confident in its capacity to refer to a world separated from itself and to which it is transparently adequate (Foucault 1971 : 49).

Discourses on new communications technology are also very confident in their capacity to refer to a machine-objet independently of discourse about it. It assumes that its data-base is a knowledge-base in the sense of a storage base of referents. Both discourses on and of new communications technology consider themselves to be adequate substitutes for the things — technological objects — they refer to, and which justify speaking in the first place. The now rampant adage, « information is wealth », is but a variation on the self-same procedure of exchange.

The principle of referentiality, taken as just exchange, is expressed by liberalism as the doctrine of just naturalism (Jensen 1976) : if left to their own devices the components of society will each get their just and deserved representation, unperturbed by mankind.

This doctrine reaffirms the status quo. It also demonstrates a belief in referentiality as an adequate, balanced *exchange*. It tends towards a passive acceptance of representations of the world, be they monetary or discursive representations, and hence exchange and referentiality go hand in hand in reconfirming « what simply is », i. e., *doxa*, both epistemologically and socially.

The *themes of universal mediation* in both discourses on and of new communications technology have their origin in classical discourse. Be it confidence in the adequacy of « on-line-real-time » mediation or in the mediating metaphors of discourses on new communications technology such as in « Sacred Electronics, » a 1950's newsarticle, discourse (electronic or other) is assumed to be a transparent mediator between logos and object/referent/signified concept. Knowing subject and object to be known are synthesized in and through a transparent discourse which mediates them while taking up no space between them. Obviously, for Foucault, the procedure of universal mediation is a corollary procedure of referentiality just as it is for discourses on new communications technology. (Foucault 1971 : pp. 50-51). Even Marx, in speaking specifically of industrial technology, has also expressed it as mediation, only this time as pragmatic rather than representational mediation between man and his subject of labour. Mediation is expressed as mediating instrumentalist work rather than as interaction :

An instrument of labour is a thing, or a complex of things which the labourer interposes between himself and the subject of his labour, and which serves as the conductor of his activity. He makes use of the mechanical, physical and chemical properties of some substance in order to make other substance subservient to his aims. ... the first thing of which the labourer possesses himself is not the subject of labour but its instrument. (Marx 1972, ed. Bender : p. 361).

The *theme of the « founding subject of discourse »* assumes that the singular, individual human subject is the sole source and author of discourses, i.e., its point of origin, unmodified or unperturbed by the historical context that situates it, including the historical, discursive context. For classical science the subject is supposed to speak

discourse, whereas Foucault's studies attempt to show that, in effect, discourse speaks through the subject, or rather, the subject is spoken by discourse. (Foucault 1971 : 49).

A kind of a-contextuality and a-historicity coupled with an insistence upon individualism as an anthropomorphization of machines in competitive relation to man are off-shoots of this classical discursive procedure. Computer-communications technology taken as discourse assumes that it substitutes the knowing computer for the knowing subject, a substitution which maintains that the computer's subject is the singular point of origin of discourse. Also the computer source is claimed to be « better » than the human source because it is more efficient, unbiased, objective, neutral, quantitative, etc. The discursive procedures of exclusivity and privatization of networking also operate on the principle that the subject is the exclusive source of, and has special rights to discourse. The limited degree of contextual consideration in computer translation and interpretation is yet another attempt to restrict and pinpoint a source of discourse.

This classical myth of the founding subject of discourse is essential for the functioning of the classical procedures of discourse since he who wills power is the individual subject claiming to be the source of discourses of knowledge, just as Descartes claimed in his *Discours de la méthode*. Social recognition of this privileged position is, then, just a step away. Adherence to the motif of the founding subject in no way recognizes that what a subject can say is determined by the context of already existing procedures of discourse — i.e., the procedures of the episteme.

Liberalism, as well, echoes this confidence in individualism. In liberalism the subject is moral, rational and autonomous. Liberal society is conceived of as composed of atomistic individuals, the sum of which makes up the whole, regardless of any group formations of social structures. Thus liberalism, as seen in the discourses on new communications technology, is the discourse of passionate individualism whereby it is the genius creator who makes discoveries and changes the shape of things to come. In the liberalist epoch, concern with the biographies of authors and great thinkers, as in the case of Rousseauism, is a typical epitomization of their cult of the individual.

What is more, liberalist insistence upon the individual founding subject of discourse is closely linked to liberalism's own cult of

individualism as the justification of free enterprise — « laissez-faire. »

Marcuse, in his essay on liberalism (1968), undertakes a sort of house-cleaning of the traits associated with « liberalism » in order to insist on one dominant notion, one which stems from liberalism's existence as the social and economic theory of capitalism. This trait is the advocacy of individual freedom, which, translated into economic terms amounts to an unabated justification of free enterprise, free speech, and the free market place. Liberalism, say Marcuse, is literally a synonym for « laissez-faire. » Referring to von Mises's definition of liberalism, Marcuse provides his reduced and capitalist-oriented definition of liberalism :

The program of liberalism..., summed up in a single word, should read « Property, » that is, private property in the means of production... All other demands of liberalism derive from this basic demand.

(Marcuse 1968 : p. 10).

Negative definition of freedom :

For liberalism, freedom is defined not only in terms of individual rights but especially « negatively » in terms of the *absence* of any constraint upon the individual's right to act and speak as he pleases. Science must adhere to this negative definition of freedom. It may predict or even accelerate change, but it should not initiate change that is not inherent in the natural pattern of evolution.

Science should not upset in any way the balance of the universe, a balance that will be maintained provided individuals are allowed to act without interference. Freedom consists in there being no interference with the atomistic, self-righting machine. Once again, the doctrine of « laissez-faire » is the epitome of the concepts underlying liberalist philosophy.

Freedom is negatively defined. Freedom is a lack of something. Freedom is never discussed in terms of the right to do certain things. Nor is freedom discussed in terms of the right to certain types of social organization and social guarantees.

The best example of the operability of this definition of freedom in the sphere of new communications technology is Solomon's and Pool's recommendation that legislation of new communications technology follow the principle of non-intervention except when some individual's rights are threatened, or what they call «negative exteriority.» (Pool OECD, 1980).

Exclusivity is a principle which is served by many of the other discursive procedures. These procedures exclude others and support the knowing subject's claims to and desire for exclusive access to truth and for the privileged social status that arises therefrom. Exclusivity is thus an interdiscursive procedure that reflects and produces social hierarchies. Foucault states that exclusivity and the will to truth and power go hand in hand in classical science. In the *Discourse on Language — L'Ordre du Discours* — Foucault suggests that all procedures of discourse are principles of exclusion, by which each discourse constructs its fields or domains of knowledge with respect to other excluded or included discourses. For example, Foucault has shown how psychiatric discourses on madness in the classical episteme (Foucault 1972 : 191) tended to define madness as a discourse excluded from the discourses of reason, and vice versa. Reason needed madness in order to claim knowledge and science for itself. Madness became precisely that which was excluded from the discursive procedures of reason.

The discursive and epistemological principle of excluded middle, which functions so well in the creation of double binds in discourses on new communications technology is a sub-procedure of the larger procedure of exclusivity.

In the classical episteme one can only be «right» by excluding someone else who is «wrong.» On the other hand, discourses combine and form «truth cartels,» with each other in order to consolidate their claims to an exclusive field of truth. This is what penal and medical discourses did in order to combat discourses of madness and crime :

...they designate a will to knowledge that is anonymous, polymorphous, susceptible to regular transformation and determined by the play of identifiable dependence.

(Foucault 1977 : p. 200).

This exclusivity of truth is also a feature of liberalist discourse. When it seems that a position purported by liberalist theory is not consolidated by empirical evidence, such as that of the justness of «laissez-faire,» then «the invisible hand of providence that maintains a universal and just harmony of interests over the long term» (Jensen 1976) is appealed to as a defense of these discourses. The all-knowing scientist such as Descartes, God, or the Prince, are summoned up as the foundation of truths that are not readily apparent. The will to truth of an omniscient and unaccountable subject is a standard feature of liberalism. It is based on the exclusive position of right that is a priori associated with certain subjects' will to truth.

The first principle of exclusivity named by Foucault (1971-72), prohibition, functions in discourses on new communications technology by virtue of the exclusion of social scientists from the right to speak of technical matters. Weizenbaum describes the exclusion of ethical concerns from discourses on new computer-communications technology at M. I. T. (Weizenbaum 1981). Daniel Bell's subsequent suggestion that Weizenbaum is slightly «round the bend» (Bell/MIT 1981) is a case in point of the old reason/madness diad functioning as a scientific category of exclusivity. Also, the computer's refusal of non-prescribed procedures of association and accessing whereby it blurts out «wrong» and refuses to go further, is an exclusivity procedure of the technology itself taken as discourse.

A second principle of exclusivity is «rarefaction of the speaking subject» (Foucault 1971 : p. 224). This principle grants some the right to speak the truth while silencing others. Doctors may diagnose but patients may not. Technical specialists and bureaucratic experts may talk of new communications technology and social implications but human scientists may do so only at the risk of being called «dilettantes.» Closed user groups, which restrict access to data banks to a select few, are the technological incarnation of such exclusivity.

Censorship and taboo also operate according to a principle of exclusivity. The «strawman adversary/interlocutee» technique of discourse on new communications technology which reports the discourse of the other instead of letting it speak directly censors certain statements or perspectives quite efficiently, by selecting, inflecting and inventing the other's discourse. (Bakhtin 1977). It is

also very often taboo especially in governmental sectors of discourse to say negative things about new technology since these sectors are trying to promote it as a new economic base and as a legitimating force of governments in power. Thus it is taboo to speak of risks or dangers and one is censored by having one's objections reported simplistically and dismissed with such deriding names as «paranoiac» as does Licklider (1980). Other forms of censorship include the great secrecy of governments, especially research on military projects. For instance, no one quite knows how much Pentagon subsidization has gone into computer-communications programs at universities or into the development of the 1960's SAGE early warning defence computer-communications program. The information is quite simply censored. We would also suggest that the very a-historical bent of discourses on new communications technology operates as a form of censorship on the past developments, designs, uses, successes, failures and costs of new communications technology, in favour of a pair of rosy but blinkered glasses peering into the future.

Encryption and exclusive pathways of accessing are yet more of new communications technology's own discursive means of censorship and taboo, which organize the technology in ways to assure exclusive property rights to information.

Confidence in reason :

Paradoxically, the absolute and objective transcendence of science is affirmed by classical science despite the very unobjective procedure of the founding subject. Rather than acknowledging the partiality of a subjective knowledge, or the indeterminacy of experimental results, the subject is successful in his will to truth if he manages to function within all of the correct (i.e., socially-epistemically) imposed procedures of truth. No permutation of the representation of the world is recognized on the part of the knowing subject. What is knowledge at the time of his practice of knowledge is considered to be absolute, non-relativized knowledge. What is more, knowledge is a progressive march toward total perfect knowledge, the epistemological dimension of the Hegelian Absolute.

In discourses on new communications technology the procedures of instrumental and unilateral control of the knowing subject over the known object, the reductionist conception of knowledge as problem-solving or complexity reduction, the unself-reflective closure within the procedures of the episteme, the supposed separation of knowledge from value, are all procedures stemming from a confidence in the transcendence of reason. The perfect example of this confidence lies in the technique of claiming authority by quoting scientific experts.

In communications technology as discourse, the immodest confidence in the adequacy of the representations of A. I. knowledge models, the reliance upon a centralized computer system, again with no queries about its adequacy, the elusiveness of systems to monitoring, the confusion of data base with knowledge base, are all traits that reflect the principle of the transcendental knowledge. The supreme claim to a fixed system or body of objective knowledge lies in the absence of any acknowledgement of contextual relativization both by discourses on and of new communications technology. Dreyfus has argued that A. I. did not live up to these expectations (1972-79). The alternative to such a claim would be a radically contextualized theory and practice of discourses of knowledge.

When knowing gives license for doing :

In liberalism, confidence in the capacity, indeed the necessity, of reason's guidance of action accompanied this confidence in reason's transcendental capacity. Saint Simon attributed the successes of the French revolution to the exact sciences. He attributed the failures of the French revolution to the incapacity of the exact sciences to take over from metaphysics. Social change and organization should be guided by reason. Today the various ideologies of syndicalism, corporatism, managerialism, state socialism, europeanism, and internationalism are all governed by the supreme ideology that exact and instrumental science should guide social activity.

In keeping with the cult of genius, the individual scientist, bestowed with the capacity to predict and direct the course of society in history becomes the technical expert, the one relied upon for direction in ruling society. With the coming of advanced bureaucracy

the opinion grew that only « technically competent experts should make decisions. » (Frank Manuel, in Kumar 1978 : p. 26, note 11). This whole debate resurfaces in theory with the Habermas-Luhman debate (1968) where the former opposes the latter's opinion that society is so complex only technical specialists are qualified to make decisions. For example, only atomic engineers should pronounce upon the desirability or undesirability of nuclear power (Salter and Slaco 1981).

Expertise and knowledge not only justify action, action must be causally linked to knowledge. The knowing subject must act only on the basis of knowledge. Action in the age of reason must be enlightened by knowledge, hence the « Enlightenment ! ».

Truth is secure(d) :

Truth is secure in the realm of scientific discourse, in this case be it the discourse of new communications technology or about it. The procedures are the conditions of possibility of « true » statements. Consequently, for instance, computer interpretations of states of affairs are not only functional but « true » for the community that inhabits the classical, liberalist episteme.

In the discourses on new communications technology the a priori positive axiologization of technology and progress can be explained by such confidence in science. The afore-cited suggestions for an ubiquitous technology are also off-shoots of science worship. What counts, then, is a good society at the service of science.

The prophetized infiltration of new communications and computer technology into all aspects of life, for example, computerized psychoanalysis, computerized medicare, computerized cooking, etc. are all cases of a worship of science and technology as unquestionably secure and, therefore, as the model of discourse and rationality to be followed in all spheres of life. Again, there seems to be no question of teleologically restricting the pertinence of certain computational methods to certain spheres and excluding it from others, i. e., no contextualization of a discourse of knowledge's validity. Such is the basis of Musserts' critique of technology (Finlay 1986-1987).

Liberalism goes hand in hand with rationalism, where rationalism is taken in the sense of the possibility of objective knowledge,

separate from the biases of any knowing subject, or society. The communication of this knowledge is in no way seen to be interfered with by the discursive tools for that communication, any more than these tools are thought to interfere with the perception of reality.

There is a confidence in the *Newtonian world machine symbol* : the rules of order of scientific experimentation are believed to reflect perfectly the rules and order of the functioning of the universe itself. The basic premise of the Newtonian machine symbol is that the world is organized according to ordered and systematic laws. Foucault (1966) describes one of the primary discursive procedures of classical science as the need to order and systematize, to find the law of organization of the object under study and to relate them, as did Port Royal, to the laws of the mind and to the order of the universe. Laws were derived by a positivist science which believed that they reflected knowledge of the universe ; they were believed to be finalized and totally representative of the workings of the universe. The ultimate and supreme aim of science was believed to be the final completion of the compendium of laws of the universe, as the following quotation from Saint Simon indicates :

To complete this revolution we have to accomplish only one more thing : we must finish the comprehensive work necessary for the organization of a positive system, whose elements now exist isolated.

(Saint Simon in Kumar 1978 : p. 32, note 16).

The confidence that liberals held in reason's capacity to discover the laws of the universe, which would be akin to the laws of the intellect, is the basis for allaying fears of alienation due to the struggle of man against machine. Both technology's models and machines express the laws of the universe as well as those of man's mind, since they are one and the same set of universal laws.

The belief in universal laws of nature and mind is the justification for anthropomorphizing nature and technology while in the same stroke technologizing man. This was possible because they believed there to be no real shift in dominant laws. Condorcet's « Sketch For a Historical Picture of the Progress of the Human Mind, » written as a polemic against Malthus' « Essay on Population, »

argues that according to the laws of evolution there will be a progressive union of the intellect with the world of nature. Human intelligence will gradually grow and infuse natural intelligence. The Human Intellect will reveal the order of nature, the intelligence of the universe. It is just a question of the development of human awareness, aware of this all comprehensive set of laws of intelligence.

The type of statements made by researchers in artificial intelligence such as Simon and Newell are a repeat performance of the Port Royal grammarians' belief in universal laws of the universe. However, the Artificial Intelligence debate adds a strange twist to the laws of nature/laws of mind debate. The growth of A. I., or of the machine, will gradually become so sophisticated as to operate according to laws identical to those followed by human minds, another offshoot of science worship by means of following the standard and accepted practices of scientific texts such as analysis, order, exchange, reference, classification, hierarchization and excluded middle. There is little questioning of the adequacy or objectivity of these systemic models in these technologized circles.

Evolutionary perfectability of truth :

Foucault, in the *Archeology of Knowledge* (1972), suggests that much of our conception of knowledge relies upon a conception of history. Knowledge is perfectible because it is the result of a long, inevitable, causalist evolution of ideas and events caught up in the march towards the absolute perfecting of truth. The founding subject, be it collective or individual, has a central role in knowledge because it is the motor force behind history, the subject of transcendence. The incessant use of terms such as « new, » « progressive, » « revolutionary, » as well as the confidence in the perfectibility of computer-communications technology all belong to this discursive procedure of historicity.

Liberalism, as well, touts such a perfectible, linear view of history. It is confident in the « *self-righting process* of nature and man's place in it » (Jensen 1976). Hence « *laissez-faire* » is simply allowing individuals freely to drive the inevitable route of history towards perfection — the « Absolute. »

In discourses on new communications technology, the « free flow » issue as well as the futurist treatment of history and the confidence in the subject-creator/legislator are off-shoots of this historical conceptualization. The confidence in second and third up to fifth generation computer-communications equipment (Kidder 1981) as *necessarily better* than first generation or than its total absence, are yet further examples of the imposition of this evolutionist framework based on confidence in perfectibility.

Classical science and liberalism both displayed great confidence in the progress of science and society, driven by the motor of a progressive, evolutionary view of history. Maucaulay, in his « *Essay on Bacon* » (1837), declared that « philosophy's law is progress, » a claim which is echoed by Kant's concept of evolution through progress and by Hegel's phenomenological account of the progress of the « Geist » towards the Absolute. Turgot (1750) spoke of the principle of human order as opposed to that of natural order : the former was described as continually growing and raising itself over and above the latter. The ever-recurrent variations of the argument of the ancients versus the moderns is also founded on the modern's theory of progressive historical unfolding. The very etymology of the world, « revolution » changed, with the coming of the French revolution, to mean progress and change as opposed to its original meaning of « turning back. »

Kumar suggests that : « Even Marx, who produced the most monumental moral indictment of the system, dismissed opposition to it [technology] as puerile and nostalgic. » (Kumar 1978 : p. 301).

Repeating the progressive and futurological vision of history, Marx suggests that progress in the modern powers of production will result in human progress :

When a great social revolution shall have mastered the results of the bourgeois epoch, the market of the world and the modern powers of production, and subjected them to the common control of the most advanced peoples, then only will human progress cease to resemble that hideous pagan idol, who would not drink the nectar but from the skulls of the slain.

(note 2, Karl Marx, « *The Future Results of British Rule in India*, » (1853), in Kumar 1978 : p. 47).

Marx held that « the logic of industrialism would drive societies forward to a new point of stability, to a new plateau, on a higher plane where all the dynamic contradictions of the past would be resolved. » (Kumar 1978 : p. 47). Machines would be labour and man would no longer have to sell his own labour for survival.

When Marx tries to explain some of the failures and atrocities of the industrialist revolution he does so in the same way that he explains those of the French revolution. He suggests that capitalism and the bourgeoisie took these revolutions out of historical context and weighed them down with the mantle of ideology or myth, i. e., made them serve the interests of capitalism and reproduce capitalist conditions of production. Capitalism had impeded technologically driven social progress !

Marx also praised some of the traits of the industrial revolution. One of the tricks of the gurus of the communicational age is to pretend that all of the problems of the past have been solved or may be dismissed since we are moving into this new age : « the fundamental political problems of the industrial revolution have been solved. » (Marc Lipset, in Kumar 1978 : p. 179). Human history is nothing more than a problem-solving march towards a perfect society. We are witnessing « the end of ideology » (Bell), aided and abetted by new technology.

The New and yet the Traditional :

Many texts on new communications technology resort to the use of a fictive narrative scenario, (Godfrey et al. 1979 ; Licklider 1980) including scientific texts, which may have the effect of combining the introduction of the new with a reminder of the familiar and an assurance that our cherished familiar habits, such as hockey games, romance and beer, will not be eroded by this revolutionary invention. In other words, the new and revolutionary is portrayed as somehow changing society without really altering its basic repeatable structures.

Such a combinatory view of progression yet stability is symbolized once again by the Newtonian machine image. Later applied to other sciences, such as economics in Adam Smith's *The Wealth of Nations*, the Newtonian machine image suggested that there would

always be progressive fluctuations such as, in our case, the communications revolution, but that if left to its own devices, the machine, the society, or the world, would regain its stability and balance. The current debate around « disemployment » due to automation of the workplace, is a case in point of this 'have your cake and eat it too' brand of reasoning. Yes, there will be a revolution, a fluctuation, a great change in the work place, but things will balance out after a while and workers will find new trades. Thus, we must speak of « disemployment » rather than of « unemployment. » One might also note this tendency in international policy. In UNESCO, while the Third World nations called for a revolution in the « world information order, » the U. S. A. countered with a description of that order as a call for a « balanced communicational world, » a call that found itself in the wording of the « MacBride Report » at various intervals. (Hamelink 1980 and MacBride/UNESCO 1980). From change to balance : don't worry.

A final understanding of the term revolution is that the *whole* is changing. For Marx, the whole of society alters ; for Toffler, the Third Wave is a society radically changed from the second wave. Marx suggests that a new being is born when he says that « force is the midwife to the old society pregnant with the new ». There is no consideration that perhaps change is effected not as a total revolution but rather as a series of minute transformations within a larger epistemic context that is itself then more or less transformed.

An alternative vision of history is possible. To the master categories of history proposed by the liberalist, classical theorists one may oppose other categories. To causality, linearity, subject-drivenness, and evolutionary inevitability, Foucault opposes the categories of continuity or regularity versus discontinuity, irregularity and transformation. To the motor force of history as a transcendental, historical subject one might suggest the possibility of change through chance, or consensually agreed upon irregularities. (Veyne, « Foucault révolutionne l'histoire, » 1978).

Power/Knowledge :

Finally, where classical discourse exists as the unquestioned possibility of exclusively saying and knowing the absolute truth,

knowledge becomes an investment of power for the willful subject of truth : a technical utility whose end is the amelioration of human life and a special power to one who can produce this utility.

Liberalism echoes these words, in saying that science is the practice of « the continuous improvement of mankind. » (Jensen 1976 : p. 184). Science and knowledge are the redeeming factors of life and legitimations of power.

New communications technology also is often touted as increasing the standard quality of life and we have seen it to be legitimated by all of the quality-of-life-enhancing applications, rather than by its military-industrial applications, which later commandeer the lion's share of the budget. The issues of access is also determined by such an outlook : the more scientific communication the better. The bestowing of authority on technical experts and the allowance of panopticism are all linked to this procedure of association of knowledge and power through claimed philanthropism. The tendency towards centralization of networking and programming — « télé-matics » — is yet a further legitimation of power in the hands of those said to practise the discourse of knowledge. The greatest allocation of power to and through this discourse is, however, in the sites of economic and military-industrial spheres whereby knowledge of technics is a justification for the dictation of the rules of the market and of survival or death.

Surveillance/Panopticism :

In Fitzgerald's novel, *The Great Gatsby*, a dominant leit motif is that of a huge billboard covered with the glassed eyes of an optometrist which hover over the characters throughout their life struggles. This was neither history's first nor its last case of panopticism.

Foucault attaches great importance to the unbinding of the hands of the mad in the nineteenth century whereupon the patient was considered to be his own watchman, and to have internalized the constraints of reason over his own madness. Weber, as well, hints at a theory of panopticism when he suggests that any form of control relies upon voluntary submission or internalized legitimation of the constraints imposed upon the controlled :

... from habituation to most purely rational calculation of advantage. A criterion of every true relation of imperative control, however, is a certain minimum of voluntary submission ; thus an interest (based on ulterior motives or genuine acceptance) in obedience.

[...]

... In addition, every such system attempts to establish and to cultivate the belief in its « legitimacy. »
(Weber 1946-67 : pp. 324-25).

Orwell was, of course, one of the first to describe the internalization of the « Big Brother is watching » phenomenon in connection with the wonders of technology. Description of telematics services in the sphere of billing, Electronic Funds Transfer, policing and education all have a certain aura of a constant surveillance, a surveillance so constant that one internalizes it and lets it infiltrate one's every act of communication. For example :

Educators might want to use teletext to provide question and answer type tests (a « reveal » button on the user keypad permits certain parts of the teletext screen display to remain hidden until the reveal button is pressed), or to provide graphical or textual elaboration of an educational T. V. program.
(Parkhill 1980 : p. 70).

With the cutting of lanyards that bound the mentally ill patient in the nineteenth century, a trend began, Foucault argues, whereby juridical control — repressive apparatuses of state — or police repression (Althusser 1970) was steadily replaced by a total control of the subject which sought to install itself at the most fundamental level of his self-perception via a complex apparatus of « disciplines of normalization » which objectified and rationalized all aspects of the individual's behaviour.

The Systems Episteme :

The most consistent as well as most general paradigm available today to the inquiring, ordering mind is the systems paradigm.

Explicated as a *general theory of systems*, both « physical » and « mental, » and applied to the analysis of human experience and its problems it constitutes *systems philosophy*.
(Lazlo 1972 : p. 298).

A discourse based on analysis and calculability as means of decision-making is today referred to as « systems theory. » According to this theory, precise forecasting of the best possible means — input — to obtain the ends of the best possible productivity and efficiency (not to mention profitability) — output — depends upon a technically specialized discourse : « More precise data are required to quantify what is happening in our world. » (Gassman/OECD 1979 : p. 12). The extension of this technically specialized, « systems discourse » to all areas of life as a justification of decision-making amounts to a *universalization* of formalist rationality as defined by Weber :

The term « formal rationality of economic action » will be used to designate the extent of quantitative calculation or accounting which is technically possible and which is actually applied. A system of economic activity will be called « formally » rational according to the degree in which the provision for needs, which is essential to every rational economy, is capable of being expressed in numerical, calculable terms, and is so expressed.
(Weber 1947-64 : pp. 184-85).

The use of calculation and analytical organization of information to inform decision-making is otherwise known as systematic, managerial decisionistics.

Lowi argues that this form of systems decision-making has become progressively closed in upon itself and progressively divorced from the social context in which it operates. Decision-making is becoming more and more based on « model manipulation with no direct contact with the outside world. » (Lowi 1981 : p. 465). More and more, economic, military, educational and now supposedly even domestic decisions are made with a disregard for question of any higher order than that of 'will it fit the model and will the model function without breaking down ?'

The procedures that have been seen to characterize discourses on and of new communications technology, procedures such as ordering, referentiality, analysis, cross-referencing, calculation, excluded middle, means-ends problem solving, certainly point to an instrumentalist model as the dominant and unquestioned form of knowledge in the « information society. » Such models satisfy other model-oriented theories of communication such those of as Shannon, Weaver, Wiener and the authors contributing to the Krippendorff study on new communications technology, most fittingly entitled : *Communication and Control in Society Networking* (Krippendorff 1979). Again, these types of « theories » of communication and their applications are known as systems approaches to communication. Communication is treated as little other than a set of syntactico-semantic rules that can be deciphered as models of deep structure and calculation which successively inform decision-making, i. e., the ends of instrumentalist reason.

Irwin Laszlo, author of *Introduction to Systems Philosophy : towards a new paradigm of contemporary thought*, leaves no doubt as to the role of the « information society » in the practice of the systems paradigm :

The present situation in the field of theory is characterized by the fruits of the scientific « information explosion » on the one hand and by highly sophisticated methodologies and conceptual analyses on the other. The obvious task is to bring them together.

(Laszlo 1972 : p. ix).

The discursive procedures of referentiality and order are two underlying assumptions of the systems episteme :

Its [general systems synthesis] basic conceptual assumption is that the first-order models refer to some common underlying core termed « reality, » and that this core is generally ordered.
(Laszlo 1972 : p. 32).

The role of systems knowledge practices is to find order in the world, to find universal laws that circumscribe the system, and never to yield the «appearance» of chaos, for it is just that, only an illusion :

Extended into general *systems philosophy*, this instrument can polarize the contemporary theoretical scene as a magnet polarizes a field of charged particles : by ordering the formerly random segments into a meaningful pattern [...] 2. The world is, at least in some respects, intelligibly ordered (open to rational inquiry).

(Laszlo 1972 : p. 8).

The metaphor of the Newtonian world machine once again seems a fitting one, even though systems theorists often try to set themselves apart from Newtonian physics. What they derive from the Newtonian model is a confidence in the existence of laws and a vision of a system which changes yet remains stable :

...the concept of a dynamic, self-sustaining «system» discriminated against the background of a changing natural environment.

(Laszlo 1972 : p. viii).

Furthermore, the differentiation which Laszlo establishes between systems theory and Newtonian physics is, as we suggested earlier, a question of degree and level of the application of the procedures of classical knowledge. Systems laws are different from Newtonian laws *per se* but in that the former apply to all sciences, at a sort of meta-level whereby all sciences may be globally qualified by the same set of laws :

These creatively postulated invariances are not laws of physics as these laws have been hitherto understood, nor are they laws of biology or of any other special inquiry. They are general laws of natural organization cutting across disciplinary boundaries and applying to organized entities in the microhierarchy at each of its many levels.

(Laszlo 1972 : p. 32).

The liberalist and Newtonian notion of a naturally achieved equilibrium in nature is also a postulate of systems theory :

We have shown that ordered wholes, i. e., systems with calculable fixed forces, tend to return to stationary states following perturbation introduced in their surroundings.

(Laszlo 1972 : p. 48).

The tendency to define knowledge in terms of the procedure of ordering, taxonomy and hierarchization also shines through in systems theory. Heinz Werner gives the following systems account of development :

Wherever development occurs it proceeds from a state of relative globality and lack of differentiation to a state of increasing differentiation, articulation and hierarchic order.

(Wzenze 1957, in Laszlo 1972 : p. 48).

Moreover, where systems theory and classical scientific rationalism are most inextricably related is in the explanation of these procedures of hierarchization and division into units on the basis that they best serve the ends of efficiency. The following systems theory explanation for hierarchical analysis could also be read as the instrumentalist rationale behind the division of labour, for example :

Phrased qualitatively, it is «simpler» for systems to cooperatively constitute higher systems that to do the job of complexification alone. And here simplicity is equal to efficiency and is measured by the time required for the process.

(Laszlo 1972 : p. 48).

The emphasis on quantitative criteria of measurement is yet another procedure borrowed from instrumentalist rationality.

But Laszlo, to be fair, does insist on the «newness» of the systems paradigm, as the sub-title of his book, «towards a new paradigm of contemporary thought,» indicates. He claims systems theory to be more open-ended than models of classical science. Interestingly enough, the example furnished by Laszlo of this

openness is one from cybernetics as opposed to one from informatics (in the case of new communications technology the informatics models of Shannon and Weaver still predominate above and beyond even the most simplistic of cybernetic models):

It is in this wider sense that « cybernetics » will be used here, to wit, as system-cybernetics, understanding by « system » an ordered whole in relation to its relevant environment (hence one actually or potentially open.)
(Laszlo 1972 : p. 38).

Indeed, we do find in the ecological, cybernetic theories of someone like Bateson, such an open-endedness and perhaps even in more sophisticated computer programming, such as Winograd's models for context treatment. This openness as a form of interaction with the environment as opposed to an action upon the environment is indeed something quite different from what we have previously seen to qualify instrumentalist reason.

The other area in which Laszlo wishes to distinguish systems thought from classical science is in that of epistemology. The author suggests that systems theory, by viewing the world as what Bateson calls an « ecosystem, » i. e. , a series of systems where every system is interrelated with the others, deviates from a theory of knowledge where the knowing subject is separate from the object to be known. In other words, the classical traits of the immunity, objectivity and positivism of the known subject is not a premise of systems knowledge. The knowing subject is a part of the system it seeks to study.

Human beings are environmentally transacting open systems ; and they do not perceive and cognitize something just because it is there, or necessarily the way it is there.
(Laszlo 1972 : p. 197).

Once again, I would suggest that Laszlo is referring here to a more philosophical and interactional tradition of systems theory, one more akin to Bateson than to Shannon and Weaver's informatics. Laszlo is not entirely consequent in « de-objectivizing » knowledge since a bit further on the example that he gives of difficulties of

subject-involvement in knowledge reverts to a confidence in an objective structure of communication, the equivalent of Chomsky's generative grammar or of Saussure's « langue. » While referring specifically to new communications technology, Laszlo is suggesting once again that there are real structures in the world that must and can be known in full before particular sensations can be interpreted in experience :

It was originally thought, for example, that a machine functioning like a voice-typewriter would be easily built, analyzing the frequency and intensity of the sound-waves produced by a speaker and translating them into a printout proved to be impossible however. The reason is that the actual sound waves are remarkably underdetermined by the speaker, and also show great variation depending on context. [...] *The full structure (« grammar » or « set of rules ») of the pattern of which the perceived situation is a part must be known before the situation can be understood, or even perceived.*

(Laszlo 1972 : p. 197) (emphasis added).

Furthermore, while Laszlo does recognize some active role for the perceptual systems of the knowing subject in the act of knowing he does revert to rationalism with the uncanny trick of suggesting that we can know man's perceptual, nervous systems and via this knowledge judge the validity of the knowledge that it produces : « all men have similar nervous systems, hence similar perceptual frameworks. » (Laszlo 1972 : p. 210). Following a brief moment of doubt about the non-objectivity of knowledge and of the interaction of knowing subject and object to be known, then, Laszlo does revert to a fully referentialist theory of knowledge when he states that : « Nature supplies the limits of the interpretable perceptual patterns, and science supplies their interpretation. » (Laszlo 1972 : o. 210).

Finally, Laszlo is absolutizing even the systems episteme as the only epistemology possible when he says that it is the notion of feedback that correctly adjusts paradigms of knowledge to be adequate to the world as revealed and confirmed through experiment :

... all confirmation involves « experimentation » in some sense and that all successful experimentation is self-stabilizing through negative feedback [...] He [the scientist] has found a « paradigm » and confirmed it by experiment.
(Laszlo 1972 : p. 197) (our emphasis).

Judging from Laszlo's description of systems theory it does seem that for the most part there is nothing new about it in relation to the discursive procedures of knowledge of classical, liberal instrumental science. There were instances when Laszlo seemed to be associating interactionism and open-endedness with the systems episteme. Where this is the case we would suggest the systems episteme distinguishes itself strikingly from classical science. There did, however, seem to be some procrastination on the question of the interactive relationship of knowing subject and known object where interaction was initially recognized but subsequently suppressed in order to reclaim confidence in the capacity of the subject to know the real order of the universe.

The « systems » episteme is only a refinement of the instrumental, classical rationalistic episteme. The only difference may be in the success and degree of the exclusivity of these procedures whereby, today all *other* forms of knowledge are socially and politically disenfranchized.

The qualitative traits of rationality in society have not changed with new communications technology. Instead, these traits have extended themselves to every aspect of society. They have expanded to become the dominant traits of *all* reason. They have moved us from « laissez-faire » capitalism towards late, state-run, bureaucratic capitalism whereupon the role of specialized technology in bureaucratic decision-making has become so pronounced as to merit a change in nomenclature from « bureaucracy » to « technocracy. » In other words, a quantitative expansion of the dominance of the traits of instrumentalist rationality does in the end amount to a sort of qualitative change in society. And, at this point, we might recall Hegel : a sufficiently great quantitative change produced a qualitative change.

We might see in the proposed *ubiquity* of new communications technology whereby informatization will infiltrate not only every

activity of the work place but also the kitchen, the T. V. room, the school, etc., to be a case in point of the *hegemony of the procedures* (and not merely of representations) of quantification, calculation, analysis, classification, organization, means-ends logic, efficiency-seeking, instrumentalist communication and knowledge. Non-rational procedures of knowledge and legitimation which accentuate contextualization, grey areas, ambivalence, relativity, interactive determination of value and meaning are not compatible with most new communications technology.

What is surprising though, is that throughout history there have been other forms of knowledge which directly contested the exclusivity and supremacy of classical, analytico-referentialist knowledge. The Vienna School and Anglo-American philosophy espoused rationalism and the analytico-referential in their attempts to build exact sciences, including logical structures of language, meaning and truth. Wittgenstein's *Tractatus Logicus Philosophicus* has been interpreted by Russel and Whitehead among others as an attempt to exclude everything from the realm of knowledge except formalizable relations of logical and atomistic variables. However, while Russel and his proselytes remained enchanted with this undertaking, Wittgenstein and many others, including the philosophers of everyday speech (Austin), became disenchanted with the capacity of such an approach to language and to knowledge. In the *Investigations*, Wittgenstein gave up his analytico-referential approach in order to concentrate on the more elusive and vague regularities of the language game and of ethics. His view of knowledge and communication deviated from one that thought structured models of communication and knowledge could be frozen and moved towards one that renounced exactness in favour of a more vague description of the interactive flexibilities and vicissitudes of communication as act or as game.

The time-old school of « communication » known as hermeneutics has also insisted that knowledge is much more than systematic, analytico-referential models. It is a process of contextual understanding — « verstehen ». Indeed, one would have to add a materialist, socio-historic reconstructive form of hermeneutics to discourse analysis in order to understand how and why the discursive procedures of model theory became so dominant in society in the first place and what its social underpinnings and consequences are. (Habermas 1976-78).

Doug Seeley is one theorist who argues against the reductionism of systems models, i.e., against a conception of knowledge and communication restricted to data-banking, analysing and ordering information-objects. The accent placed by new communications technology upon storage and retrieval systems often characterizes communication and knowledge as nothing more than a pile of data. Knowledge means only access to quantitative information as opposed to contextually relevant cognition processes :

Information is far from being absolute. We need much more refined models that will allow us to differentiate information and follow its unending complex interaction. Moreover, there is far more to knowledge and wisdom than large flows of information.

(Seeley 1980 : p. 45).

At this stage it would be a mistake to interpret the above considerations as proposing some form of true knowledge which should replace systems theory and models. Our aim in this discussion was merely to suggest that if there is any change in the episteme of new communications technology it is in the degree of closure it presents to any form of knowledge other than systems analysis, as opposed to any major transformations or irregularities (Foucault 1969) in the discursive procedures of industrialism and liberalism as compared with those of the « communications revolution ».

BIBLIOGRAPHY

- ADORNO, Theodor. *Negative Dialectics*, trans. E. B. Ashton. Boston : Beacon, (1966-73).
- ALBION, Robert. « The Communication Revolution, » in *American Historical Review*, 37, (1931-2), pp. 718-720.
- ALTHUSSER, Louis (1970). 'Ideology and ideological state apparatuses,' In *Lenin and Philosophy and Other Essays*, trans. by Ben Brewster. New York and London : Monthly Review Press.
- AUSTIN, J. L. (1962). *How To Do Things With Words*. ed. J. O. Urnson. Cambridge : Harvard Univ. Press.

- BABE, R., *Cable Television and Telecommunications in Canada : An Economic Analysis*. Michigan : MSU, (1975).
- BAER, Walter S. « Telecommunications Technology in the 1980's, » in *Communications for Tomorrow : Policy Perspectives for the 1980's*. Glen O. Robinson (ed.). New York : Praeger Special Studies, (1978).
- BAKHTINE, Mikhail. *Marxisme et la Philosophie du Langage*. Trans. M. Yaguello. Paris : Minuit, (1977).
- BARNOW, Erik (1966). *A Tower in Babel : A History of Broadcasting in the U. S. to 1973*. New York : Oxford University Press, 105-107.
- BARTHES, Roland. *Le Degré Zéro de l'écriture*. Paris : Seuil, (1953).
- BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Seuil, (1957).
- BATESON, Gregory. *Steps to an Ecology of Mind*. New York : Ballantine Books, (1972).
- BELL, Daniel. *The Coming of Post-Industrial Society*. New York : Basic Books (1973).
- BERKINAN, Dave. « The Communications Revolution, » 1981, reference unavailable.
- BODEN, Margaret. « The Social Implications of Intelligent Machines, » in *The Microelectronics Revolution*, Forrester (Ed.). Cambridge, Mass. : M. I. T. Press, (1981), pp. 439-452.
- BOOKCHIN, Murray, (1971). *Post-Secondary Anarchism*. Berkeley : The Ramparts Press.
- BROOKS, Macoby, Weizenbaum. « Some Issues of Technology. » Proceedings of a Conference, M. I. T., April 30, 1979. In *Daedalus*, 109, (1980).
- BROWNSTEIN, Ch. « Experiments in interactive T. V., » in *Journal of Communications*, (1979).
- BRZESINSKI, Zbigniew. *Between Two Ages : America's Role in the Technetronic Era*. New York : Viking Press, (1970).
- CAREY, James. « The Communications Revolution and the Professional Communicator, » in *The Sociological Review*, monograph 13, P. Holmes (Ed.). Keele : Univ. of Keele Press, (1969).
- CAREY, James and John QUIRK. « The Mythos of the Electronic Revolution, » I and II, in *American Scholar*, 39, 1 and 2, Spring and Summer (1970), pp. 219-241, 395-424.

- CASTORIADIS, Cornelius. *Les Carrefours du Labyrinthe*. Paris : Seuil, (1978).
- CASTORIADIS, Cornelius and Daniel COHN-BENDIT. *De l'écologie à l'autonomie*. Paris : Seuil, (1981).
- CCTA. *The Clyne Committee : A Critique*. Ottawa : July (1979).
- COHEN, Prof. Robert S., (ed.). *The Social Implications of the Scientific and Technological Revolution. A UNESCO Symposium*. Paris : UNESCO, (1981).
- CRAB. *Department of Communications*. Ottawa : Government of Canada. (1979).
- DAHRENDORF, Ralph. « Recent Changes in the Class Structure of European Societies, » in *Daedalus*, 92 N° 1, (1964), pp. 225-270.
- DARNTON, Robert. « Writing News and Telling Stories, » in *Daedalus*, 104, N° 2, (1975).
- DAVEY Committee. *Special Senate Committee on Mass Media*. Ottawa : Government of Canada, (1970).
- DENICOFF, Marvin. « Sophisticated Software : The Road to Science and Utopia, » in *The Computer Age : A Twenty Year Survey*. Moses and Dertouzos, (eds.). Cambridge, Mass. : M. I. T. Press, (1980), pp. 367-391.
- DERRIDA, Jacques. *L'écriture et la Différence*. Paris : Seuil, (1967).
- DETOUZOS, Michael. « Individualized Automation, » in *The Computer Age : A Twenty Year Survey*, Moses and Dertouzos (eds.). Cambridge, Mass. : M. I. T. Press (1980).
- DESSAUER, Friedrich. *Philosophie der Technik*. Bonn : Friedrich Cohen Verlag, (1927).
- DORNAN, Chris and Diane WELLS. « Videotex Availability to Users. » Ottawa : Department of Communications, Government of Canada, (1981).
- DREYFUS, Hubert L. (1972-1979) *What Computers Can't Do : The Limits of Artificial Intelligence*. New York : Harper Colophon.
- ELLUL, Jacques. *Le Système Technicien*. Paris : Calmann-Lévy, 1977.
- ELLUL, Jacques. *La Technique ou l'enjeu du siècle*. Paris : A. Colin, 1954.
- ETZIONI, Amitai (1968). *The Active Society*. New York : The Free Press.
- FEDOSEYEV, P.N. *The Social Implications of the Scientific and Technical Revolution*. Paris : UNESCO, (1981).

- FINLAY, Marike. « Le Mythe de la Révolution Communicationnelle : quelques remarques de Weber et de Innis, » in *Communication et Information* (hiver, (1982 b)).
- FINLAY, Marike. « Semiotics or History : From Content Analysis to Pragmatics of Communicational Interaction, » in *Semiotica*, (Winter, 1982 a).
- FINLAY, Marike (1983). 'Technologies of Technology : A Critique of Procedures of Power and Social Control in Discourses on New Communications Technology'. Program in Communication, Working Papers Series : McGill University, Montréal.
- FINLAY, Marike (1986-87). « William Leiss on Technology, » and « Technology as Practice, » Pt. I & II, *The Canadian Journal of Political and Social Theory*. Vol. X, N° 1-2, pp. 174-195 ; vol. xi, N° 1-2, pp. 198-214.
- FINLAY, Marique (1987). *Powermatics : A Discursive Critique of New Communications Technology*. London : Routledge Kegan Paul.
- FISHER, Desmond. *The Right to Communicate : A Status Report*. Reports and Papers on Mass Communications. N° 94, (1982). UNESCO.
- FOIDART, Donald. « Headingley Before and After the IDA Project. Phase I (Before). » Ottawa : DOC, Government of Canada, (1980).
- FOUCAULT, Michel. *L'Archéologie du Savoir*. Paris : Gallimard, (1969).
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la Folie*. Paris : Union Générale d'Editions, (1961).
- FOUCAULT, Michel. *Les Mots et les Choses*. Paris : Gallimard, (1966).
- FOUCAULT, Michel. *L'Ordre du Discours*. Paris : Gallimard, (1971).
- FOUCAULT, Michel (1971). 'Response to Steiner.' *Diacritics*, Winter, p. 60.
- FOUCAULT, Michel *Power/Knowledge : Selected Interviews and Other Writing 1972-77*, Colin Gordon (ed.). Trans. Colin Gordon et al. New York : Pantheon Books, (1980).
- FOUCAULT, Michel *Surveiller et Punir*. Paris : Gallimard, ; *Discipline and Punish*. New York : Vintage Books. (1979).
- GALBRAITH, J.K. *Economics and the Public Purpose*. Boston : Houghton Mifflin, (1973).

- GARRETT, John and Geoff. WRIGHT. « Micro is Beautiful, » in *The Microelectronics Revolution*, Forrester (ed.). Cambridge, Mass. : M. I. T. Press, (1981), pp. 497-499.
- GASSMAN, H. P. « Introduction to the Secretariat, » in *Policy Implications of Data Network Developments in the OECD Area*. Paris : Ed. OECD 3. (1980).
- GILPIN, Robert. « The Computer and World Affairs, » in *The Computer Age : A Twenty Year Survey*, Dertouzos and Moses (eds.). Cambridge, Mass. : M. I. T Press, (1980), pp. 229-253.
- GODFREY, David and D. PARKHILL (eds.). *Gutenberg Two*. Toronto : Press Porcépic, (1979).
- GOLHABER, Michael (1980), 'Politics and Technology.' *Socialist Review*, N° 52 (Vol. 10, N° 4), July-August, pp. 9-32.
- GOTLIEB, C. C. *Computers in the Home : What They can do for us — and to us*. Montréal : Institute for Research on Public Policy, (1980).
- GOTLIEB, C. C. and Z. P. ZEEMAN. *Towards a National Computer and Communications Policy : Seven National Approaches*. Report prepared for DOC by the Institute for Research on Public Policy. Toronto, (1980).
- GOULDNER, Alvin W. *The Dialectics of Ideology and Technology : the origins and grammar of ideology*. New York : Seabury press, (1976).
- GOVERNMENT OF CANADA, DEPARTMENT OF COMMUNICATIONS. *Branching Out : Report of the Canadian Computer Communications Task Force*. Ottawa : DOC, (1972).
- GREEN PAPER. Department of Communications. Ottawa : Government of Canada, (1973).
- GUITE, M. *Requiem for Rabbit Ears : Cable Television Policy*. Stanford : Stanford University Press, (1977).
- GREIMAS, A. J. *Sémantique Structurale*. Paris : Larousse, (1966).
- HABERMAS, Jurgen *Communication and the Evolution of Society*. Trans. Thomas McCarthy. Boston : Beacon. (1976-78).
- HABERMAS, Jurgen. *Towards a Rational Society*. Trans. Jeremy Shapiro. Boston : Beacon Press, (1968-70).
- HAMELINK, Cees J. (1980). 'New Structures of International Communication : the role of research.' Paper for the VIIth Assembly and the scientific conference of the International Association

- for Mass Communication Research, Aug. 25-29, 1980, Caracas, Venezuela.
- HARMS, L. S. Jim RICHSTAD and Kathleen A. KIE (eds.). *Right to Communicate : Collected Papers*. Honolulu : Social Sciences and Linguistics Institute, University of Hawaii at Manoa, (1977).
- HUGHES, P. and R. SASSON. « The Usage of International Data Networks, » in *OECD 3, op. cit.* Paris : (1980), pp. 25-34.
- HEATH, Stephen. *The Nouveau Roman*. London : Elek, (1972).
- HEIDEGGER, Martin. *The Question Concerning Technology and Other Essays*. Trans. Wm. Lovitt. New York : Harper and Row, (1977).
- INNIS, Harold. *The Bias of Communication*. Toronto : University of Toronto Press, (1951-77).
- INSTANT WORLD : *A Report on Telecommunications in Canada*. Ottawa : Information Canada, (1971).
- JANIK, Allan and Stephen TOULMIN (1973). *Wittgenstein's Vienna*. New York : Simon and Schuster.
- JENSEN, Jay (1976). *Liberalism, Democracy and the Mass Media*, Urbana : University of Illinois Press.
- JUENGER, Fr. *The Failure of Technology*. Hindsall, Ill. : The Humanist Library, (1949).
- KAHN, Herman, and P. WIENER (1967). *The Year 2000*. New York : Macmillan Co.
- KIDDER, Tracy. *The Soul of a New Machine*. 1982.
- KRIPPENDORF, Klaus, Ed. (1979). *Communication and Control in Society Networking*. New York : Gordon and Breach Science Publishers.
- KUMAR, Krishan. *Prophecy and Progress*. New York : Penguin, (1978).
- KUHN, H. S. (1970). *The Structures of Scientific Revolution*. Chicago : The University of Chicago Press.
- KURCHAK, Marie. *Telidon : The Information Providers*. Ottawa : DOC/Government of Canada, 1981.
- LASZLO, Irwin. *Introduction to Systems Philosophy : towards a new paradigm of contemporary thought*.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. *Tristes Tropiques : An Anthropological Study of Primitive Societies in Brazil*. Trans. J. Russel. New York : Atheneum, (1970).

- LICKLIDER, J. C. R. « Computers and Government, » in *The Computer Age*, Moses and Dertouzos (eds.). Cambridge, Mass.: M. I. T. press, (1980), pp. 87-126.
- LUHMAN, Niklas (in debate with Habermas). *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie?* Frankfurt: Suhrkamp Verlag, (1971).
- LUSSATO, Bruno and Jean BOUNINE. *Télématique... ou Privatique? Questions à Simon Nora et Alain Minc*. Paris.: Editions d'Informatique, (1979).
- LYOTARD, François. *Rudiments Païens*. Paris: Union Générale d'Editions, (1977).
- MACBRIDE, Sean, (ed.). *Plusieurs Voix, Un Seul Monde*. Paris: UNESCO, (1980), English title *Many Voices, One World*.
- MACHLUP, Fritz (1962). *The Production and Distribution of Knowledge in the United States*. Princeton: Princeton University Press.
- MACOBY, James. « Some Issues of Technology, Proceedings of a Conference, » in *Daedalus*, 109, (1980), p. 9 ff.
- MANUEL, Frank (1963). *The New World of Henri Saint-Simon*. Indiana: Univ. of Notre Dame Press.
- MANUEL, Frank (1968). *The Prophets of Paris*. New York: Harper Torchbooks.
- MARCUSE, Herbert (1968). *Negations: Essays in Critical Theory*. Trans. Jeremy J. Shapiro. Boston: Beacon.
- MARIN, Louis. *La Critique du Discours*. Paris: Minuit, (1975).
- MARX, Karl (1972). *Karl Marx: The Essential Writings*. Ed. and Intro. F. Bender. New York: Harper Torchbooks.
- MATTELART, Armand. *Multinational Corporations and the Control of Culture*. Trans. Michael Chanan. Sussex, New Jersey: Harvester/Humanities Press, (1979).
- MATTELART, Armand and J. PIEMME. *Télévision: enjeu sans frontières*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, (1980).
- McCLUHAN, Marshall. *The Mechanical Bride*. Boston: Beacon, (1967).
- MENZIES, Heather. *Women and the Chip: Case Studies of the Effets of Informatics on Employment in Canada*. Montréal: Institute for Research on Public Policy, (1981).

- MINC, A. « The Informatization of Society, » in *Policy Implications of Data Network Developments in the OECD Area; Information Computer Communications Policy 3* Paris: OECD 3, (1980).
- MOWSHOWITZ, A. « The Conquest of Will: Information Processing, » in *Human Affairs*. (1968).
- MUMFORD, Lewis. *Technics and Civilization*. New York: Hartcourt, Brace, Jovanovich, (1963).
- NISBET, Robert (1967). *The Sociological Tradition*. New York: Heinemann.
- NOBLE, David (1977). *American By Design*, New York/London: Harvester Humanities Press.
- NORA, Simon and Alain MINC. *L'Informatisation de la Société*. Paris: La Documentation Française, (1978).
- OECD. *Policy Implications of Data Network Development in the OECD Area*. N° 3, Information, Computer, Communications Policy. Paris: OECD, (1980).
- OUIMET, Alphonse. « The Communications Revolution and Canadian Sovereignty, » in *Gutenberg Two*, Godfrey and Parkhill (eds.). Toronto: Press Procepic, (1979), pp. 131 ff.
- PARKHILL, Douglas, « The Necessary Structure, » in *Gutemberg Two*. Godfrey and Parkhill (eds.). Toronto: Press Porcepic, (1979), p. 71 ff.
- PERGLER, P. *The Automated Citizen*. Montreal: Institute for Research on Public Policy, (1980).
- PIERA, F. « Activities of the IBI in the Field of Transnational Data Flows, » in *Transborder Data Flows and the Protection of Privacy*. Paris: OECD 1, (1979).
- POOL, I. de SOLA and R., J. SOLOMON. « Transborder Data Flows: Requirements for International Cooperation, » in *OECD 3, op. cit.* (1980), pp. 79-139.
- PORAT, Marc. *The Information Economy*. Washington: U. S. Department of Commerce. (1977).
- ROBINSON, Glen O. *Communications for Tomorrow: policy perspectives for the 1980's* New York: Praeger, (1978).
- RUSSEL, R. A. *The Electronic Briefcase: The Office of the Future*. Montreal: The Institute for Research on Public Policy, (1978).
- SALTER, Liora and Debra SLACO (1981). *Public Inquiries in Canada*. Ottawa: Science Council of Canada. Supply and Services.

- SCHUMACHER, Fritz. *Der « Fluch » der Technik*. Hamburg : Boysen & Maasch Verlag, (1932),
- SEELEY, Doug, (1980). 'The Ecology of Information or Avoiding the Pollution of Reality in the Information Age.' In *Proceedings of a York Symposium : Communications, Computer and Human Set*, March 19 — 21, p. 47 ff.
- SIMON, Herbert. « What Computers Mean for Man and Society, » in *The Microelectronics Revolution*, Tom Forrester (ed.). Cambridge, Mass. : M. I. T Press, (1981), pp. 419-433.
- SIMON, Herbert and H. NEWELL. *Human Problem Solving*. Englewood Cliffs, N. J. : Prentice Hall, (1972).
- SMITH, Anthony. *The Geopolitics of Information*. Oxford : OUP, (1980)
- TAMEC ECONOMIC CONSULTANTS. *Videotex Services : The Market Potential for Cable*. Montreal.
- TELIDON REPORTS. Ottawa : DOC, Government of Canada.
- TOFFLER, Alvin. *Future Shock*. New York : Bantam, (1970).
- TOFFLER, Alvin. *The Third Wave*. New York : Bantam, (1980).
- TOURAINE, Alain. *The Post-Industrial Society*. New York : Random House, (1971).
- VEYNE, Paul (1978). *Comment on écrit l'histoire : suivi de « Foucault révolutionne l'histoire »*, Paris : Seuil.
- WEBER, Max (1964). *From Max Weber : Essays in Sociology*. tr. and ed. H. H. Gerth and C. Wright Mills. New York : Oxford Univ. Press.
- WEIZENBAUM, Joseph. *Computer Power and Human Reason : From Judgement to Calculation*. San Fransisco : W. H. Freeman Co. (1976).
- WILLIAMS, Raymond. *Culture and Society*. Harmondsworth : Penguin, (1958-77).
- WILLIAMS, Raymond. *The Long Revolution*. Harmondsworth : Penguin, (1961).
- WITTGENSTEIN, Ludwig. *The Philosophical Investigations*. Oxford : Blackwell, (1958-74).

Sociocriticism Vol. III,2 (N° 6) pp 37-61
© I.S.I., Montpellier (France), Pittsburgh (USA)

SOCIAL MYTHS IN LITERARY AND POLITICAL TEXTS

Nurth GERTZ

Introduction

This article will discuss the common ways in which the concept of myth is perceived and will show that the nature and structure of a myth are functions of the system in which it operates.

Barthes, in his book *Mythologies*, defines myth as a three-dimensional pattern (the signifier, the signified, the sign) built on a second-level semiological method. The element which was a « sign » by the first method is transformed here into a mere signifier, by means of which the myth constructs a new system of its own. Barthes calls this system a « stolen language » because it turns the meaning of the first language into a mere form and lends it a new meaning which now appears as absolute and neutral. Barthes considers such a language (a meta-language in fact) typical of bourgeois society, enabling bourgeois society to depict its situation and historical conditions as universal and ahistorical. The drawback to this type of myth analysis is that it treats bourgeois society as a totality which speaks in only one language, overlooking the complex interrelations among different systems and sub-systems within the culture.

While making use of Barthes' terminology, I shall follow the dynamic functionalism theory (shaped by Bogatyrev, Tinianov, Jakobson and others, and phrased complementarily by Lotman, Even Zohar and Bourdieu). The hypothesis to be explored in this article is that no myth can exist in the same form throughout all systems of a culture of a given period, and that even if several fundamental myths exist throughout all periods, they will be articulated differently in the different systems. The reason: they interrelate in each respective system with different types of audience, different models and other systems of different status within the culture; their function and structure will accordingly differ in every system. My intention is to explore these shifts of function and structure.

As a test case I have selected the myth of David and Goliath — the few versus the many — which played a major role in Jewish society in Palestine and Israel. This myth, built upon the basic juxtaposition of «we» (the few) and «they» (the many), is structured on the historical pattern of the accounts of David and Goliath, the Servant of God in Isaiah and the heroes of the Massada and Bar-Kokhba uprisings. This is the myth of the few, the isolated, the degraded and despised, who face and rout a mighty army by force of faith and force of will.

It is a deep structure of sorts, which may be detected in seemingly precise, informative accounts of specific events and occurrences. This structure, to be sure, is not explicit; it is obfuscated by a volume of minutiae and a purportedly neutral and denotative language. Its constant and insistent pattern of recurrence in texts pertaining to widely diverse topics, however, transforms it into a major structure of meaning (a meta-language, in Barthes' words) in these texts.

The language is a mythical one because it lends actual, specific struggles an aura of the cosmic, eternal confrontation of forces of light (the few) and of darkness. The actual, specific struggles in this case follow a pattern of struggles well known in Jewish history; in so doing it points at its authors' tendency to seek in the past the assurances and beliefs which will lead Jewish society toward the future.

This pattern can be detected even in descriptions of struggles in which the Jews were not a minority at all and in which their righteousness or faith were not so evident. The need to cast these

events into the mythical «die» is especially conspicuous in accounts of struggles depicted as victories though they ended in downfall and destruction. Here the facts are changed so as to suit the myth: failure is presented as heroic death, and heroic death as victory in the eyes of posterity, of the future, of the enemy, of God. Such a triumph is often phrased in terms of the end of days, a vision of a time when all nations ascend the Temple Mount to bask in the light emanating from Zion.

Such a myth, as Barthes has shown, imparts new meaning to old language and depicts this meaning as absolute and neutral. It arises in many and diverse contexts in Jewish Palestine/Israeli culture. Nevertheless, study of its manifestations in political contexts (party leaders' speeches and election propaganda) and literary and journalistic texts will enable us to demonstrate that even if its major juxtaposition (i.e. the few versus the many) remains constant, and even if the separation of its literal (first language) and mythical meanings is preserved throughout, its syntagmatic structure and, consequently, its specific meaning are functions of the system in which it operates. Such structure and meaning are determined through the interplay of factors within the system, and through relations with the consuming public and with other systems within the culture.

By studying the various manifestations of a single myth we shall be able to perceive the culture of a given period at once as a unity and as a system of interrelations rife with clashes and contradictions between different tendencies, constraints and aspects of social consciousness.

1. Synchronic cross-section

1. 1. *The political system*

1. 1. 1. *Several basic assumptions*

Political communication does not necessarily articulate a given party's specific ideology but rather reflects the political balance of power and the status of public opinion. This is so because such communication is fashioned under conditions of interrelation and coordination with the positions of the other parties in the system and with public opinion.

A) The type of communication a party will invoke is determined not only by its ideology but by its position within its political system and the ways in which it expects to attain or preserve a status or dominance in the center.

B) The dialogue with the constituency takes place through the use of cultural media to which this public resorts (e.g. literature, cinema, the press), cultural or ideological models which other parties have exploited successfully, or attempts at adopting myths and values shared by the entire public even if they clash with the party's ideology.

A society's conventional myths are very convenient instruments of propaganda because they convey an agreed-upon meaning of which the individual is not always consciously aware and which often arouses irrational empathy with the speaker's values and emotional rejection of the rival's positions (Barthes, 1982; Lyons, 1982 and Goldschlager, 1982). They enable the party to communicate positions and interests which it has no wish to articulate explicitly. The party may not even be fully aware of the full import of the messages it conveys, which are often far from or even contradictory to its declared ideology.

1. 1. 2. *National and party myths*

The pre-Israel Palestinian Jewish community was engulfed in bitter strife between parties of the Left (Mapai, then the ruling party) and the Right (the Revisionists) concerning the nature of nascent Jewish society, the borders to be settled, and methods of fighting the British and the Arabs. Though these struggles verged on civil war, the various parties actually shared a Zionist platform and common Zionist assumptions concerning 'aliya' (Jewish immigration) and retention of the land.

Each party sought to claim the role of major proponent of this general and shared Zionist platform and, beyond it, a broader consensus. The parties approached this goal along two lines; 1) articulation of shared Zionist myths with a party interpretation; 2) appropriation of those Zionist myths and transformation of their original (Jewish or Zionist) heroes into party heroes.

The most convenient myth, due to its centrality, was that of the few versus the many. Its construction, in three major phases, is clearly discernible in the posters of the two major parties; in both cases it conveys identical meaning. Ideologically, it is true, the Right tended to stress values of power, war, conquest of a Greater Land of Israel and the importance of the leader-commander; in the posters, however, these values are subordinate to elements of general agreement. Since the Left enjoyed not only the prerogative of a majority of the Palestinian Jewish constituency, the Right tended to tone down its values so as not to jeopardize the chances of a dialogue with the general public.

The structure of posters disseminated by the two parties during the period of «disturbances» (the Arab uprising of 1936, with its attacks on the Jewish community) will serve as an example. Their first stage consists of a description of the distress of the people: its utter isolation while confronting the evil intent of stronger and more numerous forces.

The Left: «Difficult days are upon us, days of distress, starvation and retribution...»

The Right: «We are in the midst of days of historical ordeal unparalleled perhaps since the Second Temple's destruction»

The Jewish community, according to the Left, faced «The danger of a rift in the Land of Israel»; the Right warned of having Jewish soil «torn asunder».

The people, according to both parties, was downtrodden, disgraced and denigrated; it had taken a heavy dose of «suffering and bitterness with love» (the choice of «disgrace and denigration» was not accidental; the words refer to the Servant of God account in Isaiah). The community's ability to withstand the suffering and survive the ordeal is portrayed in both cases as the result of profound faith in victory and the confidence of those who had no choice but to believe: «For there is no other way for a people rotting in poverty and persecution» (Mapai poster).

The mythical account now enters its second stage, wherein faith, as both parties note, leads to action. This is a crucial stage for two reasons: 1) the posters aspire to spur their readers to actions, and 2) the action of the Jew as settler was thought of as a major character trait, the total opposite of traditional Jewish passivity. Both parties

recognized and advertised the need for action; they disagreed as to its nature. For the Left, «action» entails a restrengthening of the settlement effort under enemy attack: «We remain at the forefront of construction and creation of life... The fields and orchards have not been abandoned.» For the Right, by contrast, «action» necessarily entails war and vengeance: «We must deal the enemy two blows for one.» Indeed, different modes of action. But the difference is subsumed when the two parties harness time and space to the common cause in similar ways. «Time» is that of the past, from which they draw their confidence in a victory of the present. By this device the strife of the Second Temple period, the Bar Kokhba rebellion and the generation of the first Zionist settlers is advanced as evidence of the people's onetime strength, as assurance for the future and as a command for today's fighters: «Memorize this and remind others: the idea of redeeming the People of Israel is not the inheritance of our generation alone; we received it from previous generations and bear the responsibility of completing it for posterity» (Poster of the Right). The setting of the struggle is the Promised Land. While the parties engaged in bitter ideological controversy as to the borders of this land (the difference between the Right's quantitative attitude and the Left's value-based approach is evident in the posters), both parties address the land issue in absolute terms which mute specific disagreement. The Right: «This land is ours in its entirety, from tip to tip; we shall never relinquish an inch»; the Left: «We have clung to the land and forged an eternal covenant with it.» Both parties' posters depict the struggle as an ascent of a towering mountain, leading to the third stage: victory. In this phase, still relegated to the realm of hope for the future, the summit is to be taken and the absolute bond with the land created. Future time is transformed from the historical to the supra-historical, an eternal epoch in which the People of Israel dwell securely in its Land (poster of the Left), with not an inch relinquished (the Right). At this stage all the world's peoples assemble agape at the greatness of Israel, «of the day-by-day heroism of the settler-peasant and the stubborn, fighting Jew.» It is rather clear that such a depiction of Zionism history overlooks the major historical fact: i.e. that the Jewish protagonists finished most of the struggles in death and failure. The posters prefer to leave this circumstance out, proceeding directly to victory instead.

With the myth in hand, the two parties successfully emphasized agreed-upon Zionist values while presenting points of controversy as parts of the national consensus. Another approach to stressing the relationship with these values, as said, was the tactic of appropriating the national myth and converting it into a party possession. Though this motif is conspicuous in posters, our inquiry will be based on speeches by leaders of the two parties. Here respective movements are portrayed as a tiny minority forced to contend with a multitude of enemies both at home and abroad.

In order to transform the national myth into a movement myth, the leaders first equate their respective movements with the nation. For David Ben-Gurion, leader of the Left, Labor Zionism is Zionism; for Ze'ev Jabotinsky, Revisionism is the sole national standard.

To drive home the identity of movement and people the two leaders then «annex» the national past and turn it, too, into a «movement past.» The heroes of yore who populate national myths are thus portrayed as the vanguard of the respective contemporary movements. For example, Herzl, seer of the Jewish State, is depicted as pioneer of the Right by leaders of the Right, and trailblazer of the Left by leaders of that faction.

The national identity and past, now annexed by each of the parties, serves as foundation for a national myth, reconstituted as a party myth. Its message: members of the Right and the Left have stood alone and shunned, abused and scorned from the dawn of Zionist history: «They mocked us,» say a leader of the Right. «They always ignored us, misunderstood us, even opposed us,» counters a Leftist leader. «We started our journey utterly alone,» both agree.

The mythical few, the lonely, neither give in nor give up. Their faith remains their guide. Accordingly they lead the myth to the second stage, action: «They are turning distress into miracle, poverty into a memorial badge, because they know it is their task to work a wonder, to build a state,» trumpeted a leader of Left in reference to the workers' movement. A leader of the Right defines the activity of his compatriots in similar terms. The third stage, triumph, is the necessary culmination of the struggle. For the Left, which had seized the reins of power by this time, the victory has already occurred: proletarian values and tenets have become part and parcel of the Zionist Movement. For the Right it is a deferred

victory, one built along the lines of the End of Days, when all the world's nations will acknowledge God's servant, who is described in the image of the men of the Right. « You will yet see : the people in the Jezreel valley (members of the Left) will soon awaken, stand up and bend their heads before us » (Jabotinsky, spokesman of the Right).

In both instances the myth of the few versus the many, with the Servant of God account attached, combine to communicate a single message : the story of the few, the isolated, the shunned, whose spiritual values sustain them in their war against the many. They have reached or will reach the heights of the mountain to which all other movements and parties are making pilgrimage. Thus, the national account of Zionism is the same for both parties ; only the heroes change.

Conclusion

Description of the nature of the myth as expressed in the posters and speeches of party leaders therefore indicates clearly that beyond specific ideologies and fundamental disagreements, the parties tended to cling to shared conventions and myths. Such a common front enabled them to mute their specific positions (as expressed in speeches and writings of leaders who were not addressing the general public) and to address the public in the name of a common consensus.

The few-versus-many in its political manifestations therefore displays the conformity of the Jewish community to shared values and its confidence in the justice and ultimate triumph of its cause. This confidence draws sustenance not from rational historical arguments but from the very fact of twin analogies, rooted in myths of the past : the Jews' suffering is evidence of their righteousness, and this suffering and righteousness entails awareness of the victory. The suffering few, according to the myth, are always right and always win. The great importance which the myth ascribes to action is a later addition. Action, in this context, is central because it testifies to the Hebrew activism which has supplanted the passivity of the Diaspora Jew.

1. 2. The Literary system

The myth of the few versus the many dictated the structure and style of this period's literature in a similar manner. Having penetrated the literary world, however, it found itself under different constraints and fulfilled different functions ; its nature therefore changed as well.

In a general sense the myth had a role to play in three types of interrelations : a) struggles between the literary establishment and fringe groups, together with the nature of the literary stock of the time shared by establishment and peripheral groups alike ; b) relations between the literary system and neighbouring spheres, together with the nature of the constraints which they impose on it ; c) relations of literature and its readership.

In the Palestine period, particularly during the Arab uprising and the « disturbances », the political system exerted strong pressure on writers to articulate the pioneers' life and faith optimistically in order to bolster them. The public, which consisted in greater part of workers and settlers (at whom the political posters were aimed as well) added its own pressure. Finally, the desired « line » was consistent with the writers' own tendencies to support, praise and glorify the pioneers' activity. At the same time, the Hebrew literary community had a long tradition of autonomy ; it was sensitive to its literary values and anxious to support its right to articulate positions which were not necessarily nationalist or Zionist.

Two types of constraints, one originating in the social system and the other in literary circles, brought varying degrees of influence to bear on different writers. Mainstream authors, usually older and more faithful to the traditions of literary autonomy, tended to free themselves of the social binds in various ways. The « new literature » crystallizing on the periphery during that period of national struggle, by contrast, tended to meet society's demands more satisfactorily.

1. 2. 1. Literature of the periphery

The response of the peripheral literature to the national constraints becomes evident in its ways of articulating the few-versus-many myth. As said before, literature was expected *inter alia* to

bolster the new settlers' confidence in their acts and beliefs by didactic means. Accordingly, the stories of the time tend to describe the act of settlement at length, to inflate this stage of events to mythical, timeless and absolute proportions, to shorten the accounts of threats to this toehold, and to resume long-winded narrative at the stage of victory.

Two models were commonly invoked in the stories to restructure the mythical account in this manner. One was the idyll, expressed in lengthy descriptions of serene, sure and stable Jewish existence. The other is a device known in European novels, wherein the hero's death serves as a harmonic, secure final link in a chain of developments and events.

The period's mythical stories, then, are built of excessively lengthy exposition consisting mainly of idyllic landscape scenes which mythically reshape time and space into realms of timeless, absolute dimensions. Horizon-to-horizon landscapes are portrayed from a centrally situated point of view, from which their every dimension is absorbed as if to testify to intimate familiarity and ability to dominate. This landscape, despite its tremendous expanse, presents no threat. It is safe and sure because the earth, under this convention, adjoins the horizon gracefully and lovingly, a joining of sky and land into a closed, protected space. The hero who populates this setting is generally a wanderer, a loner, a tractor driver or a peasant. Though alone indeed, his setting imparts him ease and confidence through his awareness that in it, across its entire length and breadth, are people of his kind who work their land as he does. They usually appear in the form of distant tractor headlamps, the lights of faraway settlements, or remote but familiar voices. Their existence testifies that the lonely pioneer, representative of the stubborn «few,» is only a single instance of many others like him.

Time, too, is given an absolute dimension in these stories. Though they cover a very small period of hours or days, a proliferation of distant national memories (when the fields had been ploughed) and thoughts of an assured future expand the time-frame, lend it a historical duration and lead it from ancient epochs to a promised future. This future is set in the end of days, and will engender a transformation from historical into supra-historical time.

Stage one in the structure of these stories, therefore, is not the account of misery and suffering found in the posters of political speeches but rather the depiction of the settlers' attachment to the soil. It is this stage, not that of action, which is reinforced mythically by perpetualization in infinite time and space. The great importance of this phase is reemphasized by the manner in which it is supported: page after page of lengthy narrative, which the stories appear uninterested in interrupting for the sake of creating the dynamic essential to the unfolding of a plot.

Stage two, then, is a severely truncated account of attackers who pounce from ambush upon the unaccompanied hero, overwhelming the lone settler in number and strength and, in most cases, injuring or killing him. Though the account thereby adheres to the familiar myth, a departure from the standard mold occurs in that the stories allow the threatening event only a few lines in attempt to mute and deemphasize it. The result is a lack of proportion: an extensive idyllic exposition and a truncated, abrupt afterword of sorts. By devoting so much space to depiction of settlement and the settler's safe and stable world, the story expresses its intent to depict permanence and stability as crucial factors which no one-time occurrence can dislodge. The gloomy significance of the attack is blurred along three planes: 1) the little room devoted to it; 2) the literary convention on which it rests, which views death as a harmonic culmination and not necessarily a violent shattering of an order of existence; 3) its role as a brief transitional stage leading to the last phase of the story, victory, in which the hero's values in life and death achieve immortality.

The latter effect is achieved through the dying hero's last words (e.g. «Eretz Israel») or the hero's compatriots who, gathering after his death, acknowledge his greatness and the eternal significance of his life and deeds. Here the fact of the hero's death is not only blurred but transformed into the very opposite: a corridor to eternal life. The new Hebrew culture perceived the deaths of the Massada and the Bar-Kokhba warriors in a similar light. Though these historical events culminated not only in the fighters' annihilation but in total devastation of the Jewish community, loss of its independence and the exile of its survivors, their modern rendering portrays them as heroic victories and vestibules to timeless (albeit future) life of the

people in its land. The deaths of new settlers are depicted in a similar vein in the stories.

The problem in stories of this type lies not only in the disproportion of their expository and event sections but also in their construction of distorted causality. The bullet whizzes from the ambush as if a *deus ex machina* meant to upset the hero's bliss, while the story equips it with no apparent *raison d'être* because the Arab who fired it lacks one as well. He has not and could not have appeared previously in the story because the Jewish hero occupies the center of an eternal Jewish time and space which affords non-Jews no room. The Arab's appearance and his attack on the hero can only be uncaused, satanic events of *ex nihilo* creation.

Thus the constraints and possibilities faced by this literature enable it to stress elements which the political system subsumes. These emphases, however, are precisely the factors which allow substantial contradictions in the community's collective social conscience to emerge. The community's awareness of the existence of a state of war with the Arabs, fervent willingness to act and absolute faith in victory (as articulated in political communication) conceal a concomitant and strong tendency to sink into a static and serene state, to ignore the enemy's existence and to refuse to relate to the struggle for Palestine at all.

The two systems, both appealing to a single homogeneous audience, employ the myth *inter alia* to conceal the historic factors underlying the Jewish-Arab struggle and to portray it as a universal, absolute circumstance with neither cause nor explanation. However, while the political system stresses willingness of the public and its leaders to fight and win, literature exposes the partial nature of this willingness. Behind a facade of political activism, it presents the old Jewish tendency to sink into a passivity within close and secure confines, far from the historical events. Highly subsumed and at times contradictory to authors' explicit ideological statements, this tendency is nevertheless brought to the surface when the myth which dictates the structure of its literature is analyzed.

1. 2. 2. Literature of the center

The literature depicted above is only a single constituent, highly popular though not central, in the literary system. The central establishment literature projects a nature different from this peripheral one. As stated, it was less responsive to the socio-national dictates of the period and more alert to preserving the tradition of literary autonomy. Nevertheless, it could not ignore the myths so common in public and literary circles; it therefore coped with them in various ways. Consequently the myth, though not absent here, metamorphosizes in ways which change its character altogether. These ways will be analyzed below.

1) The central literature subjects the myth to parody in an attempt to expose its simplicity and the shifting historical background underlying its « universal » truths. The confrontation of neutral documentary reportage and mythical representation of clashes between Arabs and Jews is a case in point: such a juxtaposition might illustrate the disparity of two versions of a single event. On the one hand, two nations' pitched battle for one piece of territory; on the other, a mythical struggle between the few and the many, the forces of light and darkness (Brenner).

2) The literary center again parodizes the myth in stories which unexpectedly re-establish previously severed causal links and reconstitute them in unacceptance settings. Thus the sudden Arab bullet fired from the ambush acquires a new reason: the romantic hero has reached a climax and knows that he can never return to the tedium of daily life. The Arab bullet, now wholly bereft of socio-national significance, contributes to a romantic suicide of sorts (Yizhar, a major Israeli writer in the following years).

3) In a more general sense, the myth is parodied when integrated into pan-human or totally individual issues and problems; thus it takes on a secondary and highly marginal role in the story. By addressing the myth to pan-human or individual themes, mainstream literature strips it of significance by revealing its near-inability to explain distress or dilemmas which are not purely national in nature.

Thus, for example, Brenner depicts the anguish of the handful of lonely settlers as that of modern man who has lost all faith, and who has been thrown into the world with neither purpose nor reason. Existentialist doctrine in this setting provides a new explanation for the anguish of the little group of settlers and thus imbues the mythical account with light.

4) The myth loses some of its validity when proffered as only one of the many truths of the story or when juxtaposed to wholly contradictory assumptions – e. g. an assertion that the struggle is pointless, or that Jews belong not in Eretz Israel but in the Diaspora where their spiritual values had flourished. Such an interplay of contradictions, phrased in a manner invoked (according to Bachtin) by Dostoyevsky, lends the stories an ability to shape myths and contradict them concurrently (Hazaz).

5) The myth is again invalidated when a story pits its various contradictory elements against one other, e.g. its active components (as expressed in the posters) and its passive ones (found in the stories). Such a confrontation portrays the unresolved internal contradictions ironically (Hazaz).

1. 3. *The myth in literary journals*

The literary journals of the time came under severe pressure to express national Zionist positions. While the stories published in them responded to the pressure only in part, their articles compensated for this lack of response by expressing the national consensus very clearly. Thus they showed their adherence to the constraints of the political system.

However, the journalistic model in these literary organs was part of the literary system as well, and expressed its literary norms. As a result, the articles oscillate between a literary style depicting a secure, stable existence and a political-journalistic one, expressing the need to fight for this existence. The articles were able to resolve the contradictions between these two contents by invoking the myth. They are now presenting generalizations which focus on the enemy's image — e.g. the Gentile's eternal hatred of the Jew — rather than

the Jewish scene. Such articles, by portraying the Gentile's eternal hatred of the Jew, subsume and conceal specific themes concerning attitudes toward the Zionist way of life behind a structure of universal, highly general truth.

The article, usually constructed as a passage from the specific to the universal, opens with an account of an assault on Jewish settlements. This assault, like that in the stories, is causeless. Unlike the stories, however, these articles subsequently bring the reason to the surface. At first it is still a local reason, i.e. the unsavory nature of the Arab: « We dwell among desert people who conveniently accept all the beneficence we have showered and yet shower upon them and thrust their daggers murderously at innocent passersby. »

Thereafter, however, the causality takes on a universal hue: « Has that same atmosphere of enmity... that united front of foes and evilwishers... not changed since the days of the First and Second Temples? During the Enlightenment we were sure that if we improved our ways and gave ourselves over to fruitful labor they would look upon us graciously, and « Jew » would never again be used as an epithet; but they do not want us to improve our ways at all... From the hooligan nursed on hatred of Jews to the effendi whose rest is disturbed by our construction work... They all shudder at anything positive we do... Their enmity for the builder-Jew is seven times their enmity for the idler-Jew. » The articles tend to depict this enmity as « a latent, constant intrigue which connives to uproot the hope of the handful assembled here in this tiny parcel of land. »

This attachment to the Gentile's timeless antisemitism enables the article to focus on the most agreed-upon topic of all, depiction of the enemy, and thereby to avoid dealing with the evident contradiction — concerning the identity of and attitudes toward Jewish existence — between the mystical account produced by literary circles and the identical story in its political manifestation. In so doing the press uncovers additional mythical reasons for phenomena which literature tended to describe as causeless, concurrently revealing further contradictions in the national consciousness: the Arab, an utter nonentity in the time and space of literature and a figure who therefore infiltrated the stories like a genie out of a bottle, now evolves into a figure possessing eternal existence in history (including the future) and boundless existence in space (the whole

world). The resulting contradiction-filled personage of the Arab amounts to further expression of the tendency to ignore him as an object of reality and to convert him into a mythical entity.

The articles' infatuation with « eternal hatred for an eternal people » leads to the discovery of another trait of the national mind, one which the posters' tales of action and the idyllic depictions of literature had concealed, namely : the old Jewish anxiety which lurks behind the heroic Zionist effort to build a new national society in Palestine. If hatred of the Jew is mythical and timeless, the Jew's fate is predetermined ; neither Zionist activism nor the placid development of farms will change it. The fact that these accounts rely so heavily on antisemitism reveals lack of faith in the Zionist enterprise and its settlement drive. This lack of faith is subsumed, it is true, but it flickers from behind the contradictions and the attempts to reconcile them.

2. Diachronic cross-section

Thus far we have examined the few-versus-many in its metamorphoses by means of synchronic cross-section. By such means the spectrum of a culture is presented as a dynamic whole wherein competing options struggle perpetually. A diachronic analysis, by contrast, enables us to trace the process under which options formed on the fringes take over the mainstream and to study the manner in which this substitution process dictates changes in the structure and content of the myth.

The present analysis relies on the theory of dynamic functionalism, under which changes in a cultural system occur as peripheral elements seize the center of the system while mainstream components find themselves forced to the sidelines. The duration, pace and direction of this process, the theory holds, depend on the relations of the system with bordering systems and the cultural system as a whole, with the entire process powered by historical events.

2.1. The political system

Each of three major events — the War of Independence, the preceding military strife against the British and the Arabs and the birth of the State of Israel — helped change the values of Palestinian Jewish society and the constituent components, structure and meanings of the myth. In the realm of political communication, the myth changes most conspicuously in that at the action stage it is propelled not by the people's faith and determination but rather by means of an army and strong leadership. Hence in the final « End-of-Days » stage as well, the world's admiration of Israel is rooted not in Israel's spiritual strength, but rather in its military might.

This being so, events described hitherto as struggles of the « few » against the « many » acquire a new variation in the campaign posters. Now the struggles are those of a people which has entrusted its fate to a leader who, together with his army, consequently vanquished a malicious multitude.

Stage one retains its original phrasing : « You could feel the presence of an unseen hand tightening the noose slowly, slowly around our necks. » The poster then advances to the second stage, where the leader is now the hero : « But you weren't overtaken by fear. Tensely and quietly, you raised your eyes to the nation's leaders... You knew that only this experienced, adept leadership would know how to lead us out of danger... Your confidence was well founded. After all, that leadership knew how to take a small, defenseless, unarmed community through a long and bitter war of uprising into full-formed sovereignty. » The account has reached the third stage, now set not in the End of Days but in the recent past, Israel's birth, with the whole world's admiration focusing on one and only one factor : Israel's military prowess. « In Israel's war with seven Arab states, as in David's war with Goliath, Israel won. The entire world stood agape, admiring the might of little Israel which had vanquished its many foes. »

Israel's Prime Minister at the time, Ben-Gurion, was particularly fond of this stage and dwelled on it in his speeches : « I doubt if any army is more glorified in today's world public opinion than the IDF. Leaders of civilized and primitive peoples asked themselves how for more than a decade this tiny nation has stood up to enemies who

outnumber her several times over... What is the meaning of this marvelous riddle?... Many of [these leaders] have come to Israel to witness this supremacy, and they have come away surprised, amazed and astonished.»

This rephrasing of the myth surfaces not only in the political communication of the Right, which ascribed ideological importance to military and leadership values, but in that of the Left as well. It was the Left (Mapai) which led Israel through the War of Independence and declared Israel's independence; it was Mapai Chairman Ben-Gurion who achieved the post-war status of triumphant leader. Mapai clung to these achievements so as to continue consolidating its rule, though in so doing it had to distance itself from its declared ideology in favor of greater proximity to the Right.

2. 2. The literary system

As struggle with the British and the Arabs intensified and the War of Independence followed, the myth-literature also changed in nature and, in so doing, seized the literary mainstream. Its new manifestation adopted the campaign-poster theme, with «action» elevated to a role as a central plot motif.

The transition from idyllic to action literature was accompanied by other changes. A handful of settlers, fighting for their lives, gave way to a single omnipotent hero who performs the impossible, a fighter who singlehandedly takes on and vanquishes powerful forces. No longer a representative of the general population of vanguard settlers, he is a superhero of sorts, a trailblazer-leader. The traits which carry him to victory are no longer faith, will and inner certainty but courage and valor. Modeled after American Western and Russian war literature, he personified *inter alia* the growing importance society now ascribed to the leader, the commander, the top figure in the hierarchy.

The War of Independence therefore engendered a certain compatibility of systems which now expressed uniform values of action, struggle and leadership in similar ways. The increasingly intimate relationship of the literary and political systems, and the public's familiarity with both models, now entailed a great dependence of campaign posters and oratory on literary texts. Military action is now

described in the posters and speeches as a dramatic, Western-style process, and the leader-figure (usually Ben-Gurion) is dressed in the attire of the literary hero: an omnipotent personage who displays superhuman powers of courage and valor at a time of crisis, stands alone in the battle, performs the impossible and walks off with the prize.

2. 3. A new relationship of center and periphery

Literature and politics therefore drew closer to one another and found a new rubric in which the contradiction which had kept their variations of the myth separate might be resolved. Action and leadership would now dispel doubts and contradictions in the national mind.

Yet the contradictions remained, now underscored by literary models which had sprouted on the fringes and by political parties which attempted to articulate other, different values — oftentimes democratic, liberal and individual.

Both the fringe parties and the new literature attempted to attack the leader-and-army myth through satire. Political communication sought to replace it with a dialogue based on precise facts and involving an individual, rational partner. Literature constructed plot types in which individualist, hesitant, uncertain heroes replaced the mythical «superman» variety. At a certain stage the kind of plot which opens with a heroic act was discarded in favor of a Kafkaesque story line built of unrelated and meaningless events. The two models — the Kafkaesque in literature, the rational philosophical dialogue in politics — enabled fringe literature and fringe parties to sink barbs into the literary and political mainstream.

It was no use. In politics, values of might, military prowess, rule and leadership gained strength from war to war. Though the Kafkaesque model did in fact take over the literary mainstream, literature in general lost its status in culture, itself a fringe phenomenon of no impact.

As the values which originally characterized the political Right gathered steam, so, by necessity, did the Right itself. When it finally rose to power in 1977, the Right set these values on a stronger basis. In so doing, it wrought an ultimate, final turning point in the few-versus-many myth.

In its new incarnation, the mythical story of the underdog facing a superior enemy becomes an account of switched roles in which the few succeed in annihilating and supplanting the many by means of leadership and military force.

This mechanism, in which the few become the many, may be studied through Menachem Begin's 1981 election campaign oratory.

To set in motion an extremely simple and schematic process in which the few succeed the many, Begin had to engender a state of total, uncompromising polarization between the sides. His vehicle to this end is the juxtaposition of sharp and clear opposites.

The « few » are Begin's handful of supporters (the target audience of his speech in the public square, whom he addresses in first person plural); the « many » encompass the entire world: the Israeli Left (the Labor Alignment), the Arabs, the United States and the Soviet Union. In order to expand the impression of their might, they are described as a monolithic entity which speaks of one mind and has one goal: conniving against Begin and his supporters. By referring to them in the third person plural, Begin establishes a blurred but self-evident relationship between them.

The utter contrast of the two groups is driven home through use of clear and simple antimonies: light and darkness, destruction and immortality, pinnacle and abyss. Consider:

« The [Iraqi] nuclear reactor crumbled and is no more! (cheers)
It's gone for good. The children of Israel will live! » (cheers)
They'll have homes! And the People Israel will dwell in Eretz Israel for generations to come with no fear... »

« Will you tell us that it's forbidden in Eretz Israel to go where Arabs live? Isn't this our land? Can we not build Eilon Moreh over Shechem? Yes, they see Eilon Moreh from Shechem, up there, up there on the mountain, a mighty mountain, a great light by day and night. It shall never go out... What does the [Labor] Alignment want? To hand that towering mountain, Samaria and Judea to Arafat? »

The two excerpts are built on acute juxtaposition of opposites: destruction (of the atomic plant) and the perpetuity of the People

Israel; the looming mountain illuminated day and night, on which the Jewish settlement is situated, and the abyss and darkness in which the scheming Arabs and concessionist Alignment wallow.

The stages of struggle and victory, we recall, were always associated with ascent to mountain heights: those at which the nations of the world were to acknowledge the light emanating from Zion. Now, however, the mountain is not a source of illumination for the world but a catalyst for toppling the opponent into the chasm below.

The mythical account is reconstructed on the foundation of these absolute contradictions. Its new purpose, at the stage of victory, is the transformation of the « few » (Begin's audience in the square) into a mighty multitude of people, army and settlements, a great people capable of crushing its afflictors.

The story presently reads thus: « We were small and weak. Facing us was « them, » the strong and the many, who connived to annihilate us. Then our tanks and planes burst ahead and dealt them two blows for one. » Stated thus, the « few » (i.e. the audience in the square) could identify with the army and the entire people and participate with them in a feeling of tremendous power.

A speech delivered by Begin in a public square in Lod is a case in point. It opened thus: « Under Alignment governments the terrorists and murders would come and slaughter man, woman and child, as [they did] in Ma'alot, Nahariya, Misgav 'Am and on the coastal highway. Our soldiers would chase them down afterwards and bloody them. Yes, it was retaliation. But what do we gain from reprisal? You can't avenge the blood of a little boy, a little girl whose brain the terrorists cut apart with her father looking on, killing the father afterward. »

This is stage one of the myth, the stage of anguish. Sensing the need for its intensification, Begin selects the most drastic signifiers of weakness and suffering: children and slaughter. The more grievous and horrifying the stage of suffering is, the more justified the next stage — retribution — will appear. Now the speech moves into stage two, the military operation in which the foe is extirpated and absolute justice — payment in the enemy's own coin — is achieved. The essential point here, however, is not the act of destruction but rather that of expansion and growing might on the part of the « few ».

« We have changed the rules. We no longer wait for them to come to us, to our homes, our cities, our farms, our kibbutzim. Now the IDF goes out to them, to their bases, and it hits them there. And the IDF knows how to strike : now from land, then from the sea, now from the air... That is how we've kept our people, our children, our wives safe » (*ibid.*).

At this stage, as the definition of national objects in first-person plural recurs — our farms, our kibbutzim, our people, our homes — the crowd in the plaza feels itself expanding. The use of grammar melds the crowd of Begin fans, its leader, the entire people and its army into a single entity.

In this manner, the « we », the small target audience which identifies with the murdered victims at the beginning of the speech, evolves together with the speech into a mighty multitude encompassing women, children, soldiers, tanks, pilots, cities and settlements. No longer a small square hosting an election orator, « we » have become army, people, settlements, Jerusalem, the whole country, the whole world. The few, the weak, have evolved into the many, the strong. Even now, however, the orator does not allow the transformed listeners to forget their former identities. His recurrent reminders of the Holocaust, butchered children, victims of atrocity restore historical memory and, paradoxically, actually contribute to intensifying the new sense of might.

The absolute dimensions of time and space, which served in previous incarnations of the myth to memorialize the settler's clinging to his land or to justify his actions, now acquire a different function : articulation of the absolute nature of the dominance of the few-turned-many over time and space. The army's field of operations — sea, land and air — is infinite while absolute, timeless time is summoned as testimony of the right of the swelling public to the infinite dimensions of its land, dimensions which leave no room for anyone else :

« This land is our land, the land of our forefathers from ancient times and land of our sons from generation to generation to the end of all generations. For this reason we built it, Eretz Israel, to its width and breadth, and [for this reason] we shall continue

building it. More buildings, more people, more Jews by the thousands and tens of thousands. And they'll settle in Judea and Samaria, on the Golan Heights, in the Gaza Strip and everywhere else. »

It is the infinite dimension of the few who have envolved into « thousands and tens of thousands » which now justify the infinitude of their space (the entire land, its width and breadth) and the eternity of their time : « from generation to generation to the end of all generations. »

The third stage is obvious : the enemy, both the external and the internal, should be annihilated. In the world inhabited by the speaker and his audience, there is no room for anyone but the collective « us » which has become a mighty multitude. At the end of his oration, then, Begin appeals to the audience in the plaza as follows : « And now I ask of you and the entire nation, in honor of the destruction of the Iraqi nuclear plant, to thank our Father in Heaven for having given us our pilots. »

The act of destruction is now subsumed in a subordinate clause as a fait accompli. The Iraqi facility is no more ; the foe is no longer worthy of any attention. What remains now is the people, its pilots, and its Father in Heaven. Thus a process which began with the War of Independence and the State of Israel's dawn — unification of the different variations of the myth into a single phrasing centered on the army, action and leadership — has pushed the anti-myth models to the fringes and intensified the Right and its values. The ultimate manifestations of this intensification are evident in Begin's 1981 campaign speeches, in which the few-versus-many myth has been transformed into one of the « few » who (with their leader and army) have overtaken and replaced the « many ».

This final variation of the myth predated the War in Lebanon and served to justify it. By its reasoning, it was not a mighty campaign of weaponry and armed force which invaded Lebanon and the heart of a civilian population in pursuit of a handful of Palestinian Fighters, but the reverse : a tiny cohort of persecuted survivors of Holocaust and slaughter, invoking the act of military vengeance to construct a new order in which the defeated become the victors, the persecuted become persecutors, and the few become a

great « many ». The fierce opposition which this war aroused in broad public circles and the fact that the strength of the Right ebbed in its wake provide evidence that the rewritten myth has not yet overtaken the cultural system altogether, and that the struggle of myth versus anti-myth still goes on.

3. Conclusion

The metamorphoses of the one myth in various cultural systems indeed demonstrate the fact that it is a single myth and that it expresses the attempts of Jewish society in Israel to transmit an ideological message from behind a mantle of purely documentary facts. This message aims at guaranteeing and perpetuating the existence of that Israeli community. The mythical account nevertheless acquires a different structure and emphasizes different elements in every system, therefore revealing in each case only a certain facet of the entire mythical account and the underlying social consciousness. Only synchronic and diachronic study and comparison of its metamorphoses in different systems can enable a comprehensive observation of all its facets and sides and the exposure of its contradictions. The latter transcend mere contradictions between the meaning of the first language, in Barthes' words, and that of the mythical, « purloined » language; they advance to contradictions among the different variations of the mythical phrasing, itself secondary. By pinpointing these contradictions we come to understand the points which social consciousness is trying to conceal, subsume, ignore.

REFERENCES

- Barthes, R., 1982 *Mythologies*. New York : Hill & Wang.
- Bogatyrëv, P., 1971. *The functions of folk customs in Moravian Slovakia*. The Hague : Mouton.
- Bourdieu, P., Janvier 1977. La production de la croyance. *Actes de la recherche en science sociales* 13.
- , 1980. *Questions de sociologie*. Paris : Les éditions de minuit.
- , 1981. Février/Mars 1981. La représentation politique. *Actes de la recherche en science sociales* 36/37.
- , 1982. *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.
- Even-Zohar, I. 1978. *Papers in historical poetics* (Tel-Aviv : The Porter Institute for Poetics & Semiotics, Tel Aviv University).
- , 1979. « Polysystem Theory, » *Poetics Today* 1, 1-2, 287-288.
- , 1981. The emergence of native Hebrew culture in Palestine 1882-1948. *Studies in Zionism* 4 : 167-184.
- , 1986. System, literary. In *Encyclopedia of semiotics*, ed. T.A. Sebeok. New York : Mouton.
- Gertz, N., 1984. The few against the many. *Jerusalem Quarterly* 30 : 94-104.
- , 1986. « Propaganda style of election Ads », in Arian, Asher, (ed.) *The Election in Israel* (Jerusalem : Jerusalem Academic Press).
- Goldschlager, Alain, 1982. « Semiotics of authoritarian discourse ». *Poetics Today* 3, 1 (winter), 11-21.
- Tynianov, J. N. & Jakobson, R. 1971. « Problems in the study of literature and language ». In *Reading in Russian Poetics*, ed. Matejka & Pomorska. Cambridge, Mass : MIT.

« LE POUVOIR DES FABLES »

Georges VIGNAUX

« Voyez-vous, les mots ne signifient pas seulement ce que nous avons l'intention d'exprimer quand nous les employons : de sorte que la signification d'un livre doit certainement dépasser les intentions de l'auteur. Ainsi toute signification satisfaisante que l'on peut trouver à mon livre, je l'accepte avec joie comme étant la signification de celui-ci. La meilleure que l'on m'ait donnée est due à une dame (elle a publié son interprétation dans un journal), qui affirme que le poème est une allégorie représentant la recherche du bonheur. Je pense que cela « tient » admirablement à bien des égards — en particulier pour ce qui concerne les cabines de bains : quand les gens sont las de la vie et ne peuvent trouver le bonheur ni dans les villes ni dans les livres, alors ils se ruent vers les plages, afin de voir ce que les cabines de bains pourront faire pour eux. »
(Lewis Carroll, Lettre à un ami américain à propos de *La Chasse au Snark*).

Dans une fable fameuse, intitulée précisément « le pouvoir des fables », La Fontaine nous conte l'histoire d'un orateur impuissant à convaincre la foule athénienne des dangers menaçant la patrie. Alors, dit La Fontaine, notre orateur « prit un autre tour »... « Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour avec l'anguille et l'hirondelle : un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant, comme l'hirondelle en volant, le traversa bientôt. L'assemblée cria tout d'une voix : et Cérès que fit-elle ? Ce qu'elle fit ! un prompt courroux l'anima d'abord contre vous. Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse... A ce reproche l'assemblée réveillée se donne entière à l'orateur. Un trait de fable en eut l'honneur... » Et La Fontaine de conclure en guise de morale : « Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-même, au moment que je fais cette moralité, si Peau-d'âne m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême. Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant il le faut amuser encore comme un enfant ».

Sommes-nous toujours des enfants ? Nous faut-il toujours des « histoires » à entendre et conter ? Nos discours se nourrissent-ils de fables ?...

Le terme même de « fable » peut prêter aujourd'hui à confusion : ambiguïtés, « glissements » de sens, « raccourcis », formule commode à l'occasion... Selon le dictionnaire (Robert en la circonstance), « fable » désigne tout à la fois et à un premier niveau : « un récit à base d'imagination » ; un « récit mythologique » ; un « petit récit en vers ou en prose destiné à illustrer un précepte, une leçon de morale » et cela s'intitule alors : « apologue ». A un second niveau chronologique (celui des acceptions modernes), le terme désignera tantôt une « anecdote ou une allégation mensongère » tantôt plus simplement « ce qui constitue l'élément narratif d'une œuvre ».

Deux remarques peuvent être faites à propos de ces dernières acceptions. La première concerne l'anecdote, à savoir : la possibilité pour tout discours social *a fortiori* quotidien, de s'agrémenter de courtes histoires, de petits faits curieux dont le récit visera à « éclairer le dessous des choses ». En conséquence, « être la fable de quelqu'un » c'est-à-dire en être la « risée », c'est aussi être celui qu'on désigne, qu'on « pointe du doigt ». Et c'est là, tradition rhétorique oblige, un des plus sûrs moyens de faire rire, détendre et conquérir un auditoire en même temps qu'on exclut l'autre, qu'on signale l'ennemi voire la différence : technique après tout commune aussi

bien aux humoristes qu'aux propagandistes soucieux de trouver un « bouc émissaire ». Enfin, on sait que cela est fréquent dans le discours politique que de glisser à l'occasion d'une argumentation, de ces « courts récits » de soi ou des autres, des événements ou de « l'histoire » dont la fonction n'est autre alors que celle de l'apologue ; le plus sûr moyen de leur effet étant de laisser au lecteur ou à l'auditeur le soin d'en tirer leçon ou « morale ». Quel sont les « traits » de ce phénomène ? S'agissant de jouer de quelque « mythe », d'en tirer leçon mais surtout de montrer au sens fort, d'éclairer, de « révéler », c'est bien de manipulation symbolique qu'il est question chaque fois, se jouant du « secret » pour le mettre en scène.

Et dès lors, ultime procédé technique, la « petite fable » prend figure d'exemple ou n'est simplement qu'exemple. D'où la difficulté à parler ici de « fable » au sens premier du terme sinon pour voir surgir immédiatement l'affabulation, ramenée au rang du mensonge, vieille terreur rhétorique. En fait, on parle d'« exemple » mais cela se donne comme manière d'être considéré des choses, modèle ou règle parfois, image surtout : ce qui est semblable ou comparable à ce que l'on dit, à ce que l'on évoque, à ce dont il s'agit. Vieille technique effectivement qui est celle de l'*exemplum*, telle que l'évoque J. Le Goff, à l'œuvre dans les sermons des 12^e et 13^e siècles.

« L'exemplum est un récit bref, donné comme véridique, et destiné à s'insérer dans un discours pour convaincre un auditoire par une leçon salutaire. L'histoire est brève, facile à retenir, elle convainc. Elle use de la rhétorique et des effets du récit, elle frappe. Amusante, ou plus souvent effrayante, elle dramatise. Ce que le prédicateur offre, c'est un petit talisman qui, si on veut bien le comprendre, et s'en servir, doit apporter le salut. C'est une clé pour le paradis. »¹

Tout se joue donc sur une affaire d'image et par là, tantôt de comparaison tantôt d'analogie. Rappelons la différence : la comparaison est un travail sur des ressemblances ou des différences : elle opère selon des rapports, des regards, des proportions. L'analogie procède par assimilation, par induction. De ce fait, le « court récit » inséré ainsi comme moment d'un discours social et se donnant comme mise en scène du « dessous des choses » va travailler

plusieurs types d'effets. Le premier est celui de l'exemplarité qui vient d'être évoquée. Effet de « sincérité » qui se présente comme « leçon », le projet didactique est clair : c'est l'explication donnée comme leçon. Peu importe la particularité : la personnalisation d'une expérience même fragmentaire permet d'accéder au général par un tour d'amplification rarement inefficace. Car cela se joint à un deuxième effet qui est celui de « réel », du simple propos soudain de l'inscription du sujet énonciateur et de la manifestation de son « existence » dans le discours. Un troisième effet, et celui-là plus essentiel car technique, est que cela assure le **recadrage du discours**, autant sous forme chronologique (« pourquoi je le prononce et ce qui m'y conduit ») que par justement, le passage dès lors possible à des comparaisons ou à des analogies : présent/passé/futur ; similitudes ou différences d'espaces et de situations. Comparaison lorsqu'il importe de travailler sur des propriétés d'objets ou de situations, les unes traitées comme semblables, d'autres pour ce faire opposées. Analogie lorsque s'opère l'assimilation réciproque de certains objets et donc de leurs propriétés ou de situations déterminées à d'autres situations que l'auditoire n'aurait guère soupçonnées si proches. En conséquence, ce « travail de recadrage » a bien pour visée d'assurer la pertinence du propos discursif mais surtout de faire dégager la « vertu » de quelque leçon :

« Quand j'avais treize ans, j'ai assisté en Auvergne à la débacle de l'armée française. Pour les garçons de mon âge, avant la guerre, l'armée française était une chose impressionnante et puissante. Et nous l'avons vue arriver en miettes. Sur la petite route, près du village — où j'irai voter en mars comme simple citoyen — nous interrogeons les soldats pour essayer de comprendre : « Que s'est-il passé ? »

« La réponse nous venait, toujours la même : « Nous avons été trompés, on nous a trompés »

« J'entends encore à quarante ans d'intervalle cette réponse et je me suis dit que si j'exerçais un jour des responsabilités, je ne permettrai jamais que les Français puissent dirent : « On nous a trompés. »

« C'est pourquoi je vous parle clairement. Les conséquences de votre choix pour vous-mêmes et pour la France, chacune et

chacun de vous peut les connaître. Il s'agit que vous vous posiez des questions très simples. Qui gouvernera la France au printemps prochain ? Qui poursuivra le redressement nécessaire de l'économie française ? Comment l'opinion internationale jugera-t-elle le choix politique de la France ? »

« Chacune de ces questions comporte une réponse claire. Je n'ai pas à vous la dicter car nous sommes un pays de liberté, mais je ne veux pas non plus que personne, je dis bien personne, ne puisse dire un jour qu'il aura été trompé. Et puisque nous parlons de la France je conclurai avec elle. (...) »

« La force et la faiblesse de la France, c'est que son sort n'est jamais définitivement fixé entre la grandeur et le risque de médiocrité. (...) Si au fond de moi-même je vous fais confiance c'est parce que je suis sûr qu'au moment de choisir, oubliant tout à coup les rancunes, les tensions, les appétits, vous penserez qu'il s'agit d'autre chose et que, qui que vous soyez, inconnus ou célèbres, faibles ou puissants, vous détenez une part égale du destin de notre pays. Et alors, comme vous l'avez toujours fait, vous ferez le bon choix pour la France ! »²

Tout y est ! L'anecdote première, qui assure sous forme d'un bref récit, le « vécu » d'une expérience, la personnalisation du discours et met en scène de la sorte, le **caractère** de l'orateur : un choc d'enfance témoigne de sa sensibilité, du fait que depuis toujours il s'est imprégné du sort et du destin de la France ! Cette anecdote, tel un apologue introduit immédiatement le précepte en deux parties : l'une explicite (« on a trompé autrefois des Français ») et sa conséquence implicite (« ils ne doivent plus être trompés ») en guise de mise en garde à l'auditoire. Mais cette mise en garde, pour éviter l'inquiétude, se veut rassurante : la personne même du candidat orateur fera que les Français, s'ils votent pour lui, ne seront jamais trompés ! Enfin, la « fable » confirme sa morale quasi syllogistique : « il faut se faire confiance », « je vous fais confiance », « faites-moi confiance »...

Tel est bien le fonctionnement inducteur qu'Aristote attribue à l'**exemple**. Rappelons brièvement la distinction opérée dans la *Rhétique* et les *Topiques* et qu'induit la définition même qu'il donne de la rhétorique : « faculté de découvrir spéculativement ce qui, dans chaque cas, peut être propre à persuader » (1355b 26)³. Les moyens

de persuader sont de deux sortes : les uns, « extra-techniques », existent d'avance et sont ainsi disponibles à l'emploi (témoignages, preuves, documents), les autres, « techniques », doivent se construire à propos de chaque discours. Ces moyens techniques que le discoureur doit donc trouver et manipuler, sont de trois types : ceux qui se rapportent au **caractère de l'orateur** (il faut donner de soi une opinion avantageuse et impressionner en ce sens les auditoires) ; ceux qui vont faire naître **l'émotion** chez le lecteur ou l'auditeur ; ceux enfin qui doivent aider à « prouver » ou donner illusion par la force même des **arguments**. Et dans ce dernier cas, Aristote distingue encore deux espèces techniques d'arguments propices à persuader : **l'enthymème** qui est l'équivalent rhétorique du syllogisme en ce sens qu'il procède lui aussi par déduction à partir de prémisses, à la réserve cependant que celles-ci ne sont jamais autres que probables, « vraisemblables » sinon vraies ; **l'exemple** en revanche est l'équivalent rhétorique de l'induction. Mais « l'exemple », précise encore Aristote (*An Post.* 71 a 9-11 ; *Rhét.* 1356 b 2-5)⁴ diffère de l'induction classique en ce sens que tout d'abord, il ne se fonde pas sur tous les cas particuliers et qu'ensuite, son propos est d'aboutir à une conclusion générale applicable à un nouveau cas particulier. On est bien cependant dans l'ordre du **procédé** : passer d'un particulier à une généralité, réintégrer un « accident », une différence à l'intérieur d'un « genre » ou d'une « espèce », ou encore comme disent aujourd'hui les sciences cognitives : renforcer et de ce fait aider à « construire » une **catégorisation** au travers de l'exemplarité d'un type pouvant prendre dès lors le statut de « **prototype** »⁵. En même temps et encore une fois, c'est bien de « donner à voir » qu'il s'agit et cela est nécessaire pour représenter, par suite pour « exprimer » et dont l'origine est bien sûr, comme on vient de le voir, dans un **jeu d'images narratives**, en forme de « fable » puisqu'il importe d'orienter le regard, de « l'imprimer », de le « filtrer » en quelque sorte pour l'orienter vers une conclusion :

« Diversité des sources, ordre temporel, orientation de la relation prédicative, tout, ou presque, dans l'énoncé, contribue à l'organisation de l'image propositionnelle — en fonction de filtres, de foyers, de points de vue qui, superposés ou opposés l'un à l'autre, servent tantôt de viseur, tantôt d'écran, au regard de l'énonciataire qui par eux, accède à un savoir diégétique, d'une certaine qualité et en certaine quantité. »⁶

Ainsi sommes-nous aujourd'hui et de plus en plus assaillis, parfois comblés, d'anecdotes, de courts récits, de « fables » (si l'on en juge l'intention « morale » insidieuse) que les discours multipliés (politiques, scientifiques même, *a fortiori* vulgarisateurs) nous prodiguent chaque jour. Et sans doute est-ce un effet de ce que d'aucuns nomment l'actuelle « civilisation de l'image » qui favorise effectivement sinon prédispose à traiter de l'actualité du monde comme flux d'événements juxtaposés, tous prétextés quotidiennement nous « informer » et par là, supposés « exemplaires » de cette « information » à charge pour le lecteur, l'auditeur, le téléspectateur de savoir trier et dégager morale de ces courtes histoires empruntées à des espaces et à des temps à la fois proches et lointains voire exotiques. Triomphe du « fait-divers » ?

« Voici un assassinat : s'il est politique, c'est une information, s'il ne l'est pas, c'est un fait-divers. Pourquoi ? On pourrait croire que la différence est ici celle du particulier et du général, ou plus exactement, celle du nommé et de l'innommé : le fait-divers (le mot semble du moins l'indiquer) procéderait d'un classement de l'inclassable, il serait le rebut inorganisé des nouvelles informes ; son essence serait privative, il ne commencerait d'exister que là où le monde cesse d'être nommé, soumis à un catalogue connu (politique, économie, guerre, spectacles, sciences, etc) ; en un mot, ce serait une information *monstrueuse*, analogue à tous les faits exceptionnels ou insignifiants, bref anomiques, que l'on classe d'ordinaire pudiquement sous la rubrique des *Varia*, tel l'ornithorynque qui donna tant de souci au malheureux Linné. Cette définition taxinomique n'est évidemment pas satisfaisante : elle ne rend pas compte de l'extraordinaire promotion du fait-divers dans la presse d'aujourd'hui (on commence d'ailleurs à l'appeler plus noblement *information générale*) ; mieux vaut donc poser à égalité le fait-divers et les autres types d'information, et essayer d'atteindre dans les uns et les autres une différence de structure, et non plus une différence de classement. (...) »

« L'assassinat politique est donc toujours, par définition, une information partielle ; le fait-divers, au contraire, est une information totale, ou plus exactement, *immanente* ; il contient en soi

tout son savoir : point besoin de connaître rien du monde pour consommer un fait-divers; il ne renvoie formellement à rien d'autre qu'à lui-même; bien sûr son contenu n'est pas étranger au monde : désastres, meurtres, enlèvements, agressions, accidents, vols, bizarreries, tout cela renvoie à l'homme, à son histoire, à son aliénation, à ses fantasmes, à ses rêves, à ses peurs : une idéologie et une psychanalyse du fait-divers sont possibles; mais il s'agit là d'un monde dont la connaissance n'est jamais qu'intellectuelle, analytique, élaborée au second degré par celui qui parle du fait-divers, non par celui qui le consomme; au niveau de la lecture, tout est donné dans un fait-divers : ses circonstances, ses causes, son passé, son issue; sans durée et sans contexte, il constitue un être immédiat, total, qui ne renvoie du moins formellement, à rien d'implicite; c'est en cela qu'il s'apparente à la nouvelle et au conte, et non plus au roman. C'est son immanence qui définit le fait-divers. (...).

« Il semble que toutes les relations immanentes au fait-divers puissent se ramener à deux types. Le premier est la relation de causalité. C'est une relation extrêmement fréquente : un délit et son mobile, un accident et sa circonstance, et il y a bien entendu, de ce point de vue, des stéréotypes puissants : crime passionnel, crime d'argent, etc. Mais dans tous les cas où la causalité est en quelque sorte normale, attendue, l'emphasis n'est pas mise sur la relation elle-même, bien qu'elle continue à former la structure du récit, elle se déplace vers ce que l'on pourrait appeler les *dramatis personae* (enfant, vieillard, mère, etc.), sortes d'essences émotionnelles, chargées de vivifier le stéréotype (...) mais d'autre part, cette même causalité est sans cesse minée par des forces qui lui échappent; troublée sans cependant disparaître, elle reste en quelque sorte suspendue entre le rationnel et l'inconnu, offerte à un *étonnement* fondamental; distante de son effet (et c'est là en fait-divers, l'essence même du *notable*), la cause apparaît fatalement pénétrée d'une force étrange : le hasard; en fait-divers, toute causalité est suspecte de hasard.

« On rencontre ici le second type de relation qui peut articuler la structure du fait-divers : la relation de coïncidence. C'est d'abord la répétition d'un événement, si anodin soit-il, qui le

désigne à la notation de coïncidence (...). Autre relation de coïncidence : celle qui rapproche deux termes (deux contenus) qualitativement distants : une femme met en déroute quatre gangsters, un juge disparaît à Pigalle, des pêcheurs islandais pêchent une vache, etc; il y a une sorte de distance logique entre la faiblesse de la femme et le nombre des gangsters, la magistrature et Pigalle, la pêche et la vache, et le fait-divers se met tout à coup à supprimer cette distance. (...) Ainsi, chaque fois qu'elle apparaît solidairement, sans s'embarrasser des valeurs pathétiques qui tiennent en général au rôle archétypique des personnages, la relation de coïncidence implique une certaine idée du Destin. (...) Causalité aléatoire, coïncidence ordonnée, c'est à la jonction de ces deux mouvements que se constitue le fait-divers : tous deux finissent en effet par recouvrir une zone ambiguë où *l'événement est pleinement vécu comme un signe dont le contenu est cependant incertain.* »⁷

Que le lecteur me pardonne la longueur de cette citation. J'ai tenu à la reproduire ainsi, à la fois parce qu'il s'agit d'un texte peu connu de Roland Barthes, qu'il m'apparaît ensuite excellent au propos de la réflexion présente et qu'enfin, je suis peu porté à pasticher les idées des autres surtout lorsque j'ai conscience qu'elles sont irrévocablement marquées d'un style qui n'est pas le mien. Peut-on rajouter encore qu'il s'agit d'honnêteté intellectuelle?... Plusieurs éléments importants me semblent donc importants à retenir de cette citation : idées ou concepts; cela reste à juger.

Tout d'abord l'idée que ces « fragments du monde » qui nous sont offerts quotidiennement, bien que partiels, vont se présenter toujours comme « complets », histoires achevées, « fables » dans la mesure où, à la fois il est question d'événements loin de nous et proches cependant, du seul fait qu'ils sont dits nous « concerner », s'agissant de nos « semblables »; ensuite que cela ne peut être et ne peut fonctionner ainsi que par ce **double rapport de causalité** : d'une part, conduire à une « fin », un « destin », autrement dit : créer un « sens » qui sera **parcours d'une lecture vers un achèvement des circonstances** —, d'autre part, établir « **coïncidence** » c'est-à-dire : rapprocher non seulement les événements entre eux, et pour créer ce flux continu des « informations » quotidiennes dont j'ai parlé, mais

encore nous les faire rapprocher, établir relation, « correspondance » entre ces événements étrangers et nous : cela sous le puissant moyen du **pathétique**. Moyen d'autant employé qu'il n'en est guère de plus efficace si l'on se rapporte à l'idée de ces « lieux » (*topoi*) répertoriés par Aristote dans les *Topiques* et qui sont de ces sortes de « machines à faire des prémisses à partir d'une conclusion donnée »³ en même temps que des « régions » éprouvées de l'art oratoire et de l'argumentaire quotidien dans la mesure où ils puisent dans ce fameux « sens commun » propre à séduire les foules (« lois » ou plutôt maximes qui se donnent comme évidences du monde et de la « vie » ; « règles » fatales en ce sens qu'il y aurait nécessairement et de toute éternité des « destins »).

Car les moyens techniques, les arguments et la rationalité ne suffisent pas — qui a pu ou cru convaincre à coups de « raisons » ? Il faut effectivement de « l'émotion », du « caractère », en d'autres termes du « pathétique », car cela aidera à fonder l'apparence d'une « causalité » nécessaire (d'un « début » à une « fin »), qu'elle fasse « signe » ainsi, qu'elle « étonne » en conséquence et qu'aléatoire, elle s'inscrive cependant dans l'ordre des « sens du monde ». S'il faut ainsi du *pathos* aux côtés et à l'appui de la rationalité des arguments, c'est que cette rationalité même se fonde en vérité sur toute une **théâtralité de la passion**, où l'enchaînement enthymématique n'est que nécessaire, jamais suffisant :

« Les lieux jouent dans le discours enthymématique le rôle des maximes du vraisemblable dans le genre romanesque.

« Le discours enthymématique est donc composé d'énoncés lacunaires qui mettent en relation des sujets particuliers et des prédicats idéologiques « universels » et supposent une cohérence intertextuelle de l'univers du discours.

« L'enthymème est un maillon d'une « chaîne de pensées » organisée selon une stratégie générale d'ordre cognitif. (...) C'est donc encore... un discours *téléologique* : orienté vers une fin cognitive.

« Si le discours narratif semble pourvu aussi d'une finalité nécessaire, ce caractère n'y est pas essentiel cependant : le dénouement d'un récit résulte d'une surdétermination idéologique qui, refusant de considérer l'activité humaine comme aléa-

toire, pourvoit le récit de principes régulateurs analogues aux *topoi*. (...)

« A partir de ce qui précède, on peut poser axiomatiquement deux types possibles de discours enthymématiques.

« L'un intégrerait dans la trame discursive même ses propres présupposés, de façon à enclore tout l'univers du discours qui se donne ainsi pour une totalité autosuffisante.

« Tel est le modèle accompli que notre culture se donne du discours sapientiel : du traité de métaphysique au manuel de géométrie, le discours déploie en surface ses structures de profondeur, il pose son présupposé et se construit en une vaste tautologie, telle que rien ne peut y être ajouté qui n'y soit déjà implicitement contenu. (...).

« L'autre type serait composé d'une séquence d'enthymèmes qui ne cherchent pas à poser l'ensemble des *topoi* qui déterminent leur intelligibilité, de sorte que ces principes régulateurs restent partiellement impensés et excèdent les conclusions auxquelles on aboutit.

« On appellera ce second ensemble doxologique : il se réfère implicitement à une opinion (*doxa*) régulatrice. (...)

« Le discours doxologique ne remonte pas à l'origine de son sens ; il fait travailler les *topoi* les uns contre les autres. Il reçoit ses outils, sans interroger radicalement leur utilité. »⁸

Ainsi, encore une fois, de tous ces discours que « l'actualité » nous renvoie : courts récits, « fables » qui se donnent aussi comme « paraboles ». Et cela, autant dans ces fresques « futuristes » que l'on voit se développer sous prétexte du scientifique que dans nos discours empruntant chaque jour davantage à l'anecdote ou même et surtout à ce registre du fait-divers dont les médias propagent le goût et qui transforment nos « informations » écrites ou télévisées en recueil quotidiens de courtes « dramaturgies ». Le discours s'imprègne ainsi d'une sorte de « **jeu photographique** » ; photographie qui n'en est pas véritablement une, bien qu'il s'agisse effectivement toujours d'« empreinte », de signes là inscrits et composés, se donnant comme « objets du réel », comme « événements ». Stables dans un flux continu. Repères d'une écriture des « histoires » de notre présent, de par le simple fait de ces *topoi* effectivement placés « les uns contre

les autres ». Figures déterminées dans « un sens » qui s'ignore, qu'on croit ignorer. Qu'importe. Et par ces sortes de fixations, brèves, dont procède le langage ordinaire des « événements », de fait on retient l'impression qu'un **dire collectif** se trouve ici stabilisé, « exprimé » et par là, d'autant plus croyable. Jeux des signes devenus alors « objets », postiches de « réalités ». Tous ces discours d'information vont ainsi s'ordonner en **moments** où la composition des détails, des mots, des scènes proposées, des renvois dès lors opérés, vont concourir à une **plausibilité nécessaire à dessiner des vraisemblances, à « photographier des vérités »**. Question de sensibilité. Impression qu'il nous arrive parfois que « les mots correspondent aux choses ». Au son. Et sans doute, est-ce là le plus extraordinaire de ces pouvoirs de représentation du langage : se faire lui-même signe, représentation, mise en scène d'autre chose.

« Il n'est pas possible de décrire dans le détail la façon dont les animaux communiquent entre eux. Il est à peu près assuré que leurs extériorisations phonétiques expriment sans aucune exception des états « subjectifs » et qu'il sont donc des sons exprimant un affect et jamais le signe ou la désignation d'objets. Pourtant il apparaît tant d'« éléments phonétiques » propres au langage humain dans la phonétique des chimpanzés que l'absence chez eux du langage tel que nous l'entendons ne peut être fortuite. Il en est de même des jeux mimiques et gestuels des animaux : on n'y trouve ni désignation de quelque chose d'objectif, ni fonction de représentation. »⁹

Voici qui peut sembler étrange aujourd'hui, où l'on se complaît à parler de « communication » chez les animaux, comme s'ils passaient leur temps à s'interpeller les uns les autres, à se désigner des choses et à exprimer des besoins identifiables immédiatement et à coup sûr. Pourtant ce texte ancien de W. Koehler pose question à propos d'une fonction primordiale du langage, peut-être primitive, et qui serait celle d'exprimer et de traduire ce qui serait « **la sensibilité** ». Dès lors, une nécessité primordiale du discours serait ainsi de « se faire sentir », d'évoquer, de « résonner », en un public, voire un simple interlocuteur. De ce fait, il serait d'abord et avant tout « **théâtre de l'expression** », ne pouvant donc s'épargner le « sens commun », en jouant de toutes les « sonorités », d'aucuns diraient : les « gammes ».

« Ce que cherche le son, c'est la proximité immédiate de l'impression sensible, et la reproduction aussi fidèle que possible du divers de cette impression. Cette tendance ne domine pas seulement longtemps le développement du langage chez l'enfant : elle se manifeste partout et très fortement dans le langage des « primitifs ». Le langage ici prend encore si étroitement appui sur l'événement singulier concret et sur son image sensible qu'il cherche pour ainsi dire à s'épuiser avec le son, qu'il ne se satisfait pas d'une désignation générale, et accompagne chaque nuance particulière de l'événement d'une nuance phonétique particulière prévue pour ce seul cas (...) Westermann, dans sa grammaire de l'ewé, ne dénombre pas moins de trente-cinq de ces images sonores pour le seul verbe « marcher », et chacune décrit une façon particulière de marcher, une propriété de la démarche, vacillante ou lente, boîteuse ou traînante ; marcher comme un canard ou en chancelant, avec force et énergie ou avec nonchalance, ou en se balançant. Mais il ajoute que la série des adverbes qui décrivent l'action de marcher n'est pas encore épuisée ; car la plupart d'entre eux peuvent avoir un double emploi, sous la forme ordinaire et la forme diminutive, selon que le sujet est grand ou petit. »¹⁰

Il y a donc en permanence de « **l'événement** » dans le langage et cela n'est pas seulement l'effet de significations nouvelles ou que le discours composerait de façon inattendue mais aussi d'intonations, de sons, d'arrangements musicalement ressentis même à l'écrit. Ainsi, peut-on avancer que cette « mise en scène » propre à tout discours est là pour viser au plaisir immédiat des sens et de sensibilités particulières. Et la « géométrie », le « logique » d'une disposition ne sont qu'une des formes de cette sensibilité, de cette résonance des discours en nous. Plaisir des sens apparemment, plaisir des mots surtout :

« Si j'étais écrivain et mort, comme j'aimerais que ma vie se réduisît par les soins d'un biographe amical et désinvolte à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, dont la distinction et la mobilité pourraient voyager hors de tout destin et venir toucher, à la façon des atomes épicuriens, quelque corps futur, promis à la même dispersion. »¹¹

Plaisir des mots, plaisir des sens donc. A double sens aussi. Celui qu'on éprouve physiquement et celui de découvrir sans cesse des jeux de signification. Mises en scène du discours qui assurent de la sorte les plaisirs intellectuels de la découverte, à tout le moins de la compréhension, et les sensations d'une « musique » d'arrangement, d'une esthétique des dispositions d'une « histoire » qui se raconte là, abstraite, concrète ou évocatrice de « réalités ». Car il y a du visuel et du musical à la fois dans le langage : il lui faut à chaque fois montrer pour faire voir et faire entendre pour comprendre. Histoires, récits, dispositions, « fables », exemples.

De là, les jeux du discours sur les représentations : mises en scènes de situations et des acteurs de ces situations, mises en scène aussi de l'acte même d'énoncer ce discours dans le moment même où son sujet l'énonce ou l'écrit. De là encore qu'il puisse évoquer, invoquer, rythmiquement, au prix de scansion, répétitions, retours, pauses ou historiettes. Pour « communiquer » croit-on, pour « impressionner » assurément, pour assujettir quelquefois :

« Parler, en sorcellerie, ce n'est jamais pour informer (...). De même, il est impensable qu'on veuille parler pour parler : l'échange d'une parole qui n'aurait d'autre objet que de prendre acte de ce qu'on est ensemble, de marquer le désir de communiquer, bref, ce que Malinowski nommait la communication phatique, cela se rencontre dans le Bocage comme ailleurs. Mais ici elle renvoie à une intention proprement politique : la communion phatique, c'est l'expression d'une agressivité-zéro ; c'est faire savoir à son interlocuteur qu'on pourrait lui balancer une fusée magique, mais qu'on préfère la retenir provisoirement ; c'est lui signifier qu'on n'est pas dans le moment du combat, mais dans celui du cessez-le-feu. Quand on parle de rien, c'est-à-dire de n'importe quoi, de rien qui compte, entre interlocuteurs pour qui la sorcellerie est en jeu, c'est pour souligner la violence de ce dont on ne parle pas. Plus fondamentalement, c'est pour vérifier que le circuit fonctionne, que l'état de guerre est bien institué entre adversaires. »¹²

Jeux de discours qui ainsi, et pas seulement à propos de sorcellerie « vraie » mais encore dans toutes les circonstances d'« ensorcel-

lement » quotidien (médias, politique, « communication »), va se donner pour « neutre », ne disant rien, autant pour dissimuler ses intentions que pour taire ses violences, choisissant cette ruse de les susciter par le simple procédé d'évoquer, de narrer autre chose dont il faudra bien faire relation au propos. Exemples ou « fables » redoutables, tropes qui visent moins à la vraisemblance qu'à cette efficacité dramatique qu'on pourrait encore qualifier de « communicationnelle ».

« Nous parlerons de « trope communicationnel » (portant sur le récepteur) chaque fois que s'opère, sous la pression du contexte, un renversement de la hiérarchie des niveaux de destinataire ; c'est-à-dire chaque fois que le destinataire qui en vertu des marqueurs d'allocution fait en principe figure de destinataire direct, ne constitue en fait qu'un destinataire secondaire, cependant que le véritable allocataire, c'est en réalité celui qui a en apparence statut de destinataire indirect. (...).

« ... devant le guichet d'une salle de spectacle, une queue particulièrement dense et survoltée ; quelqu'un lance à la cantonade : « Y a des salauds ici » ! — en espérant bien que le salaud (le resquilleur) en question se reconnaisse, en « prenne pour son grade », et comprenne que ce discours non seulement parle de lui (auquel cas il s'agirait d'un trope implicatif), mais en outre s'adresse à lui prioritairement, le reste de l'assistance étant en fait réduit au rôle de témoins de cette apostrophe vengeresse : il y a alors trope communicationnel. »¹³

Jeux alors stratégiques du discours qui se donne effectivement comme s'il ne parlait « de rien », comme s'il nous contait « fable », s'agissant d'un propos douteux, mais en réalité d'autant redoutables. Parlant d'autre chose, que s'agit-il de nous « communiquer » ? Bien de nos relations langagières en sont d'ailleurs le cas, de crainte de « remuer des statuts », de crainte encore des conséquences guerrières qui en surgiraient. Mais parler « de tout » c'est aussi parler « de rien ». Jeux du langage donc permanents entre ces deux extrêmes apparents : taire et ne pas taire. Glissements. Événements. De la parabole à la fable. De la fable à la parabole.

Et sans doute, n'est-il pas innocent que « l'information » quotidienne en soit le domaine le plus exemplaire. C'est une banalité aujourd'hui que de constater cette consommation devenue besoin des « échos du monde » : presse, radio, télévision. Filtrés à nos yeux, à nos oreilles, nourrissant notre imaginaire autant qu'ils s'alimentent de celui-là, leur développement et leur sophistication sont bien significatifs de ce spectaculaire fondant de plus en plus nos sociétés, significatifs encore de notre besoin grandissant d'exempla, d'anecdotes, de récit pour « comprendre » et nous y repérer. Pour illustrer afin de « voir ». Il n'est plus de politique sans ces moyens ; il n'est plus d'économie sans leur médiation. Des sociologues nous parlent ainsi des « contenus » de l'information, des économistes des capitaux investis dans les médias, des psychologues enfin se préoccupent des « effets des messages ». La plupart résument les plus vieilles questions de l'histoire des rapports entre discours et opinion sous l'angle de quelques formules triviales : conditionnement, besoin d'illusion, rêve, distraction, drogue. C'est qu'ils prennent le spectaculaire pour conséquence, l'image pour évocation, l'information en général comme reflet. Et pourtant chacun sait depuis que nous l'a démontré Lewis Carroll, que les miroirs se traversent et qu'ils ne sont pas neutres dans ce qu'il reflètent.

Ce n'est pas en effet que l'information soit « perverse » parce que manipulée, manipulante. Se contenter d'une proposition aussi simple reviendrait à croire qu'une raison pernicieuse précède et motive tout discours social. Lorsque nous prenons les « échos du monde », nous savons bien qu'il s'agit de mots et d'images et donc d'extraits ayant vertu d'analogies. Ils peuvent se donner comme respect de l'événement (« copie », « enregistrement ») ou se reconnaître comme transformation (commentaires, anamorphoses). C'est leur jeu :

« Lorsque je résiste à l'analogie, c'est en fait à l'imaginaire que je résiste, à savoir : la coalescence du signe, la similitude du signifiant et du signifié, l'homéomorphisme des images, le Miroir, le leurre captivant. »¹⁴

Toute information et j'oserais dire, tout discours social s'inscrit donc dans les registres de « l'analogie » et ce faisant, elle ou il participe du « leurre » plus que du reflet : former (au sens de « donner

forme »), assurer voire fonder une représentation, un univers, un domaine, une « science ». Cette information, ce discours n'ont pas alors de sens : ils sont « sens », lieux de production et cautions de celui-ci. Pour qu'une proposition ait valeur de principe, expliquait déjà Aristote dans les *Topiques*, il suffit que dans les conditions concrètes du débat dialectique et dans le milieu où il se déroule, elle soit reconnue comme telle et que, par son contenu propre, elle s'impose avec évidence et autorité. Il ne s'agit donc jamais pour le discours social, d'établir une ou « la » correspondance fidèle à l'événement dont il traite ou encore, à la situation qui l'a motivé mais bien de légitimer sa « recevabilité » et sous le seul aspect et moyen des contraintes de sa construction : **cohérence et vraisemblance**

En d'autres termes : le renvoi à un extérieur du type « réalité » physico-sociale ou culturelle est une condition nécessaire mais non suffisante pour qu'un discours voire une image ou un film s'inscrivent dans un auditoire. Il faut encore qu'ils aient « sens », « qu'ils fassent sens » pour cet auditoire et que de ce fait, ils constituent « le sens de cet auditoire » au point qu'en définitive, il suffira ensuite plus tard, d'évoquer simplement ce « sens » pour définir l'auditoire ou l'audience qui y correspondent (« les partisans de », « les adeptes », « les auditeurs de », etc.). Cela encore parce que la fonction primordiale du discours social dans les mots ou dans les images est bien d'assurer la **cohérence virtuelle de représentations** fondées sur des imaginaires locaux ou généraux. Et si ce discours social se donne ou est interprété à chaque fois comme **analogon-représentant** d'une situation déterminée, il n'en sera pas pour autant la reproduction de celle-ci, sa « traduction » ou même son « reflet ». Ce serait effectivement ignorer ce rôle actif du lecteur ou de l'auditeur que souligne pertinemment Umberto Eco.

« Etant donné la portion textuelle :

« Jean entra dans la pièce. « Tu es revenu alors ! » s'exclama Marie, radieuse, »

il est évident que le lecteur doit en actualiser le contenu à travers une série complexe de mouvements coopératifs. (...)

« Le texte est donc un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons, d'abord parce qu'un

texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vise sur la plus-value de sens qui est introduite par le destinataire (...). Ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner. »¹⁵

Cela, Eco le souligne encore, va s'opérer au travers de deux types de « fondations compréhensives » des fonctionnements sémantiques d'un texte ou d'un discours : le « *topic* » et la « *fabula* ». La notion de « *topic* » qu'Eco emprunte à Van Dijk¹⁶ désigne à la fois les interprétations que génère la stratégie d'un texte, le schéma hypothétique que s'en construit le lecteur et, « opérateur textuel », ce qui oriente les actualisations d'un discours en en fixant les limites :

« Le *topic* est une hypothèse dépendant de l'initiative du lecteur qui la formule d'une façon quelque peu rudimentaire, sous forme de question (« Mais de quoi parle-t-on ? ») qui se traduit par la proposition d'un titre provisoire (« On est probablement en train de parler de telle chose »). Il est donc un instrument métatextuel que le texte peut tout aussi bien présupposer que contenir explicitement sous forme de marqueurs de *topic*, de titres, de sous-titres, de *mots-clés*. »¹⁵

Ce qui signifie qu'après avoir actualisé le niveau où le discours se place et l'avoir ainsi réduit à quelques topiques proches du « thématique », le lecteur sera en mesure de le synthétiser sous forme de séries de « macropropositions ». Et cela prendra l'allure d'une sorte de narration des idées et des propos qu'Eco nomme « *fabula* ».

« La *fabula*, c'est le schéma fondamental de la narration, la logique des actions et la syntaxe des personnages, le cours des événements ordonnés temporellement. Elle peut aussi ne pas être une séquence d'actions humaines et porter sur une série d'événements qui concernent des objets inanimés ou même des idées. Le « *sujet* », c'est en revanche l'histoire telle qu'elle est effectivement racontée, telle qu'elle apparaît en surface, avec

ses décalages temporels, ses sauts en avant et en arrière (anticipation et flash-back), ses descriptions, ses digressions, ses réflexions entre parenthèses. Dans un texte narratif, le « *sujet* » s'identifie aux structures discursives. Toutefois, il pourrait être aussi compris comme une première synthèse tentée par le lecteur sur la base des structures discursives, une série de macropropositions plus analytiques qui, par ailleurs, laissent dans le vague les successions temporelles définitives, les connexions logiques profondes. Mais ces subtilités sont négligeables. Ce qui nous intéresse, nous, au niveau des stades coopératifs, c'est que, après avoir actualisé les structures discursives, à travers une série de mouvements synthétiques, on en arrive à formuler les macropropositions narratives. »¹⁵

La question méthodologique revient ici à savoir ce qui l'emporte « significativement » et tant pour le lecteur que pour l'auditeur, de la « *fabula* » ou du « *topic* ». A vrai dire, les deux notions semblent interférer : le « *topic* » serait sans doute la « première impression » qu'un lecteur se ferait d'un texte ou un auditeur d'un discours ; la « *fabula* » viendrait ou non confirmer cette impression sous forme davantage analytique, confirmant le sujet, le propos choisi et fonctionnerait en guise de « synthèse » provisoire, de résumé progressif que l'on se fait des grandes propositions d'un texte. On voit que le glissement est proche vers ce que des linguistes classiques nommeraient le « thème » et pourtant, ce n'est pas le cas. La « *fabula* », nous précise Eco, est « une isotopie narrative » autrement dit : elle engendre, dès sa conception, une mise en correspondance des « thèmes » ou plus précisément, des objets dont traite le discours. Et de ce point de vue, on est bien en présence de ce phénomène prégnant dans les « mises en discours » et qu'Angenot nomme pertinemment : « gnoséologie romanesque », à savoir qu'en tout état de société, un certain type discursif fonctionnera comme « modèle cognitif fondamental ». Le plus fréquent de ces modèles, souligne Angenot non innocemment, étant bien entendu celui du « *romanesque* » :

« Le roman est un type de récit dérivé des catégories du typique et du vraisemblable. *Typique* : son objet n'est pas l'individu dans une singularité irréductible, ni des règles sociales abstraites,

des forces anonymes, mais un répertoire d'identités quasi-sociologiques, formées d'un faisceau de traits physiques, comportementaux et psychiques composant une essence, un « type », faisceau dont les éléments s'évoquent l'un l'autre, « rendent possible la lecture uniforme du discours telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés qui le constituent. »

« *Vraisemblable* : les conditions de lecture uniforme cumulative, requièrent un recueil de topoï, ontiques, axiologiques et pratiques analogues à la manière dont le monde est connu et agi dans l'expérience empirique, topoï implicites dans l'enchaînement des narrèmes qui fonctionnent donc comme des enthymèmes à l'égard de ces « lieux communs ». Le romanesque est, dans l'ordre de la mise en discours des discours sociaux, le simulacre d'une manière de « sens commun » de connaître le monde. »¹⁷

Voici qui, me semble-t-il, rétablit les choses... Face à la multiplicité des discours sociaux, on est bien en présence de ce qui peut se donner ou « se pressentir » comme convergences voire congruences d'idées et de formes, jouant autant de l'établissement de vraisemblances que de la construction d'exemplarités données comme « typiques ». Et tout cela ne peut faire autrement que de « se raconter », modulant donc toutes les portées du narratif, depuis le récit du « vécu » (« cela m'est arrivé ») jusqu'au discours rapporté (« on m'a dit » ; « on dit que ») et précisément enfin, jusqu'à la parabole croiton, en vérité : la fable, forme extrême allusive sous les traits et, en fait, le « leurre » d'une précision quotidienne en manière de « fait-divers ».

Car il faut toujours « inventer » et c'est là l'obligation première de la « topique » commune. Si la critique est « l'art du discours vrai », nous dit ainsi Giambattista Vico, la topique est alors « l'art du discours abondant »¹⁸. Antithèse redoutable qui peut amener à considérer comme irréductible ce qui serait d'un côté la « vérité » du discours et de l'autre, sa « beauté », son esthétique, son « agrément ». Mise en scène des contraires que le positivisme a rendue familière. Une grande scénographie du discours « pur » s'est ainsi mise en place dans nos sociétés, faisant considérer avec soupçon toute parole surabondante. De là à considérer encore — et c'est une stratégie

opportune — toute contradiction, tout propos « non conforme » comme également surabondant. C'est en vérité et pour y revenir, l'art de la topique au sens aristotélicien — c'est-à-dire de chercher « en fixant les yeux non point sur des propositions indéterminées, mais sur celles qui ressortissent au sujet même du discours, et en englober le plus grand nombre possible dans le voisinage le plus immédiat ; plus on possèdera de propositions afférentes au sujet, plus la démonstration sera facile » — ; cet art même semble « s'être perdu ». Vieille histoire qui remonte probablement aux conditions brutales d'ascèse imposée par l'entreprise cartésienne conjointe au souvenir durable des méfiances de Port-Royal en tout ce qui concerne quelque méthode inspirée des « lieux ». « Mythe rationnel de l'Occident ? »

« Un arbre est un arbre ; une maison est une maison ; un singe est un singe,

« A quel motif peut-il bien répondre, l'étrange besoin de l'esprit de s'assurer que telle chose est effectivement ce qu'elle est, et non pas une autre au même instant et sous le même rapport ?...

« N'est-il pas inquiétant que l'esprit commence par soulever une hypothèse proche de la folie — celle d'un monde qui ne serait pas conforme à lui-même, et donc non identifiable ?...

« Imaginons — puisque cette folie sert de fondement au mythe rationnel de l'Occident — qu'à peine pris dans la nasse, le poisson pourrait subitement se révéler aussi bien et en même temps marmite ou caillou ; qu'à chaque instant et sous le rapport susdit de sa pêche, le poisson serait en même temps canard, cierge ou poutre, sans que ces derniers avatars fussent plus crédibles que les précédents, puisqu'aucune réalité d'ici-bas ne persévérerait suffisamment dans son existence pour se laisser jamais authentifier, ne serait-ce qu'une fraction de seconde.

« Comment se fait-il que ce délire psychotique hante l'origine de la pensée grecque au point qu'elle s'en soit guérie par l'accouchement en catastrophe d'un principe salvifique très puissant, le plus solide de tous les piliers de la raison, le plus inébranlable des rédempteurs du savoir, la pierre angulaire du temple de la logique, le fin mot ou l'oracle que nous évoquons depuis vingt-siècles avec des mines gravissimes — le solennel *principe d'identité* ? »¹⁹

Dès lors, rien d'étonnant effectivement, à ce que les cartésiens aient été particulièrement hostiles à la tonique et que la *Logique* de Port-Royal ait même été jusqu'à lui dénier toute fécondité, sous prétexte du danger de facilité ainsi introduit et assimilé aux « inquiétantes proliférations » de la *doxa*. Et c'est bien sûr le risque propre à la topique. Rien n'est plus facile que de suspecter l'abondance du discours et d'y voir une tendance à la trivialité. Vico, philosophe napolitain, précédemment cité et pour la raison qu'il fut, quelque cinquante ans après, le critique le plus avisé de Descartes, voit au contraire dans cette surabondance féconde de la topique, le fondement de toute heuristique développant de la sorte, ses méandres vers la recherche d'une vérité et, pas seulement dans les cas du politique ou du judiciaire. La topique, nous explique Vico, « est l'art de trouver des raisons et des arguments » mais pas n'importe comment ni n'importe où. Ce à quoi elle permet d'accéder, c'est à « la troisième idée qui unit ensemble les deux idées formant la question proposée, et que la scolastique appelle « moyen terme » ; elle est donc un art pour trouver le moyen terme. » Et Vico ajoute : « Mais je vais plus loin et je dis qu'elle est l'art pour apprendre le vrai, parce qu'elle est l'art de voir, grâce à tous les lieux topiques, dans la chose examinée, ce qui s'y trouve et qui permet de bien la distinguer et d'avoir d'elle un concept adéquat. La fausseté des jugements ne vient de rien d'autre que du fait que les idées nous représentent plus ou moins ce que sont les choses, et nous ne pourrions être certains de ce qu'est une chose si nous n'avons d'abord tourné autour d'elle avec toutes les questions appropriées qui peuvent être posées à son sujet. »¹⁸

Je ne saurais personnellement mieux exprimer cette *réhabilitation nécessaire du discours comme médium essentiel de nos explorations du monde et donc lieu de créations, prenant forme nécessairement de tâtonnements, d'ébauches, de « façonnages » des idées et des modes de l'explication ou de la démonstration. Mise en scène spécifique car il faut lui accorder ainsi d'être « acteur » dans cette sorte d'épreuve permanente et quotidienne qu'il permet, de sujet à sujet, d'auditoire à auditoire, puisqu'assurant effectivement l'échange des représentations, des notions, des jugements. Lui-même, toujours représentation d'autres représentations, et de ce fait, véritablement « topique ».*

L'abondance du discours, ses « écartements », ses « glissements », ses « affabulations exemplaires » ne s'identifient donc pas nécessairement à la verbosité au sens vulgaire du terme. C'est qu'en vérité, tout discours, même en apparence superflu, s'inscrit nécessairement dans une connaissance et dans une action. Moyen d'approche du vraisemblable ordinaire aussi bien que du « scientifique ». A la condition d'accepter, à l'encontre des préjugés déterministes, qu'il ne s'agira jamais d'évidence, encore moins de « vérité ». La topique est donc ce qui permettra régulièrement au discours de parcourir les champs du vraisemblable pour ambitionner le complétude et le « raisonnable » sous forme du « probable ». Mais elle ne peut s'exercer en dehors du « sens commun », des « chemins » que nos « dialogues », nos pensées, nos opinions tracent et tantôt abandonnent tantôt prolongent au titre d'opportunités fructueuses voire de « compromis » :

« C'est une chose de construire une histoire, une autre de construire un dialogue valable pour lui-même. Or, le dialogue d'Alice en est l'un des points les plus fascinants et l'élément le plus décisif. C'est dans le dialogue et par lui que s'établissent les rapports entre Alice et les personnages qu'elle rencontre au pays des Merveilles. Car Alice n'y est pas spectatrice, elle est cruellement contrainte à de nouvelles prises de conscience par la nouveauté incessante de son environnement. (...).

« Que la logique soit devenue dans ce contexte un simple moyen de s'assurer l'ascendant, et que presque tous ceux qu'Alice rencontre s'y emploient, montre l'importance de ce besoin obsédant de supériorité. Ce qui compte, dira Humpty-Dumpty, champion de l'arbitraire dans l'usage des signes, c'est de savoir qui sera le maître : maître des mots d'abord, maître de l'échange verbal ensuite. Et cependant ce discours malhonnête remplit entre autres offices et peut-être en premier lieu une fonction sérieuse sous des dehors badins de critique du discours. Il met en évidence que le dialogue « normal » et quotidien n'est si facile que parce qu'il repose sur d'innombrables petites conventions, compromis, faux-fuyants, admis d'avance en blocs par le groupe, formant une base d'entente entre ses membres. (...).

« J'ai perdu mon chemin » confie Alice à la Reine Rouge, et celle-ci réplique : « Je ne sais pas ce que vous entendez par

«votre chemin» : tous les chemins ici m'appartiennent. » La reine remplace un abus de langage — « mon chemin » — par un abus de pouvoir ; mais ce qui est souligné, c'est l'abus de langage. (...).

« Alice (...) est une liberté face à la fixité de destins bizarres, absolus et préalables. »²⁰

Et cette liberté est bien celle de multiples destins ou « chemins » possibles pour peu que l'on ne s'enferme pas dans la rudimentaire fiction d'une action ou d'une « logique » uniques. Et c'est là qu'il faut distinguer entre le « sens commun » et le « bon sens » cartésien. Nullement question ici de quelque douteuse capacité à distinguer le vrai du faux. Abus de langage à coup sûr mais qui nous détermine encore. En vérité, il n'existe aucune différence radicale entre « le vrai » et « le faux », du moins dans l'ordre du démontrable à coup sûr et hors de tout système constitué. Il nous faut donc en conséquence supposer chez l'homme l'existence d'une sorte de « faculté générale » l'aidant le cas échéant, à s'orienter vers le vrai et l'utile et qui ne peut se développer qu'au prix d'un usage collectif et commun. Nous sommes loin ici du *cogito* cartésien qui ne fait découvrir à l'être que sa propre pensée. Etrange enfermement, comme le remarque alors Vico, qui consiste à s'emprisonner dans son sens propre et à le prendre pour règle du vrai, à valoriser ainsi le subjectivisme avec tous les risques que cela comporte.

Car en vérité, et contrairement au « bon sens » cartésien, le « sens commun », c'est ce qui permet et a pour fonction de faire découvrir à l'homme son essence communautaire, « politique » dirait Aristote ; son enracinement dans l'expérience collective et la « mémoire » d'un groupe, d'une nation, a *fortiori* dans l'espèce humaine. Tradition, sagesse transmise, respect, intrication et projection à la fois du passé dans le présent et le futur ; ce qui exclut la condition initiale et cartésienne de la *tabula rasa*. Vico, progressivement dans ses œuvres, précisera ainsi cette conception du « sens commun » : « Commune prudence de la cité ou de la nation de chacun, par laquelle on suit ou on fuit ce que tous les citoyens ou les membres de la nation sentent qu'il faut suivre ou fuir » ; « jugement sans aucune réflexion, communément partagé par tout un ordre, par tout un peuple, par toute une nation ou par tout le genre humain. »¹⁸

« Mais la topique ne se contente pas de puiser dans le conservatoire du « sens commun ». Elle est aussi, il ne faut pas l'oublier, « art de l'invention ». Sa fonction est d'aider à trouver le *médium*, le moyen terme permettant de rapprocher deux idées éloignées et qui ne peuvent se déduire analytiquement l'une de l'autre. Cette faculté « innée », comme son nom l'indique, mais développée par l'enseignement de la rhétorique, de discerner les relations entre les choses, s'appelle l'*ingenium* ».

Notion difficile à traduire en français que celle de cet *ingenium*. Pour Quintilien, il s'agissait du don le plus précieux de l'orateur, et cela était synonyme d'invention. Au 17^e siècle, l'*ingenium* devient la faculté « baroque » par excellence. Mais le baroque n'est-il pas essentiellement cette liberté accordée au foisonnement des idées « pour voir » et ainsi permettre création ? Avant que le 19^e siècle qui est encore nôtre établisse une mise en scène du discours « dépouillé », réduit ainsi à « l'essentiel », sous prétexte de « pureté », faisant en conséquence assimiler la rhétorique à l'excès et s'arrogeant dès lors le droit de définir des « superflus »²¹. Ignorant de la sorte et stratégiquement, l'infinie combinatoire des modulations du rapport inter-sujets pour la réduire à ce qui dit aujourd'hui être et décrire des *situations de communication* — ô combien rassurantes — assimilant tout échange verbal à l'imagerie opportune du « canal ».

Balthasar Gracian, toujours au 17^e siècle, définira l'*ingenium*, comme « capacité d'exprimer des rapports entre les objets »²¹. Etrange prescience de ce que nous définirions modernement par « développements et exercices du cognitif ». Et Vico va dans le même sens, on l'a vu. Mais n'est-il pas homme de la Renaissance ? De cet *ingenium*, il donne, je crois, la meilleure définition : c'est cette « faculté mentale qui permet de relier de façon rapide, appropriée et heureuse des choses séparées ». **Pouvoir ordinaire de synthèse donc, mais de poésie aussi, à la source de toute invention scientifique, artistique et technique.**

« L'ingénieur » de la Renaissance, c'est donc l'homme de l'*ingenium*. De la poésie par conséquent, au sens du reconsidérer et du bousculer des choses. Mais l'*ingenium*, c'est encore et sans doute en conséquence, cette jeunesse nécessaire, cet âge poétique dont l'humanité et chacun de nous a besoin pour se renouveler, cette métaphorisation permanente du réel et des choses, permettant d'établir à

qui le veut, à chaque instant, des liens, des rapports là où, *a priori*, on ne les avait pas prévus, on ne les prévoyait guère. **Importance du discours et de cette faculté d'inventer** qu'il permet, indissociable de la sorte de nos progressions et découvertes, générales et quotidiennes, sous forme d'explorations de lieux pour en connaître d'autres, d'espaces pour en rapprocher certains, de « sens communs » pour découvrir de nouvelles configurations du sens. Et de ce fait mise en scène permanente d'autres mises en scènes, celles possibles ou celles toujours permanentes, imposées par une culture ou un ordre, et cela en vue de bousculer leurs ordonnancements. Sensibilités que le langage et l'expression visent ainsi à renouveler constamment afin de susciter de nouvelles « visions ». Nécessité donc de cette scénographie constante des preceptions qu'assure le discours. Car il s'agit d'être « acteur » et pas seulement pour le sujet qui énonce mais encore et surtout, pour ce qu'il énonce, qu'il livre et dont il espère mémoire, développement, transmission et reproduction : le discours...

Cela implique pour l'analyser de disposer d'au moins quelques hypothèses méthodologiques à visée analytique, tant sur ce qu'on peut nommer les « phénomènes d'énonciation » que sur l'activité discursive elle-même et ses imbrications cognitives.

Trois hypothèses sont essentielles ici. Premièrement : le **cognitif** (au sens des principes généraux de l'acquisition des connaissances) et le **langagier** (au sens de l'expression et de la modulation de ces connaissances) sont étroitement concourants et donc interdépendants dans l'élaboration de nos représentations du monde. Deuxièmement : ces représentations du monde nécessaires à guider et orienter nos actions quotidiennes sont autant tributaires des situations externes qui les motivent que du type d'activité langagière régulant à chaque fois leur expression. Troisièmement : les « opérations cognitives » sous-tendant la construction de nos représentations ne peuvent être modélisées et donc comprises qu'au travers d'une spécification générale des processus « énonciatifs » jouant des pouvoirs de variations du langagier.

D'où la nécessité de se construire « modèle » de ces opérations « énonciatives » :

« Il nous faut poser au cœur de l'activité de langage (qu'il s'agisse de représentation ou de régulation) l'ajustement, ce qui implique à la fois la stabilité et la déformabilité d'objets pris dans des relations dynamiques, la construction de domaines, d'espaces et de champs où les sujets auront le jeu nécessaire à leur activité d'énonciateurs-locuteurs. »²³

Je relèverai dans ce qui précède la notion d'**ajustement** qui me semble essentielle au moins à deux plans :

- Au **plan cognitif** tout d'abord, en ce sens qu'il s'agira bien pour tout discours de s'ajuster à des connaissances existantes et d'ajuster en retour ces connaissances en vue d'en construire d'autres « lectures » voire de les remettre en cause.
- Au **plan langagier** ensuite, cela signifie que tout sujet énonciateur devra ajuster sa propre position quant à ces connaissances et ajuster en conséquence son « inscription » personnelle ou non dans ce qu'il énonce.

Dès lors, au plan cognitif, les opérations fondamentales de ce rapport entre chaque sujet énonciateur de discours et le monde seront nécessairement dialectiques : **appropriation ou désappropriation des dire en question, intégration ou exclusion de certains éléments de connaissances, stabilisation ou déstabilisation de connaissances antérieures ou présentes**. Les opérations constitutives de toute énonciation sont donc bien, si l'on adopte une perspective générique, des opérations d'abord de localisation (cadrer une situation) et donc d'identification (de quoi il s'agit et comment), enfin de détermination (où et comment).

On voit de la sorte, et pour résumer, que toute analyse des phénomènes énonciatifs, si l'on veut spécifier en quoi et comment s'établissent ou se bouleversent des cognitions, doit s'affronter au problème essentiel de la **représentation** et du travail discursif à cet effet. Car l'activité langagière opère sans cesse sur des « distances », des « ajustements » et donc bien sur des repérages plaçant toute énonciation, tout discours véritablement en situation de « mise en coordonnées » vis-à-vis de domaines de sens ou de « visions du monde » auxquelles, à chaque fois, le discours est bien contraint de renvoyer.

Et dès lors, ce « travail général du discours » peut se comprendre et se résumer à des séries combinatoires de jeux fondés sur les opérations essentielles précédemment définies et visant, d'un côté à du repérage de situations, de l'autre à des « déplacements » en regard de ces repères de situations, de l'autre à des « déplacements » en regard de ces repères mêmes, par conséquent vis-à-vis de frontières sémantiques que ces repères visent à établir usuellement et qui prennent forme tout aussi bien de « domaines » que de « champs », en vérité de *doxa*, sous forme de « topiques » convergentes et résultantes des discours à chaque époque historique déterminée :

« Les pratiques significantes qui coexistent dans une société ne sont pas juxtaposées ; elles tendent à former un tout « organique » ; elles sont cointelligibles, non seulement parce que s'y reproduisent et s'y imposent des thèmes récurrents, des idées à la mode, des lieux communs, des effets d'évidence, de « cela va de soi », mais encore parce que de façon plus dissimulée, au-delà des thématiques apparentes et en les intégrant, le chercheur peut reconstituer des règles générales du dicible et du scriptible, une topique, une gnoséologie, déterminant extensivement l'acceptable discursif d'une époque. »¹⁷

En résumé, cela signifie que toute activité langagière, orale ou écrite, *a fortiori* discursive, s'inscrit toujours en contexte interlocutoire. D'autres discours ont précédé les nôtres, d'autres les suivront. En conséquence, toute énonciation sera nécessairement « ancrée » dans ce qu'on pourrait nommer des « préconstruits » : idées, opinions, jugements, domaines d'existence, classements préalables des choses. Représentations antérieures déjà constituées avec lesquelles le discours devra donc « négocier » et sur lesquelles il va cognitivement « travailler ».

Et ce travail cognitif du langagier va opérer à deux niveaux non nécessairement conjoints dans tous les discours :

– Au niveau d'abord, des objets constitutifs des « domaines » associés à toute représentation-classification du monde, et par suite, infirmer ou confirmer les propriétés légitimant l'appartenance de tel ou tel objet à tel ou tel domaine.

– Au niveau ensuite des « notions » validant la constitution ou l'acceptation de ces « domaines » sous la forme tantôt de « catégorisations » (« principes » fondateurs de classements)²⁴ tantôt de représentations « primitives » prenant statut d'« essences » se donnant elles aussi comme « principes génériques » de la catégorisation effective ou encore, pourrait-on dire : d'« axiomes » inducteurs des règles de nos pratiques et de nos « existences ». Et c'est là le jeu cognitif essentiel, fondateur de nos *doxa*, de nos opinions, de nos croyances, de nos « représentations » en définitive, tant scientifiques que culturelles, prenant appui ainsi de « fondations » anthropologiques et pratico-symboliques²⁵.

Dés lors, la « fable » — l'affabulation — n'est jamais véritablement mensonge voire tromperie ni même accident. Son jeu opératoire est au contraire essentiel : donner à voir pour rendre lisible, créer d'autres visions pour favoriser ou assurer d'autres lectures du monde ou des événements. De ce fait, elle participe vraiment de la figure de l'*inventio*, de l'esprit de l'*ingenium* : rapprocher deux idées, deux conceptions éloignées, pour créer surprise et surtout une nouvelle représentation, une autre conception des choses. « Baroque » en ce point, elle est ainsi ce « moyen terme » qui assure rupture dans le discours et lui permet de franchir les frontières de domaines où la règle, la convenance, les habitudes de pensée risquaient de l'enfermer. Jeu de l'inattendu, du saut comparatif et « à distance », elle est ce puissant moyen donc de créer de nouveaux rapports, de faire penser l'impensable, d'inventer de nouvelles « exemplarités » et donc de mettre en cause les catégorisations usuelles ou imposées. Fait-divers du discours, comme le « fait-divers », elle assure le rêve mais en même temps le glissement des repères de la compréhension ou de la connaissance. Et cela effectivement, parce qu'elle est d'abord et avant tout dans le « traitement des images », autrement dit : à mi-chemin et donc « passerelle » entre ce qui serait de l'ordre du perçu immédiat ou antérieur et ce qui est en voie d'être déterminé, assigné à une place, « signifié », classé, par suite « nommé ».

La « fable », l'image, l'anecdote, la comparaison hors frontières du social désigné — car tout cela « fait famille » — est en définitive, cette « clé » qui dans les domaines clôturés du savoir institutionnel ou ordinaire, va de la surprise bénéficier pour ouvrir ou confirmer d'autres champs de la topique en œuvre dans nos histoires et nos

« romanesques » sociaux. Aventures de la cognition devant bien se contenter d'images pour bousculer...

Alors, en guise de récapitulatif sinon de conclusion, j'avancerai les quelques propositions suivantes :

1) La « fable » assure une trame essentielle aux fonctionnements du discours social ordinaire ou « spécialisé » et cela sous deux aspects : tantôt comme élément « extrait » proposé à l'intérieur d'un discours, ayant dès lors statut d'exemplarité, tantôt précisément en tant que « glissement » stratégique vers l'analogie et donc l'assimilation à un autre domaine de « sens ». Dans les deux cas, il s'agit de faire percevoir le discours comme « narrativité d'une essence, d'une espèce, d'une catégorie ».

2) Cette « fable » peut autant prendre forme de la « fabula » (schématisation de « l'essence » d'un discours) que de la « topique » reliant ce discours à d'autres discours, mais dans ce second cas, elle assure nécessairement la correspondance « romanesque » entre « familles discursives » d'une même société à un moment historique déterminé.

3) Elle est en définitive, l'économie de genre qu'emprunte nécessairement un parcours « idéologique » à ce moment historique précis, pour cautionner sa propre légitimité au travers d'une économie des « sens commun » et des enthymèmes (raisonnements sur la vraisemblance) dès lors possibles, fondateurs en conséquence d'un « régime des opinions », par suite des discours et de ce en quoi, ils peuvent l'un l'autre, dans une même société, « s'évoquer ».

NOTES

- 1) Le Goff (J.). *La bourse et la vie*. Paris, Hachette, 1986.
- 2) Giscard d'Estaing (V.). *Le Monde*, 31. 1. 1978.
- 3) Aristote. *Les Topiques*. Trad. J. Tricot. Paris, Vrin, 1950. *Les Topiques*. Trad. J. Brunschwig. Paris, Vrin, 1967.
- 4) Aristote. *Organon. Premiers Analytiques. / Catégories. / De l'interprétation*. Trad. J. Tricot. Paris, Vrin, 1959-1962.
- 5) Descles (J. P.). « Implication entre concepts : la notion de typicalité ». Strasbourg, *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 1986, XXVI, 1.
- 6) Ouellet (P.). « La vision des choses : la focalisation dans le discours scientifique, *Prothée*, Chicoutimi, Québec, 1985, 13, n° 1. « Logos interface : du langage comme

technique à la technique comme langage », *Protée*, Chicoutimi, Québec, 1987, 15, n° 2.

- 7) Barthes (R.). « Structure du fait-divers », *Médiations*, Paris, 1962.
- 8) Angenot (M.). « Le Pamphlet », *Etudes littéraires*, Montréal, août 1978. *La parole pamphlétaire*. Paris, Payot, 1982.
- 9) Koehler (W.). « Zur 'Psychologie des Schimpanzen », *Psychologische Forschung*, 1921, 1, 140.
- 10) Cassirer (E.). *La philosophie des formes symboliques*. Paris, le Seuil, 1972.
- 11) Barthes (R.). Préface à *Sade-Fourier-Loyola*. Paris, le Seuil, 1971.
- 12) Favret-Saada (T.). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris, Gallimard, 1977.
- 13) Kerbrat-Orecchioni (C.). *L'implicite*. Paris, A. Colin, 1986.
- 14) Barthes (R.), *Roland Barthes*, coll. « Ecrivains de toujours. » Paris, Le Seuil, 1975.
- 15) Eco (U.). *Lector in fabula*. Paris, Grasset, 1985.
- 16) Van Dijk (T. A.). *Text and Context*. New York Longman, 1977.
- 17) Angenot (M.). « Le discours social en 1889 : une gnoséologie romanesque ». *Colloque « Argumentation et Signification »*, Cerisy-la-Salle, 22-29/8/1987.
- 18) Vico (G.). *De antiquissima*.
Pons (A.). *Vie de Giambattista Vico par lui-même*. Paris, Grasset, 1981.
- 19) Dieguez (M. de). *Le mythe rationnel de l'Occident*. Paris, PUF, 1980.
- 20) Mayoux (J. J.). « Le dialogue d'Alice : confrontations, contestations, humour », *L'Herne*, Paris, 2^e éd., 1987.
- 21) A noter ces conseils donnés en 1938 à Loustanau-Lacau de la part d'un « linguiste » insoupçonné : le maréchal Pétain, de douteuse mémoire :

« Il faut être simple et avare, c'est le meilleur moyen. Voici ce que je veux : une idée centrale qui soutient le texte d'un bout à l'autre, des paragraphes peu nombreux, proportionnés à leur importance. Pour les phrases, le sujet, le verbe et le complément, c'est encore la façon la plus sûre d'exprimer ce que l'on veut dire. Pas d'adjectif, l'adjectif c'est ridicule, comme ces ceintures de soie que portent les officiers dans les armées d'opérette. Encore moins de superlatifs. Rarement des adverbes et toujours exacts. Et surtout pas de chevilles au début des phrases, elles cachent l'indigence de la pensée. Si la pensée est en ordre, les phrases s'emboîtent d'elles-mêmes. Le point-virgule est un batard. »

- 22) Gracian (B.). *Arte de ingenio*. 1642.
- 23) Culioli (A.). « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe », *Département de recherches linguistiques*, Université Paris 7, 1982.
- 24) Dubois (D.). « La compréhension des phrases. Représentations sémantiques et processus ». Thèse de Doctorat. Université Paris 8. 1986.
- 25) Vignaux (G.). *L'Argumentation*. Genève, Droz, 1976.
— « Enoncer, argumenter : opérations du discours, logiques du discours », *Langue française*, 1981, n° 50.
— « Domaines sémantiques et opérations cognitives ». Colloque « Sémiotique et Intelligence artificielle », Ottawa, Canada, 20/5/1987.

CLOSING OUT CHARLEMAGNE : THE REPRESENTATION OF HISTORY AND THE DISCOURSE OF NATIONAL ORIGINS IN NINETEENTH CENTURY FRANCE

Robert MORRISSEY

In *Mémoires d'outre-tombe*, a work which explicitly addresses itself not to present but to future generations, Chateaubriand often speaks of the « legitimacy » of a certain past. At one point however, he reflects on the dangers brought about by the Restoration's obsession with recapturing the past. In this passage, he creates a *mise en abîme* of the tomb motif by describing a scene which takes place in the tomb of Charlemagne: from beyond the tomb, Chateaubriand reflects on the message that Charlemagne offers from beyond his tomb. This parallel serves to highlight the acute awareness of one whose fundamental values are based on a sense of tradition as he evokes not only the richness of a vision of the past but also its fragility.

Respectons la majesté du temps ; contemplons avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et si nous prétendons les saisir, ils s'évanouiraient. Le chapitre de Notre-Dame

d'Aix-la-Chapelle fit ouvrir, *dit-on*, vers l'an 1450, le tombeau de Charlemagne. On trouva l'empereur assis dans une chaise dorée, tenant dans ses mains de squelette le livre des Evangiles écrit en lettres d'or, devant lui étaient posés son sceptre et son bouclier d'or, il avait au côté sa *Joyeuse* engagée dans un fourreau d'or. Il était revêtu des habits impériaux. Sur sa tête, qu'une chaîne d'or forçait à rester droite, était un suaire qui couvrait ce qui fut son visage et que surmontait une couronne. On toucha le fantôme ; il tomba en poussière.¹

The wealth of iconographic symbols of faith and power, the force of this emperor surrounded by all the signs of his charisma, turn out to be quite precarious. In the end, there is nothing more than a phantom of legitimacy, and even this is destroyed by those trying to get too close. Here, insight into history is gained through the sense of sight ; sight, rather than abstract reasoning, is the « good sense, » the « common sense » for communing with a common past. It implies both a sensible presence and a healthy distance which allows for contemplation while preserving the integrity of the signs. What is to be conserved and transmitted, then, is a vision of legitimacy. For Chateaubriand, the contemplative distance is conservative and is opposed to the violent proximity of the touch. One cannot, in any real sense, embrace the past ; history should be contemplated, but left untouched.

However, in this case it is not just any past being invoked, and it is not by chance that, in order to question a fundamental aspect of the Restoration, Chateaubriand has returned to the source of a certain legitimacy, to one of its founders : Charlemagne. Nor is it by chance that, he relies on the simple authority of an « *on dit* » as a vehicle for his return. For the scene described serves as an illustration, an exemplum, and, in such a context fable has more force than history. Because it is freed from the criterion of what is « truly real », legend attains a greater universality in conveying its lesson. But, here, the lesson itself concerns the attitude one should have toward history. Paradoxically then, it is in the act of rejecting history (by inserting a speculative *on dit*) that Chateaubriand is best able to depict the dangers of a past which is all the more seductive in that it is continually being embellished. In the end, then, history is constantly being retouched, even if we are only trying to hold it at a distance.

Often it is not, as Chateaubriand so eloquently implies, what the historians say, but what « *they say* » (*on dit*) that informs and conveys society's relation to history. Historians participate in a larger discourse about the past, and while this discourse is often described as the product of a « social imaginary, » its interworkings remain to a great extent unexplored. This is because two difficulties immediately present themselves in any attempt to identify this larger discourse : the impossibility of establishing its limits and the amorphous nature of its object. Further, speculation concerning this larger discourse often conveys of it as a fixed structure and relies on the progress that has been made over the past twenty-five years in our understanding of synchronic phenomena. Yet, clearly, much of the fundamental dynamics of this discourse unfolds over time. One way to avoid these problems while apprehending important aspects of the workings of this larger discourse about the past is by examining the discourse on a common topic or *topos*, and in this paper I wish to develop this suggestion through an exploration of the figure of Charlemagne.

Of all the heroes playing a role in the development and transformation of a French national consciousness, that of Charlemagne stands alone in his peculiarly double significance. On one level, he is viewed as one of the « fathers » of the country, a figure situated at the origins of the nation, at the point where the history of France begins. But on another level, he is the historical figure whose story most blatantly partakes of myth and legend. Because it concerns both an historical and a mythopoeic figure, the discourse on Charlemagne reveals itself to be a privileged place for the study of the social imaginary in discussions of national origins over the « longue durée. » Much has been learned about the importance of this double status of Charlemagne in the development of an ideology of monarchical power during the Middle Ages, but he continues to have great significance in later times.² Particularly in the eighteenth and nineteenth centuries, periods of radical national redefinition, the representation of Charlemagne plays an important part in the ideological struggles to develop and « impose » a coherent vision of the French past. For example, in Enlightenment debates over absolutism, Charlemagne is often evoked in historical arguments looking to mold and mobilize the collective memory to support different ideological positions.³ But

beyond such traditions as historiography and political theory, he is also represented in the popular literature of the *Bibliothèque bleue*, and later in the «troubadour» literature of the nineteenth century.⁴ Napoleon also took up the image of this French emperor in the hopes of reinforcing his own ideological position. In this sense, then, Charlemagne functions as a *topos* which is constantly reformulated according to the needs of various authors as they recreate their national origins.

A brief look at a large number of occurrences of the word «Charlemagne» reveals that the accompanying semantic field is limited.⁵ Examining the semantic field in a large corpus in this way places us on the level of «langue» rather than that of «parole» and allows us to establish the constituent elements of the discourse on Charlemagne against which we can then measure and evaluate specific utterances. The stability of these categories assures an identity and coherence that works as a norm, in the Spitzerian sense, and thus enables us to gain insight into the workings of the social imaginary as a dialectic between the cultural «weight» of a collective discourse and individual efforts to modalize that discourse. There are five principal contextual categories in which the Frankish king is mentioned:

- evocations of the distant past or an originary moment
- discussions of his role as a great innovator in religion, law, education, and letters
- enumerations of great warrior heads of state (Caesar, Alexander, Napoleon)
- iconographical references (his sword, crown, globe, tomb)
- allusions to his private life (his daughters – above all Emma, his friends, his personal tastes)

Of these five categories, the first functions as the pivotal one around which the others revolve. The examination of the semantic field in a large corpus thus allows us to confirm a broad tendency to attribute to Charlemagne an originary function, even though he is by no means the *only* originary figure. We can now begin to designate these five categories as what might be called the parameters of the *topos* of Charlemagne.

Against the background of this norm with its descriptive and prescriptive functions, the figure of Charlemagne is constantly reworked according to the needs and intentions, conscious or not, of different authors. Retouching the image of Charlemagne is a way of reworking history and of reformulating the discourse of national origins. But what makes the «case» of Charlemagne all the more interesting and complex is its consistent blurring of history and myth. This mixing forces us to raise what I believe to be an essential question — one which, as we shall see, underlies much of the present study — concerning the positioning of this «mythified» history, that is, its distance from or proximity to the present. But behind this question lies the fundamental and irreducible distinction between what De Certeau has called the *given* of history and the writing which organizes that *given* and transforms it into knowledge.⁶ In this study, I discuss several examples of the redeployment of the discourse on Charlemagne and examine how the different authors envisage their relation to the *given* of history and how they situate themselves in relation to the writing of history or what, in this case, might be called the discourse of mythified history. The six texts I have chosen are very different in genre, style, and inspiration, but, besides the fact that they all take up the discourse on Charlemagne, they form a coherent corpus for study in that they encompass what I believe to be the paradigmatic relations to the Carolingian moment as the nineteenth century moves forward. They represent fundamental ways of apprehending the originary story of Charlemagne over the course of the nineteenth century.

The question of origins and their distance from or proximity to the present takes on particular significance in France as it emerged from a revolution which aspired to be an originary moment, a new and absolute beginning freed from the weight of the past and oriented toward a glorious future.⁷ In fact, the Revolution of 1789 did not really end, and, in the nineteenth century Frenchmen continued to remake, relive, and reinterpret it. This reevaluation meant readjusting their relation to history and implied both finding a place for the Revolution in the history of France and finding a place for history in the context of the Revolution. The six texts I have chosen start with history apprehended in its openness and proximity to us and move to attempts to create closure by establishing distinctions

which separate the imaginary from the « real. » In the first text, *Les Chevaliers du Cygne*, published in 1795, M^{me} de Genlis relies on the writing of history to furnish her with the authority necessary to rewrite in fiction the mythified history of origins.⁸ This history, as well that of the second text, Marchangy's *La Gaule poétique* (1813), remains near to us, something that can be retouched and reworked while still maintaining the stability of tradition and the prestige of the originary moment.⁹ While Marchangy consciously situates himself in the space between historiography and literature and works to develop resources which will foster the cultural integration of myth and history, Michelet, as might be expected, allies himself with the *given* of history. Yet in spite of his function as chief archivist and his proximity to documents, when looking to demythify Charlemagne in the first volume of his *Histoire de France* (1833), Michelet ends up producing a kind of anti-history or a simple reverse image of the discourse of history.¹⁰ Between us and Charlemagne there is the unbridgeable gap of meaninglessness which makes him almost irrelevant to our collective history and to us. In *Le Rhin* published in 1842,¹¹ Victor Hugo places himself at the conjuncture of history, politics, and literature, and attempts to overcome the problem of distance by interiorizing the figure of Charlemagne. However when the mythification process becomes essentially a psychological one, history loses its collective, legitimating function. The texts of Michelet and Hugo testify, in very different ways, to the problems engendered by the blurring of distinctions between history and myth, and between the *given* of history and the discourse of history. Both Gaston Paris, in his *Histoire poétique de Charlemagne*, and Duméril, in his study of « La Légende politique de Charlemagne au XVIII^e siècle, » attempt to enforce these distinctions.¹² Paris separates myth from history and from literature; Duméril separates it from politics. In Paris' vision, the writer, that is, the literary writer, no longer has a function in defining our relation to history; that is the job of science. It is science that is able to identify unambiguously and authoritatively in the poetic history of Charlemagne the originary expression of national unity. Finally, with Duméril, even this legitimating function is neutralized as he evokes the possibility of politics freed from myth.

The title of M^{me}. de Genlis' novel situates it squarely in the tradition of «troubadourism». All the elements are there: noble and sensitive knights, even more sensitive fair maidens, battles and jousting matches, conquests of countries and hearts, brave deeds, and all of it bathed in a stream of tears. The first subtitle places the action in the court of Charlemagne, but the second subtitle informs us that this is a « *historical and moral tale... of which all the traits that could allude to the French Revolution, are taken from History.* » In declaring that what might appear to be allusions to the Revolution come not from the present reality of the Revolution but from history, the author protects herself against possible accusations of being counter-revolutionary. And yet the protective subterfuge is so obvious that, even if it really has a defensive function, it serves above all to alert the reader to possible parallels. Thus the message is clear: between fiction and reality there is a relationship of resemblance, and a correct reading will take this into account. But in addition to functioning as a kind of « directions for use », the subtitle also implies a certain relation to history; there is not only resemblance between fiction and reality, but between history and the present. Highlighting the parallels between the history of the court of Charlemagne and the events of the Revolution is a way of bringing history closer to current events, of establishing a relationship of proximity between past and present. In the opening pages of her work, M^{me} de Genlis speaks of her motivations for turning to history.

Je ne regrette point ce temps fabuleux de l'âge d'or si vanté par les poètes, des hommes indolents, sans passions, sans désirs et guidés par le seul instinct, ne présentent à mon imagination qu'un tableau plus insipide qu'intéressant... Mais si je veux peindre l'amour constant et passionné, l'amitié sublime et fidèle, l'enthousiasme de la gloire et de la vertu, où trouverai-je des modèles si parfaits? Hélas cherchons-les dans l'histoire, puisque le siècle où je suis née ne pourroit me les offrir. (t. I, pp. 1-2).

Rejecting the myth of a Golden Age of an earthly paradise that might have existed in a time that was radically other, *in illo tempore*, M^{me} de Genlis situates herself resolutely in history. If she has chosen

the past rather than the present, it is because the present defines itself in terms of absence. History, then, is an escape from an empty present, but M^{me} de Genlis does not choose just any history, she chooses a story of origins. For her, Charlemagne is the quintessential founder: « Il ne voulut régner que par des loix ; il falloit les faire, il n'en existoit point, lui seul dans ces vastes états étoit capable de composer ce grand ouvrage (...) et [il] voulut donner toute la gloire à la nation. » [I, 193] Charlemagne « composed » the nation by giving it unity and establishing the rule of law. Enemy kingdoms, which he conquers and eventually incorporates into « the nation, » are characterized as governed by unjust rulers, and, for that reason, they fall victim to the tragedy of revolutions and « revolutionary » tyrants who, by definition, accompany such upheavals. Charlemagne is depicted as a conqueror, a legislator, a pious christian, and the founder of a much celebrated Academy of Letters. He is a defender of justice and a sensitive father who never ceases to work for the happiness of his family and his people, and he is a democratic leader who calls together his people in « general assemblies » where laws are voted « à la pluralité des suffrages. »¹³

However, Charlemagne's originary status does not come from the fact that he was the *first* king, which he was not, but from his fundamental difference from any other king. [I, 192] In this sense, both he and his times are radically other. As the author of a profound, constituting transformation, he is both in history and the creator of a new history. In this sense one can speak of a mythified history. The newly-created history is part of the continuous chain of history which leads up to modern France. It is thus doubly linked to the present: in a direct, chronological way moving from the founding moments to 1795, and in an analogical way, by the resemblance that establishes this history as parallel to our present story. Yet in a very fundamental sense, this time is lost to us; there are no more heroes like those to be found *in illo tempore* of the originary moments. Thus M^{me} de Genlis establishes a double relation of proximity and distance: on the one hand, we are tied to these men from our national past; but on the other, by all the values they espouse and exemplify, these heroes essentially differ from us. In this light, the distance reveals itself to be a moral distance; it is an ethical gap that separates us from them. Yet the proximity guarantees the verisimilitude

and thus the credibility of the text precisely because it ties story into history, fiction into fact.

Un des grands avantages des romans historiques,... est de donner à la morale l'autorité si puissante de l'expérience et de l'exemple. Il est impossible qu'un personnage imaginaire produise autant d'impression qu'un héros dont la gloire a consacré le nom... en peignant tout ce que l'héroïsme peut offrir de plus noble et de plus touchant je n'ai rien inventé, je n'ai été que l'historien de la vertu.

M^{me} de Genlis grounds her moral authority on the quality and precision of her work as an historian. This explains the rather astonishing paratextual apparatus which accompanies the text.¹⁴ In addition to the notes at the bottom of the pages, there are notes at the end of each volume, and these endnotes are themselves accompanied by yet more notes which are placed at the foot of the pages with the endnotes. This plethora of notes plays an important role in the narrative strategies at work in the novel, for the author/narrator uses them to establish her authority. The value of the tale — and here, value is defined in terms of moral value — is based upon history, and the authority of the narrator thus depends on her mastery of that history (« I have invented nothing, I have only been the historian of virtue »). To prove her authority, M^{me} de Genlis has recourse not to documents (the *given* of history) but to the writing of history, to historiography. Whence the abundance of references to historians and political theorists whose writings serve as that foundation on which she bases the story of *Les Chevaliers du cygne*. Gaillard, Mably, Montesquieu, and, for matters of chivalry, Sainte-Palaye are repeatedly cited. Historiography anchors a fictional discourse seeking to avoid the superficiality of the purely fictional.

But this reliance on historiography does not prevent the rewriting of history, and a second function of the notes is to explain, and in so doing to justify, the differences between fact and fiction that have been introduced into the novel. Thus, in spite of the fact that jousting tournaments did not exist in the time of Charlemagne, M^{me} de Genlis does not hesitate to affirm that she believes them indispensable to any novel on chivalry. By displaying her awareness that she is

altering the discourse of history, M^{me} de Genlis is protecting herself against accusations of ignorance, but she also affirms her right to rewrite this history. In addition to their defensive, proleptic function, the notes play a positive role in being the place where the narrator renders explicit the parallels between history and the present. Here, for example, she explains that the tyranny of Iliska is as horrific as Robespierre's. Thus in order to reinvent the history of the court of Charlemagne, M^{me} de Genlis uses both the authority of history and the liberty of fiction. By leaning for support on the writing of history she is able to retouch that history and in so doing affirm the right — and importance — of participating in a conscious mythification of history. In this way she returns to the beginning of things and inscribes that originary moment with moral values.

This practice of mythifying history had its theoreticians, the most prominent of whom was Louis-Antoine-François de Marchangy. An ardent admirer of Napoleon who, when the time came, was able to become an equally ardent royalist, Marchangy first published his much-celebrated *La Gaule poétique* in 1813, and by 1826 it had been reedited five additional times. This work is an extremely curious hybrid which situates itself explicitly in the space between historiography and literature, and attempts to set itself up as mediation between the national past and present literary and artistic production. Marchangy's goal is not to create a literary work himself but to create conditions for generating a national, historical literature by furnishing the community of potential poets and artists with a work which evokes the national past and explains why and how these events are worthy of poetic treatment. Often before narrating a particular event, he indicates that it would be treated best as an epic, or a tragedy, as a poem, or even as a painting, and, on occasions, he goes so far as to indicate how to divide an event into appropriate units such as acts or scenes. At other times, he composes pieces which are meant to serve as models for poets.

La Gaule poétique traces the history of France from earliest Gaul through the seventeenth century and its goal is to « venger notre histoire du reproche que lui firent trop long-temps des écrivains qui sans doute n'en avaient pas exploré les inépuisables richesses..., de répandre un jour moins douteux sur les lointains de notre histoire, de faire connaître et aimer ses antiquités et ses origines, d'extraire

de la littérature du moyen âge, comme d'une mine féconde et trop peu connue, des trésors vierges et purs » [p. ii, 1] While this work is not « une Histoire de France », it does contain « des recherches sur les parties intéressantes de cette histoire » [pp. 1-2]. As with M^{me} de Genlis, this research is documented abundantly in a paratextual apparatus consisting of footnotes, endnotes, and footnotes to the endnotes. All the major annalists, historians, and political theorists from the Middle Ages on are cited to buttress Marchangy's authority. His initial aim, then, is to establish the legitimacy, that is, the inherent interest and worth, of France's past for use in the arts. In this he sides with modernity against the classical fixation on Greece and Rome. « Que la Grèce ne vante plus ses fabuleux Argonautes, et ses Alcide, et ses Thésée ; une race de héros [les Français] efface tous leurs exploits et se consacre à la défense de la faiblesse et du malheur » [p. 12] While his standard for judging the value of French history is clearly based on the worth of the ancients, the « we/they » comparison is always favorable to « our » history, our ancestors, to « us » as a collectivity. Or, on occasion, « the » are assimilated to « us » :

Dans la vaste contrée que les Gaulois soumièrent au-delà des Alpes, et dont ils expulsèrent les habitants, s'élevèrent Milan, Côme, Brescia, Verone, Bergame, Vicence, Mantoue ; c'est ici qu'un noble et juste orgueil sied bien à *notre* histoire. Non seulement elle peut réclamer l'honneur de ces fondations célèbres, mais Virgile, Catulle, Tite Live, Suétone, les deux Plin, Vitruve et beaucoup d'autres grands hommes, nés dans ces cités d'origine celtique, dûrent le jour à *nos ancêtres*. [I, p. 26-7]

Not only great cities but great classical authors take their origins from our ancient race. In a similar manner the unity of that race is assured by assimilating the Franks to the Gauls and by making of the Frankish conquest of Gaul, a return and reunion.

Such examples show clearly that Marchangy is not limiting himself to a factual history. But he is careful to indicate at all times that he is not inventing history either. What is important is that the fables as well as the facts have been stated and repeated by others before him ; that they are part of a tradition. Collective memory is established or verified by documentation, that is by what is written, and it

is this writing, and not individual subjectivity, that authorizes and grounds the new literature. For example, when speaking about the origins of peerage, Marchangy notes that they are often attributed to Charlemagne: « Cette opinion est erroné ; mais il suffit qu'elle ait été professée par plusieurs écrivains, pour que le poète puisse l'adopter en poésie » [III, p. 7, n. 1]. In fact, it is in his specific discussion of Charlemagne, to which he devotes the entire third volume, that Marchangy explicitly problematizes the relation of history to myth, of fact to fable, and this is largely a consequence of the singular role that Marchangy sees him playing in the history of France. Charlemagne is the figure of rupture who marks the beginning of a new time, the passage from the ancient to the modern.

De même qu'un phare placé au milieu des ténèbres, pour rallier à sa lumière les nations turbulantes et barbares, Charlemagne s'élève au dessus de ses prédécesseurs, de ses contemporains, de ses descendants, et paraît sur les limites qui séparent les temps anciens des temps modernes comme pour être vu de tous les âges. Créé, non pour son siècle seulement, mais pour tous les siècles, son génie... n'est point éclipsé par le flambeau de la civilisation actuelle ; et si ce héros vivait de nos jours, il serait encore Charlemagne. [pp. 3-4]

An exemplary figure, Charlemagne rises above time and stands unique and irreplaceable, a beacon not just to his own age but to all ages. Further, everyone and everything around him, friends and enemies alike, are touched by his greatness, and become great themselves. His era is a glorious one, his times different, greater than normal times. « Si les regards s'étendent sur cette époque, ne sera-t-on pas surpris en effet de la gloire dont l'univers se couvrit spontanément » [III, p. 26]. It is under Charlemagne, in the greatness and difference of these times, that the French begin to acquire a sense of national identity [« *sentiment national* »], an awareness of difference from others: « Enfin les Français commencèrent à tenir compte d'un si beau nom, en voyant leur roi réprimander ceux d'entr'eux qui s'éloignaient des coutumes du pays, et s'enorgueillir de tout ce qui pouvait distinguer les Français des autres peuples » [III, p. 9]. For Marchangy, Charlemagne is the originary figure who created unity

out of chaos and made of France « un tout plein d'harmonie » [p. 20]. Marchangy's Charlemagne exemplifies all the constituent elements of the topos of Charlemagne: « L'historien et le panégyriste peuvent louer successivement dans Charlemagne le conquérant, le législateur, le fondateur, le prince éclairé, le prince administrateur » [p. 17]. To complete the list, he also refers to the simplicity and dignity of the emperor's private life and even to the iconographic importance of the globe which the emperor is always depicted carrying.

But Charlemagne is not just a great historical figure, he is a mythical one, and, for Marchangy, the mythical aspect of the discourse on Charlemagne merits as much attention as does the historical one. His significance is doubled by the dual nature of the discourse. « Chaque pays eut ses temps d'illusions et de merveilles ; les Osiris en Égypte ; Darnanus, Minos et Thésée chez les Grecs ; Énée et Romulus parmi les Romains, laissent à peine distinguer leurs traits au milieu des fables dont ils sont environnés. Charlemagne n'avait pas besoin de ce vain prestige... » [II, p. 173-4] While the heroes of antiquity are lost to history and exist only as myth, Charlemagne exists both *in* history and *beyond* history; he has been conserved and reinvented as has been no other hero of any other people. This means that myth is woven into his time, that is, into *our* history, giving to it the prestige and power of both difference and sameness.

Having told Charlemagne's *history*, Marchangy next examines the hero's *story* as colored by the « magic prism » of romance. His initial conclusions are hardly favorable. These « exaggerated opinions » and « extravagant traditions » began as « popular » interpretations, but quickly circulated through all levels of society, and were finally compiled in pseudo-Turpin's *Histoire de Charlemagne* — in Marchangy's eyes, a kind of « anti-history, » nothing more than « un fastidieux amas des fables alors répandues sur cet empereur ; des contes, des romances nationales dont il était le héros ; des miracles de quelques saints, mêlés sans goût et sans finesse aux prestiges de la féerie » [III, p. 178]. Initially adopting the point of view of the historiographer, Marchangy criticizes these tales for their absence of truth and flagrantly primitive nature: « Ils n'ont pas même les notions élémentaires de l'histoire, de la géographie et des sciences exactes » [III, p. 182]. Lacking verisimilitude, and, above all, patently

anachronistic, these tales are authored by men who could not see beyond themselves and their immediate historical conditions, « en sorte qu'ils adoptent les usages, les mœurs des temps et des lieux où ils vivent, à tous les temps et à tous les lieux » [182]. In contrast to historians who employ facts, make distinctions, and see differences, the authors of romances use fantasies and fables, live blindly in a kind of eternal present, and see only themselves.

Yet as Marchangy's argument progresses, it undergoes a curious reversal that begins when he describes the blindspot of historians: they are so busy examining difference that they lose sight of themselves. « Un historien, et c'est assurément un grand tort, oublie presque toujours de fixer dans son ouvrage l'état des mœurs et des usages du moment où il écrit... » [III, p. 202]. The historian's discourse, in other words, is left ungrounded, and this *non-dit* of historiography, this absence of any effort to anchor itself in its own present, becomes the central value of the mythified history depicted in romances.

Les romanciers associent nécessairement les faits qu'ils racontent aux détails de la vie publique ou privé: la société est le fond sur lequel ils dessinent et brodent leurs conceptions. Ces sortes d'écrivains prennent leurs opinions, leur langage, dans les idées dominantes, dans les préjugés, les habitudes et la manière de voir de leurs contemporains. [III, p. 202]

The proximity to history which the writers of romance assume, the way that they assimilate history to themselves, makes the story of Charlemagne a vehicle which conveys to us the « mentality » of their times and thus the truth of « our » past. In this light, the story of Charlemagne as reinvented in romance epics becomes a vital supplementary history since these works represent « les seules ressources de l'annaliste, de l'archéologue, et même du poète et du peintre, jaloux de donner à leurs sujets un air de vérité » [III, p. 203]. Thus their falsehoods become the truth of our tradition and, as such, the subject of the new historical literature and the criteria for judging the verisimilitude of what we write. This fact allows us to recover the ideological function of these stories and to incorporate it into our literature. Marchangy sees a « singular analogy » between

our ancestors' love of romances [*romans*] and their principles of civility [p. 194]. This correspondance is significant because in civility esthetics joins ethics and politics in the actions of everyday life. The mythified history of Charlemagne acquires a unifying function which links the originary moment with many « presents » thus condensing a national past into one originary story and it brings together the seemingly irreconcilable elements of politics, ethics, and esthetics, not in an intellectual abstraction, but in a way of being described by the term civility. These stories were effective vehicles of the ethical and moral values of their/our civilization, that is, the civilization beginning with Charlemagne, and in this aspect they are specifically a modern creation. Because our modern society developed its identity in and through these works, they represent a triumph of modernity over antiquity. « L'épopée romanesque est d'invention moderne; c'est à peu près le seul genre de poésie où l'antiquité ne puisse rien revendiquer » [III, p. 205].

But this triumph of modernity is for Marchangy specifically a victory for the French. He goes to great lengths to establish that epic romance [*roman épique* or *épopée romanesque*] takes its origin from the history of Charlemagne and that it was invented by the French. Not only is this genre of French origin, but its contents, values, and heroes are all French. If one considers chivalry to be the heart of the romance epic, « eh bien! la chevalerie doit son institution et ses règles aux Français! » If one believes it to be feudalism, that also is French. During the course of five centuries, epic romances were read and assimilated by all members of society not only in France but in all of Europe. [p. 192] In them can be found a valid « code of public and private virtues » which had a double ideological function. Internally, it fixed the national identity on both an ethical and political level: the chivalric code described in these romances created in Frenchmen « ce patriotisme, ami du trône; cet enthousiasme vertueux qui a été remplacé par l'esprit de fatuité, ou par la turbulente inquiétude des révolutions » [III, p. 197]. Externally, it spread French civility to other peoples. Beyond its internal normative function, the new national historical literature being proposed by Marchangy will continue to play a central role in what we would describe as cultural imperialism. To this end he undertakes, in the last third of the third volume, to write a « sample » epic romance: « Le Siège de Narbonne

ou les amours de France et d'Arabie.» The discourse on Charlemagne is taken up once more. And in this reworking of a mythical history, it is precisely libertine fatuousness and revolutionary turbulence that are effaced through a marriage of reasons of state and reasons of the heart. That France conscious of her past is not the country of the « années honteuses de la révolution, où la terreur, le carnage, la famine et tous les fléaux creusaient l'effrayant tombeau de la France » [I, 18], rather, she is the « patrie » reborn, united with her past and political practices tempered by a long tradition of civility.

While M^{me} de Genlis, a novelist, uses the discourse of history as a foundation for her story of Charlemagne, and Marchangy, who situates himself between literature and historiography, consciously draws on written fact and fable, Jules Michelet, a historian, reverses the image established by the discourse on Charlemagne. Both Genlis and Marchangy ally themselves with mythified history as a source of authority and legitimate fantasy. Both recognize the collective nature of this history and believe that they can take it up, rework it, and participate in its development. Michelet sees the mythification of Charlemagne more in terms of a national scandal. Firstly, he situates the true originary moment not in the time of Charlemagne, but in the French Revolution. Michelet identifies the « mythical » moment most notably in the Fête de la Fédération, a moment of supreme union in which time and space are abolished in the Being of the Nation.¹⁵ Secondly, he attempts to distance himself from the discourse of history and to found his authority on his proximity to the given of history. As head of the historical branch of the Archives, a post he assumed in 1830, Michelet has privileged access to the documents of the national past. It is no surprise, then, that in the portrait he draws of Charlemagne, he often stresses his documentary sources in the notes. However, in spite of paratextual statements to the contrary, his text reveals itself to be constructed in relation to the discourse of mythified history. Thus rather than simply narrating the history of Charlemagne, Michelet concentrates on « demythifying » him by refusing him any originary status whatsoever. To accomplish this, he takes up one by one the principal constituent elements of the *topos* of Charlemagne and overturns each one.¹⁶

Michelet's attack is two-pronged: on the one hand he denies Charlemagne any genius whatsoever and, on the other, he locks him into a kind of circumstantial causality. Even the perception among the emperor's contemporaries that Charlemagne's reign marked a new beginning was only due to the fact that his longevity made people forget what had preceded him: « Il en advint à Charlemagne comme à Louis XIV; tout data du *grand règne*. Institutions, gloire nationale, tout lui fut rapporté » [p. 370]. Charlemagne was nothing but an heir to previous ways and institutions, and in no way an innovator; consequently, his grandeur is nothing but an optical illusion. Even the people over whom he rules are reduced to a kind of non-people. Michelet not only denies the Franks any grandeur, he also denies anything that tends to tie them to France, and even anything that confers upon them a coherent identity. Thus the literary and religious achievements of Charlemagne's reign were not the result of Frankish initiative but the efforts of « three foreigners »: Alcuin, a Saxon; Clément, a Scot; and Benoît d'Aman, a Goth [p. 391]. Of all the Barbarians, the Franks were the ones « dont le génie était le moins individuel, le moins original, le moins poétique. » No wonder, then, that the most lasting war memory, the battle at Roncevaux, was a resounding defeat.

As part of his general attack, Michelet sometimes emphasizes the Germanic roots of Charlemagne and his people, but at other times, he opposes the Franks and the Germans [*Allemands*]. From this latter perspective, the *Chanson de Roland* is no longer simply a poem about a military defeat, but an « eminently national poem » in which the traitor is a German. But the contradiction between Germanic Franks and Franks betrayed by a German is only apparent; what matters is that Michelet denies the Franks any specificity in order to be able to affirm that this people was, in fact, not a people at all: « Nous disons toujours l'armée des Francs, mais ce peuple des Francs est le vaisseau de Thésée. Renouvelé pièce à pièce, il n'a presque plus rien de lui-même » [p. 383]. Thus, Michelet attaches to even those images most associated with expansion or renewal a negative idea of alienation rather than any positive notion of commencement. The insubstantiality of the people was well suited to « this weak and pale representation of the [Roman] Empire » over which rules a Charlemagne stripped of all the trappings of his mythified history [p. 387].

Yet, as we can see, Michelet's vision is both determined and structured by the discourse of origins.

In spite of his attempts to ground himself in the *given* of history, we find that Michelet is led to position himself above all in terms of the *writing* of mythified history. His vision is both determined and structured by the discourse of origins. One could almost say that he is unable to get beyond purely negative writing, as if he found it impossible to distinguish between myth and history. While his main goal is to strip Charlemagne of his originary status, Michelet ends up producing a kind of anti-history peopled by impalpable phantoms. He cannot succeed in denying the myth without also denying history, for, without his originary value, Michelet's Charlemagne loses his place in history.

And yet there remain very palpable and material traces of Charlemagne's place and presence, not only in the archives. Of the rich iconographical tradition that developed around the figure of the Holy Emperor, his tomb at Aix-la-Chapelle is perhaps the element most frequently evoked in French literature of the nineteenth century.¹⁷ Precisely because of the double aspect — both religious and imperial — of an image which calls out to be contemplated and even embraced, Chateaubriand used the tomb to illustrate the powerful fascination that the past can have over a present anxious about its origins. Probably for the same reason, although with very different motives, Victor Hugo sets the famous fourth act of *Hernani* in front of the tomb of Charlemagne and gives it a prominent role in his meditations on *Le Rhin*. This latter text is of particular interest because it allows us to shift from examining the ideological implications of texts whose announced intentions are ethico-literary and historiographical to a text that is avowedly political in its motivation. In so doing, we discover the same type of problem that was raised by Chateaubriand, the problem of what he might call the materiality of the figure of Charlemagne. As we have seen, this figure acts as a vehicle for certain values. But what happens when its function as symbol interferes with the concepts it is being deployed to symbolize? Such seems to be the problematic underlying Hugo's *Le Rhin*.

Hugo writes *Le Rhin* during the crisis of 1840; at this time the question of the left bank of the Rhine is raging, and Hugo is hoping to be named « pair de France. » Rather than a war to reconquer the

left bank, Hugo suggests a « union of Germany and France » to counter the threat of the Anglo-Russian *Rapprochement*. Such a union would mean « a halter on England and on Russia, the salvation of Europe, world peace » [p. 455]. But it is through history that he chooses to reflect on the future of Europe. In this context, the Carolingian empire represents a prefiguration of the « grand état méridional du Rhin » which, for Hugo, constitutes the necessary goal toward which history is working [p. 454, 458]. In one of the letters which was not included in the published version of the *Rhin*, Hugo states that before Charlemagne there was only a primitive world without form. « Au point culminant de cette ère de transition, à ce moment décisif pour toutes les mixtions et pour tous les chaos, où le précipité se forme, la civilisation s'incarne tout à coup, et Charlemagne paraît » [p. 502]. Thus a brave new world is incarnated in Charlemagne himself. Moreover, the originary moment has the magic of a chemical reaction. Here there is no long process of becoming; there is a moment of instant creation in which we move immediately from chaos to the civilised world. The end of history is already inscribed in its originary moment. Hence returning to our origins becomes a way of knowing and understanding our future.

However, to effectuate the political union of France and Germany would be, as Hugo recognizes, no easy feat; for it implies nothing less than overcoming the national hatreds separating the two countries. Formulated in this manner, the political problem becomes a problem of sentiment. And this is why Hugo attempts to found his authority on his sincerity and good faith. « Le moi, ici, est une affirmation. » Hugo establishes this authenticity of the self not through political rhetoric but through the rhetoric of intimacy. Much of the work is composed as a series of « letters to a friend, » which contain reflections jotted down daily by a daydreaming [*rêveur*] traveler on a trip along the Rhine. The openness between friends and the apparent spontaneity of the style help create an impression of the sincerity of the author, the book, and, as a consequence, the political propositions contained within. « Ces lettres, quoique en apparence à peu près étrangères à la *Conclusion*, deviennent pourtant en quelque sorte des pièces justificatives » [p. 7]. The author acquires his right to political discourse by putting his inner self on display. There is, as Hugo acknowledges, a possible contradiction between the language of

daydreams and the language of political discourse. (« Sous un certain rapport, le voyage du rêveur, empreint de caprice,... pourrait nuire à l'aurité du penseur... ») But since the goal is to resolve a question of hatred in a friendly manner, Hugo believes that the most important thing is to faithfully transcribe « la pensée de l'écrivain, même la plus intime et la plus voilée » [p. 6].

The language of daydreams has another function. It allows Hugo to escape the rigor and constraints of logical thought, and, in the freedom of reverie, to uncover unsuspected resemblances and symbolic analogies.¹⁸ Thus when he arrives at Aix-la-Chapelle, he finds a « hybrid and discordant » church, an « indecent » rococo chapel, and a tomb which has been profaned and exploited commercially in a shameless manner [p. 70-72]. But under his gaze, the discordance is transformed into symbolic harmony, and the church begins to resemble the work of Charlemagne itself: « Après quelques instants de contemplation, une majesté singulière se dégage de cet édifice extraordinaire, resté inachevé comme l'œuvre de Charlemagne lui-même, et composé d'architectures qui parlent tous les styles, comme son empire était composé de nations qui parlaient toutes les langues ». Throughout the text, Hugo encounters a debased reality only to transform it in the wanderings of his mind. A meditation before Charlemagne's throne leads Hugo to envisage placing the emperor — or rather his remains — back on the throne, as he had been before the tomb had been opened and pillaged. Restored in all his iconographic splendor, Charlemagne would become an object of contemplation in which history would be remythified. In this proximity to the remains and accoutrements of the hero, the discourse of mythified history would resurface and be incorporated, so to speak, within the psyche of the person contemplating these objects, in other words the discourse of mythified history becomes interiorized:

Ce sera une grande apparition pour quiconque osera hasarder son regard dans ce caveau, et chacun emportera de cette tombe une grande pensée. On y viendra des extrémités de la terre, et toutes les espèces de penseurs y viendront. Charles, fils de Pépin, est en effet un de ces êtres complets qui regardent l'humanité par quatre faces. Pour l'histoire, c'est un grand homme comme Auguste et Sésostri; pour la fable, c'est un paladin

comme Roland, un magicien comme Merlin; pour l'église, c'est un saint comme Jérôme et Pierre, pour la philosophie, c'est la civilisation même qui se personnifie, qui se fait géant tous les mille ans pour traverser quelque profond abîme, les guerres civiles, la barbarie, les révolutions, et qui s'appelle alors tantôt César, tantôt Charlemagne, tantôt Napoleon [p. 77].

Because of his polyvalent exemplarity, Charlemagne, in the course of this description, increases in size until he becomes a vision of such scope that he personifies civilization itself. But this manner of hallucinating history is not without danger precisely because it psychologizes the process of mythification. The collective function of the myth of origins disappears behind the psychology of personal reflection and what now constitutes value is the relation between the individual self and the interiorized hero. Thus Charlemagne shifts from a collective representation to an individual one.

This interiorized representation of Charlemagne, the psychologized product of a contemplating « I », becomes problematical when Hugo moves from the intimate style of the letters to the political discourse of the very long « Conclusion. » Here Hugo wishes to address himself not to a close friend but to the national collectivity. While still grounding his authority in this second discourse in the intimacy and sincerity and in the images of the first part, he now wishes to change « destinataires », rhetoric, and logic. But in fact this shift to the political constitutes a radical shift in perspective. When the huge, interiorized figure of Charlemagne, nurtured in the first part, steps out of the intimate reveries and emerges in the collective, political world, his presence is so dominant and invasive that it stops the very political process that Hugo wants him to symbolize. Thus when Hugo finally comes to propose the actual union of Germany and France, he tries to use the precedents of Charlemagne and Napoleon to illustrate the historical necessity of the union. It is at this point in the political discourse, in attempts to propose a *collective* future, that the disproportionate size of the hero becomes a barrier. Finally Hugo is led to refuse the proximity of the daydreaming self's creation, for the very grandeur of this figure that dominates everything becomes troubling. In an abrupt about-face, Hugo envisages a kind of absolute distance between himself and his own vision by proposing a history *without* heroes of such stature.

Peut-être faut-il que l'œuvre de Charlemagne et de Napoléon se refasse sans Napoléon et sans Charlemagne. Ces grands hommes ont peut-être l'inconvénient de trop personnifier l'idée et d'inquiéter par leur entité plutôt française que germanique, la jalousie des nationalités. Il en peut résulter des méprises, et les peuples en viennent à s'imaginer qu'ils servent un homme et non une cause, l'ambition d'un seul et non la civilisation de tous. Alors ils se détachent... Il ne faut pas que ce soit Charlemagne ou Bonaparte qui se défende contre les ennemis de l'orient ou les ennemis de l'occident ; il faut que ce soit l'Europe [p. 454].

Hugo's problem here is two-fold. First, although psychologized mythification poses no problems in the intimate context of the individual, it cannot withstand a shift to a collective context in which representation becomes a social function, in this case a function of a national collectivity. Here, however, Hugo's goal is precisely to rise above this very question of nationalities.

Secondly, because the hero « personifies the idea too much », what is symbolized disappears behind the symbol, the idea behind the person. By relying so heavily on the self to generate the representation of Charlemagne and by using personal letters as a vehicle both for establishing his own authority and for transmitting his representation, Hugo finds himself in a kind of ideological cul-de-sac. He is unable to deploy his own representation in his proposals for the collective future without contradicting the very message he intends to put forward. Internalizing mythified history in this manner can be seen as trying to get too close to it. The contradiction that Hugo tries to deny between the notes of a daydreaming poet and the authority of a political thinker is not overcome and continues to undermine his writing. The fundamental contradiction, then, is between the individual imagination and the collective, or social, imaginary, and Hugo's blindspot manifests itself in his « unconscious » attempt to homologize the two functions by trying to exploit productions of the former in a context suited for the latter.

A growing awareness of this contradiction becomes evident in the course of the nineteenth century. We have looked at several configurations of relations to an originary moment. In each case the

relation reveals itself to be with what we have been calling a mythified history of Charlemagne, but in each case there is an appeal to « real » history, be it through the writing of history or through its documents and relics — that is, with what we have been calling the *given* of history. The elusive object of history, that is, history as object, is always present as an understood possibility but never defined. Left undefined, it can be exploited both as an object of knowledge and as a source of authority ; it can be evoked in its proximity or its distance. But, in the case of Charlemagne, lurking behind the question of history is always the « mythical » obsession of origins. It is this « mythical » element that Gaston Paris tries to isolate in his *Histoire poétique de Charlemagne*. Steeped in positivist principles, this work redefines the problematics of the representation of origins by insisting upon the boundaries separating history from myth.

It is not a little paradoxical that this work which opens up the field of modern medieval studies in France, can be seen as defining itself in terms of closure. By closure, I mean the care that Paris takes, when speaking of mythified history, to distinguish between history and legend. « L'histoire fabuleuse d'un grand homme tient sa place à côté de son histoire réelle ». ¹⁹ For the hero, then, there are two distinct and parallel representations of the past : « real history », which expresses « le rapport de son génie avec les faits », and a « fabulous » or poetic history, which gives us « le rapport de ce génie avec les idées de son temps et des temps suivants » [p. 30]. The poetic history of a great man is created by the « popular imagination » and, as such, a collective representation [p. 33]. Poetic history and the popular imagination have a legitimating function which manifests itself at originary moments, most particularly in the national poetry which, according to Paris, is the first expression of the « national sentiment » : « c'est en elle que le peuple prend (...) conscience de lui-même » [p. 1]. Epic poetry is the second stage in this development, for it consolidates and refines the material of national poetry. This transformation happens without premeditation, « il s'opère, pour ainsi dire, de lui-même » [p. 4].

L'épopée suppose chez un peuple une faculté poétique remarquable et le sentiment vif du concret, ce qui lui donne la puissance de personnifier, en les idéalisant, ses aspirations et ses passions ; elle a besoin de s'appuyer sur une nationalité fortement enracinée...

In reading this passage one is immediately struck by its similarity to Hugo's language, but also by its differences. In fact, Paris' approach is doubly limiting. On the one hand, he distances himself from the « real » of history. On the other, he reduces to almost nothing the role of the individual in the process of epic creation. The poetic faculty which produces the epic is situated on the level of a « people » defined as a national collectivity. Precisely when the individual imagination, « la fantaisie personnelle », begins to take over epic loses its authenticity [p. 15]. The birth of national poetry is a collective phenomenon, decline sets in with the individual.

In this theoretical context, Paris pursues his study of the poetic history of Charlemagne, which he describes as the « organic center » of French epic poetry. The fundamental criterion for establishing the authenticity of a document, that is, for determining whether it truly belongs to his poetic history or not, is spontaneity. « La principale qualité qu'elle demande aux monuments qui l'occupent est la spontanéité ; elle n'accorde qu'une attention distraite aux produits artificiels de la poésie lettrée ; du moment qu'une œuvre est voulue et arbitrairement composée, l'histoire poétique lui refuse toute valeur comme document » [p. 33]. The purest expression of the French epic is in found in the « chanson de geste », which, because it is meant to be sung, is oral in its very essence. Thus, in spite of the fact that he is working from written documents, Paris insists heavily on their oral origins. He opposes the spontaneous to the intentional (*voulue*) in the same way that he opposes « popular poetry » to « artistic poetry », the national collectivity to the individual, and the oral to the written. For him, the latter opposition is particularly important because it is only with writing that the individual imagination intervenes. But it is also only with writing that the « true » or the « real » intervenes. Thus not only does he exclude « literary » writing from poetic history because the individual imagination produces it, he also excludes the writing of history, because historiography (and this would include such things as medieval chronicles) is tied to the « real ».

This anchoring of poetic history in orality has important consequences for the kind of relation one can establish with mythified history as Paris has redefined it. Since the era of orality is long gone, the exclusion of literary and historical writing has the effect of making illegitimate any new attempt to rework the mythified history of Charlemagne. One might say that the history of Charlemagne can no longer be touched. After a limited period of « crystallization », [p. 30], any attempts to rewrite or elaborate the poetic history of Charlemagne, can only be viewed as intentional, unspontaneous acts leading to the production of an arbitrary, artificial, « artistic composition which is only the expression of a particular individual. Thus the poetic history of Charlemagne is, so to speak, once again located *in illo tempore*, in a time which is other, at the origins of the nation. But this unbridgeable distance is the very thing that guarantees its originary value : the expression of the collectivity can only take place at its founding moments. In this way, mythified history regains its true originary function, and the texts, because they are traces of orality — having all the plenitude with which Paris invests this notion — acquire an almost sacred or hieratic aspect. They are the spontaneous creation, the « crystallization » resulting from the original moment of constitution.

Here, « sacred » must be understood in the context of a faith in science. By redefining poetic history to exclude both literary writing and the writing of history, Paris is better able to constitute it as an object of study and knowledge. « Mon travail était scientifique plus que littéraire » [p. 30]. Assimilated in this way to the discourse of the scientific, poetic history becomes an object of study, and science now determines limits and defines authenticity. But it is also science, with all its authority, which performs a new mythification : now the national collectivity produces the poetic history of Charlemagne and thereby acquires mythical status as a creative force.

One very interesting and explicit attempt to make use of Paris' methods and conclusions in the political arena is found in Duméril's « La Légende politique de Charlemagne au XVIII^{me} siècle et son influence à l'époque de la révolution française », published in 1878 in the *Mémoires de l'Académie des Sciences. Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse*. While Paris distinguished the « mythical » from the historical essentially by assigning to the former a poetic value and to

the latter a «truth» value, Duméril tries to identify yet another object of knowledge, «la légende politique» of Charlemagne. Like the «poetic history», the political legend is to be distinguished from the «truth» of history, and, in fact, Duméril states specifically that his work is «destiné à continuer l'ouvrage de M. Gaston Paris sur la légende poétique du prince carlovingien» [p. 2]. However, Duméril's conception of the political légend has very important, although unstated, differences from poetic history; its creation is neither collective in nature nor to be situated *in illo tempore*. In fact these differences are what motivates Duméril's study. For Duméril, Charlemagne's connection to modernity, his power and influence in the political realm, has had disastrous consequences. In identifying and describing the workings of a discrete, «political» discourse on Charlemagne, Duméril wishes to put an end to the political use, or rather abuse, of Charlemagne — and this means suppressing his legitimating function in political discourse. In this sense, he too can be seen as attempting to introduce closure.

Behind Duméril's discussion of the legend of Charlemagne in the eighteenth century is what one might call a Tocquevillian reading of the French Revolution. Duméril denounces the movement leading from monarchy to empire, from absolutism to absolutism. To him, the establishment of the Empire is nothing more than the reestablishment of royalty under another name. The differences between the two are «more apparent than real»; the thing is the same, only the word has changed. The illusion that allowed France to call itself a republic while having a sovereign was not just due to the false pride of a people refusing to own up to the failure of its revolution. Rather it was based on a misunderstanding of the nature of empire, and Duméril attributes this misunderstanding to a misapprehension of history. He avoids making the obvious reference to Rome as a justification and turns instead to the history of France. In essence he affirms that if «we» can see ourselves now in this way, it is because we see ourselves as having been this way before. The Empire has its own specifically French origins in Charlemagne, and the ability to reconcile republic and empire has its roots in «une erreur acréditée depuis quelque temps et devenue même populaire sur la nature du gouvernement qui avait prévalu sous le nom d'Empire parmi nos ancêtres, lorsqu'il s'était personnifié dans le nom le plus illustre de

notre vieille histoire» [pp. 1-2]. Although Duméril often evokes the «truth» of history or refers to the given of history, his strategy involves juxtaposing some of the major historiographers and political philosophers of the eighteenth century. He is less concerned with discovering the real truth about Charlemagne than with showing how he has been used to legitimize different political positions. Rather than attempting a frontal assault on Charlemagne as did Michelet, Duméril undertakes to neutralize him indirectly. His goal is less to demythify Charlemagne than to withdraw from the myth its legitimating function. But behind all of this are Duméril's own political preferences that play an important role in structuring his arguments.

«After the fables in verse of which he [Charlemagne] had been the hero, were now to come the series of fables in prose» [p. 4]. So begins Duméril's discussion of the eighteenth century. While many figures are mentioned, he concentrates his efforts on five principles: Boulainvillier, Montesquieu, Mably, the Physiocrat Le Trosne, and the English historian Gibbon. But although Duméril thinks that all of them err, he nevertheless organizes his argument to move both chronologically and ideologically from a republicanism, with which he is sympathetic, to an absolutism which he condemns.²⁰ He judges these thinkers according to four major categories: political, esthetic, originality of thought, on the one hand, and degree of respect for the «truth». Thus Boulainvillier, the first figure to be discussed, is portrayed as a «near republican» who espouses positions that a «moderate democrat would not disavow» [p. 6]. He is much more comfortable with the principle of equality than is commonly believed and if he is harsh on the Third Estate, it is because of its attachment for absolute monarchy [pp. 5 & 7]. Duméril's Boulainvillier depicts Charlemagne as a kind of proto-«near republican» who created in the «assemblées de la nation» the forerunner of representative government. According to Duméril, Boulainvillier often rises to lyrical heights in his praise of the monarch. In short, Boulainvillier is politically praiseworthy, esthetically pleasing, highly original in his thought, and excusable in his errors. Duméril portrays him as reading right values into the wrong man and looking for support to an aristocracy divided and immobilized by the politics of absolutism. Wrong hero, wrong audience, but everything else, that is to say the moral of the fable, is just fine!

While Duméril is very accommodating in his discussion of Boulainvillier's misinterpretation of the given of history, in his treatment of Montesquieu, he continually refers to a « truth » of history which Montesquieu has not seen. Montesquieu's portrait of the Carolingian monarch is « un des morceaux remarquables de l'*Esprit des lois* »; there he describes Charlemagne as a « constitutional sovereign » at the head of a well-balanced « système mixte » [p. 11]. Duméril's chief criticism is that Montesquieu's vision is superficial, that he has not seen the rotting underside of Charlemagne's government. Thus what Montesquieu describes as solutions brought about by Charlemagne are, *in fact*, only palliatives and Charlemagne's apparent power is, *in reality*, only a power borrowed from an undermined aristocracy. In Duméril's judgement, Montesquieu attributes to Charlemagne more power and more efficacy than he actually possessed, and this explains why his vision of Charlemagne became the model of the constitutional monarch espoused by the nineteenth-century « juste milieu ».

By making Charlemagne an originary champion of liberty and democracy, Mably, more than any other prepares the way for the new absolutism. « N'oublions pas que les œuvres de Mably, autant et peut-être plus encore que celles de Rousseau, ont été, à l'époque de la Révolution, le bréviaire des partisans zélés de la démocratie. Il laissaient les rois. Mais ils faisaient pour Charlemagne une honorable exception » [p. 17]. This exceptional status created the conditions for allowing a change in signifiers — from king to emperor — to pass for a change in the signified, for allowing the old absolutism to parade under the new name of empire. Through his depiction of Charlemagne, Mably played a key role in preparing the redefinition of France as the nation, or rather, as the Empire, of liberation. Duméril condemns Mably on all fronts. Firstly, he rewrote the history of France in the interest of his political convictions [p. 13]. Secondly, his thought is derivative; he borrows his entire discourse on Charlemagne from Boulainvillier and Montesquieu, and in so doing he deforms them both [p. 14 & 16].²¹ Thirdly, from a poetic point of view, his style is objectionable because it sinks to the level of a foolish pastoral full of « sentimental and humanitarian coloring », and « hollow and sonorous phraseology » [p. 16]. Lastly, Mably is not an historian; he is constantly either ignoring or misinterpreting the

given of history. Over and over, in the name of historical truth and reality, Duméril accuses Mably of having a *parti pris*, of ignoring documents, and of misinterpreting the meaning of even the most self-evident statements. But the enormity of Mably's error was surpassed only by that of his impact on the nation. As the revolution approached, Charlemagne was constantly being evoked « sous les traits fantastiques dont Mably l'avait orné » [p. 22].

In the early phases of the revolution, « séduit comme l'on était par l'idée singulière que le plus despote des rois avait pu et pourrait être, dans une nation, le meilleur fondateur des libertés populaires », a latter-day Charlemagne was envisaged and hoped for as a remedy to Louis XVI's weakness and indecision. Duméril argues that, as the Revolution progressed, the legend of Charlemagne led to a confusion between the Champ de Mars in Paris and the Champ de Mars of the ancient French monarchy, and he underscores the analogy between the the revolutionary calendar and the Carolingian calendar. In the later phases of the beleaguered Revolution, confronted with sure defeat, the revolutionary leaders saw Charlemagne as a means of saving their skin by avoiding the return of the same royal family while at the same time deceiving the public « gagné par la longue série de fables historiques que nous avons résumées » [p. 27]. Whence the rise of Napoleon and the First Empire with all the conscious reminders of the court of Charlemagne from the twelve *maréchaux de France* recalling the twelve peers of the « poetic legend, » to the coronation and the crown itself, and to Napoleon's trip to Aix-la-Chapelle [pp. 29-30].

But even if all that has been described of Duméril's argument were accepted, the return to absolutism under the name of Empire would still imply a radical shift away from important competing myths of the Revolution. For national sovereignty had been transferred from the king to the people. The *volonté nationale* was now identical to popular will, and both were seen as formulated and reflected in public opinion. While Charlemagne might have been a « fondateur de libertés populaires, » this is not at all the same thing as a *people* founding its own liberty. Here, we seem to be running into the same problem of personification and the « materiality » of the hero that we saw in Hugo. On this point, there seems to be an irreducible contradiction between absolutist doctrine and revolution-

ary beliefs. To resolve this contradiction, I believe, Duméril introduces the thought of the relatively obscure Physiocrat Le Trosne. For in him Duméril finds a portrait of Charlemagne which justifies or grounds historically the reconciliation of the one with the many, of absolutism with popular democracy and popular will, and which thus allows Duméril to maintain the conceptual identity of the absolutisms on either side of the Revolution. It is based, as one might expect, on the notion of national unity. For Le Trosne, Charlemagne's rule was the result of a perfect identity between the interest of the sovereign and the interest of the society; in his time, there was only one *volonté, la volonté publique*. In a passage where the notion of the dictatorship of the proletariat is, so to speak, stood on its head to the benefit of Charlemagne, Duméril notes that in such a system « l'autorité souveraine serait la plus absolue qu'il soit possible de l'imaginer, parce qu'elle aurait pris les moyens les plus certains pour être toujours et nécessairement obéie, celui de faire vouloir la société tout entière comme elle et avec elle » [p. 18]. In such a system, the absolute sovereign, be he king or emperor, is a concrete manifestation of public opinion: « Régnant par l'opinion et sur l'opinion, il la résumait et la personnifiait. La France tout entière s'était couronnée en le couronnant. Elle s'obéissait en lui obéissant » [p. 18]. With these arguments Duméril is able to establish the identity of pre- and post-revolutionary absolutism and to link them to the legend of Charlemagne. This explains how « by the will of the people » Frenchmen came to be governed by Emperors ruling « with an iron scepter in the name of the French nation » [p. 18]. Duméril's goal is to put an end to such mystification by revealing its power and its history. By so doing, he, like Gaston Paris, is trying to « close off » the myth from politics. Not that Charlemagne's story cannot be reworked, for « l'on refera plus d'une fois sa légende. Mais je ne crois pas qu'elle puisse servir désormais à préparer et à clore une révolution » [p. 33]. This sentence, which concludes Duméril's essay is less an observation than a desire; his work is an effort to *assure* that this legend will no longer serve a legitimating function and not a study of how it no longer *could* serve it.

In the six texts studied here, we have followed the evolution of the representation of Charlemagne from a vision characterized by openness and proximity to one informed by closure. Any history of representation has to be able to take into account very different manifestations occurring in very different cultural spaces. The historiographer's vision of Charlemagne is only one of many visions, and it is quite possibly not the most powerful one shaping what we have been calling the social imaginary. The notion of a discrete discourse on Charlemagne with its basic constituent elements has allowed us to move across the boundaries of genres and disciplines to examine various workings of this discourse, and it has provided a norm against which to measure the difference of any particular text, the part played by the individual author or, rather, the intentionality manifested in the various deployments of the figure of Charlemagne. It has also allowed us to see the common place of Charlemagne as a meeting place for many of the most fundamental preoccupations of Romanticism: the relation between History and Revolution, between poet and politics, between nation and culture, between hero and social collectivity, between democracy and absolutism.

While we are far from a history of the representation of Charlemagne, even for the period of the nineteenth century, we can, I think, distinguish four basic types of « modalization » of the discourse of Charlemagne in that period: conscious mythification, which relies on the authority of the writing of mythified history (Genlis and Marchangy); demystification, which creates a reverse image of the discourse on Charlemagne (Michelet); interiorization, which eliminates the collective function (Hugo); and closure, which designates and delimits different aspects of the discourse (Paris and Duméril). I have placed more emphasis — at least judging from the number of illustrating texts — on the first and last types because they constitute both the methodological and the diachronic poles of this study.

I have also explored the criterion of proximity and distance throughout this brief study. Here, as might be expected, the distinctions work along disciplinary lines. Genlis, Marchangy, and Hugo attempt to establish a high degree of proximity to history, while Michelet, Paris, and Duméril emphasize the distance separating Charlemagne from the present. A more detailed study of the uses of

proximity might lead us to understand better romantic interiorization of a medievalism which has its roots in the eighteenth century. But the use of distance in the three cases we have examined is of particular interest for understanding the techniques and consequences of closure. In Michelet, the distance separating « us » from Charlemagne is a « real » historical distance from a « real » historical figure. In both Paris and Duméril, the distance is of a very different nature because the object of study has been redefined. In both cases the story of Charlemagne is bracketed by questions about the generation of the story. In some sense, then, we have moved from history to meta-history, from the study of the thing to the study of the discourse around the thing — which moves us closer to my present approach. With Paris, the myth of Charlemagne is replaced by another myth, that of the national, collective imagination creating the myth of Charlemagne. By situating the moment of creation in a distant past and by describing all that follows as nothing more than a long degradation of the original creations, Paris eliminates the function of the « writer » or of « literature » from the representation of Charlemagne. Now only the historian can participate in this representation according to the rules of the science of history. The « poetic » representation is fixed in documents, in the *given* of history, as the remaining traces of a sacred era of orality and spontaneity in originary France. According to Paris, then, the mythified history of Charlemagne should no longer be reworked; we should only try to conserve the remains and understand how it developed. But whereas in Paris, the legitimating function of this mythified history has not been lost this function is precisely what Duméril tries to neutralize. In a sense, the central issue for Duméril is that of proximity. By assimilating history to the politics of their day, the historiographers of the eighteenth century lost sight of the « real » Charlemagne. For it is not the function of history to legitimate the politics of the present. Behind the thought of both Paris and Duméril is the belief in a neutral, objective science of history. But it can hardly go unnoticed that, while positing the existence of an objective science of history, neither, in fact, talks about the history of Charlemagne. The appearance of objectivity is only maintained by distancing themselves from history and situating themselves on the level of meta-history. And it should not go unnoticed either that, especially in the case of

Duméril, the rise of meta-history of Charlemagne springs from a fear of the ideological uses of the discourse on Charlemagne.

NOTES

- 1) Ed. Levaillant (Paris : Flammarion, 1948) I. p. 316-17.
- 2) Stephen G. Nichols, Jr, *Romanesque Signs ; Early Medieval Narrative and Iconography*, (New Haven and London : Yale University Press, 1983); P. E. Schramm, *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik ; Beiträge zu ihrer Geschichte vom dritten bis zum sechzehnten Jahrhundert, mit Beiträgen verschiedener Verfasser* (Stuttgart : Hiersemann Verlag, 1954-57); J. Monfrin, « La figure de Charlemagne dans l'historiographie du XV^e siècle », in *Annuaire-Bulletin de la société de l'histoire de France* (1964-1965) : 7-18.
- 3) Keith M. Baker, « Memory and Practice : Politics and the Representation of the Past in Eighteenth-Century France, » in *Representations* 11 (Summer, 1985) : 134-164; Lionel Gossman, *Medievalism and Ideologies of the Enlightenment : The World and Work of La Curne de Sainte-Palaye* (Baltimore : John Hopkins, 1968).
- 4) For the nineteenth century see F. Baldensperger, « Le Genre Troubadour » in *Etudes d'histoire littéraire* (Paris : Hachette, 1907); H. J. Hunt, *The Epic in Nineteenth-Century France* (Oxford : Blackwelle, 1941).
- 5) For the analysis of the semantic field, I used the data base of the *American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL)* at the University of Chicago. The categories are based on 461 occurrences of Charlemagne in 97 works situated between 1789 and 1866 (1866 is the year following the publication of Gaston Paris' work on Charlemagne). There is one category which I have omitted from this study — and which I will take up in another article where I will discuss in more detail the results of the lexical analysis — and which contains a series of humoristic references to Charlemagne, his family, his loves, etc.
- 6) *L'Ecriture de l'histoire* (Paris : Gallimard, 1975) p. 13. DeCerteau also discusses the « fonction mythifiante » of historiography (p. 58).
- 7) See François Furet, *Penser la Révolution française* (Paris : Gallimard, 1975); Lynn Hunt, *Politics, Culture, and Class in the French Revolution* (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1984).
- 8) *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne. Conte historique et moral pour servir de suite aux Veillées du château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la Révolution Française, sont tirés de l'Histoire* (Hambourg : Fauche, 1975) 3 vols. The title of the novel is taken from the « chanson de geste, » *Les Chevaliers au cygne* which tells the story of Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem.
- 9) *La Gaule poétique, ou l'histoire de France considérée dans ses rapports avec la Poésie, l'Eloquence et les Beaux-Art* (Paris : Patris and Chaumerot, 1819) 8 vols.
- 10) (Paris : Marpon and Flammarion, 1879-1884)

- 11) (Paris : Imprimerie nationale, Ollendorff, 1906)
- 12) G. Paris (Geneva : Slatkine Reprints, 1974, reproduction of the edition of Paris : Bouillon, 1865) ; M. Duméril in *Mémoires de l'Académie de Toulouse* (Toulouse, 1878).
- 13) M^{me} de Genlis describes a monarchy based on a contract and responsible to an assembly. Without wishing to enter into the debate concerning the value of the theories of Duméril or their applications to the Middle Ages as developed so brilliantly by Georges Duby, I would like to note that in the work of M^{me} de Genlis, Charlemagne does combine, as suggested by the theory of tripartite ideology, the first two of the three fuctions, those of warrior and priest. As concerns M^{me} de Genlis' discussion of countries ravaged by revolution, the example of the story of Hunaud, duke of Aquitaine, serves as a good illustration. A despot by habit rather than by temperament, he allows himself to be influenced by others, does not establish any coherent policies, and exhausts the royal treasury. He attempts to call together assemblies of nobles where he talks of reform but asks for more money. Finally this prototype of Louis XVI is deposed and the country sinks into a « bloody era » of revolution — all of this occurs before the happy integration of Aquitaine into the empire of Charlemagne. In this case, then, the story of Charlemagne represents what might have been another outcome of the French Revolution and ties that hypothetical outcome into the very origins of France.
- 14) Concerning questions of paratext, see Gérard Genette, *Palimpsestes* (Paris : Seuil, 1982) and *Seuils* (Paris : Seuil, 1987) as well as the forthcoming fall 1987 issue of *Sub-Stance*.
- 15) *Histoire de la Révolution*, above all : III, 13 (« La Fête de la Fédération »).
- 16) According to Michelet, the military glory of Charlemagne should be ascribed more to the weakness of a moribund barbarian civilization than to any talent of the king. Instead of an era of creation, Charlemagne's accession to power corresponded to a period of decline and exhaustion [pp. 368, 370]. What is more, when it comes to the enemies of the Franks, Michelet is inclined to be more than lenient toward these « proud and free » tribes whose religion was characterized by « a principle of anti-hierarchical rationalism [and] a spirit of individuality » [p. 356, 373]. In religious matters, rather than a pious king attempting to spread the faith, Michelet's Charlemagne shows himself to be a king « more preacher than the preachers » who fostered the most abusive practices of the Church by affirming the institution of tithing [*dime*] and by freeing the church from secular jurisdiction [pp. 370 ff]. In law, Charlemagne did not introduce any innovation ; his general assemblies were anything but general ; and serfdom thrived under his rule [p. 399]. When confronted with the apparently irrefutable innovation of the capitularies, Michelet does not hesitate to go beyond existing documentation, beyond the *given* of history, by hypothesizing the existence of other capitularies decreed by predecessors of the Frankish king. Thus from legislator, Charlemagne is demoted to a simple compiler.
- 17) The religious significance of Charlemagne was cultivated above all in Gemany. See Robert Folz, *Le Souvenir et la légende de Charlemagne dans l'empire germanique médiéval* (Paris : Belles Lettres, 1950).

- 18) On reverie and travel in Hugo, see Jean-Bertrand Barrère, *La Fantaisie de Victor Hugo* (Paris : Klincksieck, 1973) 1, 159-304.
- 19) Paulin Paris, the father of Gaston, discovered the Oxford manuscript of the *Chanson de Roland* in 1837.
- 20) For reasons of space, I will limit my argument here to his remarks on the French thinkers.
- 21) Among other things, Duméril accuses Mably of taking Boulainvillier's notion of the Franks as free men, par excellence, and combining it with Montesquieu's description of the way the Franks allowed the conquered Romans to participate in the rights and privileges of the conquering nation, thus making of the Franks the liberators of the Romans who had fallen into decadence and enslavement. In this way the Frankish Empire becomes an empire of liberation.

EDITIONS DU C.E.R.S.

CENTRE D'ETUDES ET RECHERCHES SOCIOCRIQUES - U.F.R.II

Université Paul Valéry - B.P. 5043 - 34032 Montpellier Cédex

REVUE CO-TEXTES

- N° 1 1980 : Luis Martin Santos : *Tiempo de Silencio*. (épuisé).
- N° 2 1981 : Francisco de Quevedo : *La Hora de todos*. (derniers exemplaires).
- N° 3 1982 : Calderón de la Barca. (épuisé).
- N° 4 1982 : Mario Vargas - Llosa. (épuisé).
- N° 5 1983 : Juan Goytisolo.
- N° 6 1983 : Gabriel Garcia-Marquez.
- N° 7 1984 : Miguel-Angel Asturias.
- N° 8 1984 : Lecture Idéologique du *Lazarillo de Tormes*.
- N° 9 1985 : Alfredo Bryce Echenique.
- N° 10 1985 : César Vallejo.
- N° 11 1986 : Julio Cortázar.
- N° 12 1986 : Luis Buñuel.
- N° 13 1987 : Points de Repère sur le Modernisme
- N° 14 1987 : Rubén Bareiro Saguier
- N° 15 1988 : Miguel Delibes
- N° 16 1988 : Vicente Huidobro

REVUE IMPRÉVUE

- Numéro Spécial hors série : 1977 (derniers exemplaires)
- N° 1-2 1978 : Sociétés - Mythes et Langages. (épuisé).
- N° 1-2 1979 : Idéologies et pratiques discursives.
- N° 1 1980 : L'espace discursif de la marginalité.
- N° 2 1980 : Repères de génétique textuelle : histoire, imaginaire, discours. (épuisé).
- N° 1 1981 : Espaces dialogiques. (épuisé).
- N° 2 1981 : Réflexions sur l'image.
- N° 1 1982 : Fonctionnements textuels. (épuisé).
- N° 2 1982 : Espace vécu et structuration de texte.
- N° 1 1983 : Textologie - Histoire I.
- N° 2 1983 : Textologie - Histoire II.
- N° 1 1984 : Poésies engagées.
- N° 2 1984 : Opérativité des méthodes sociocritiques.
- N° 1 1985 : Ecrire l'espace.
- N° 2 1985 : Discours du Je
- N° 1 1986 : Problèmes du Siècle d'Or.
- N° 2 1986 : Actes Guerre d'Espagne dans les produits culturels.
- N° 1 1987 : Critique et Histoire Littéraires
- N° 2 1987 : « Histoire, Idéologie et Culture »
- Guerre d'Espagne - Ecrivains d'Amérique Latine
- N° 1 1988 : Conceptualiser l'espace

COLLECTION ETUDES SOCIOCRIQUES

OUVRAGES GENERAUX :

- Albanese, R : « Initiation aux Problèmes Socioculturels de la France au XVII^e siècle » (1977).
- Cros, E. : « L'Aristocrate et le Carnaval des Gueux ». Etude sur le *Buscón* de Quevedo. (1975) (derniers exemplaires).
- Cros, E. : « Propositions pour une Sociocritique ». (Nouvelle Edition) (1982).
- Cros, E. : « Théorie et Pratique Sociocritiques ». (1983).
- De Lope, M. : « Traditions Populaires et Textualité dans le *Libro de Buen Amor* ». (1983).
- Fabre, J. : « Enquête sur un enquêteur : Maigret. Un essai de sociocritique ». (1981).
- Garcia-Berrio, A. : « Enrique Brinkmann. Semiótica textual de un discurso plastico ». (1981).
- M. Joly, I. Soldevila, J. Tena : « Panorama du roman espagnol contemporain ». (1979).
- P. V. Zima : « L'Indifférence Romanesque » Sartre, Moravia, Camus, (1988).

SÉRIE ACTES :

- *Picaresque Espagnole*. Actes de la table ronde du CNRS (Montpellier 1974) (1976).
- *Picaresque Européenne*. Actes du Colloque International du CERS (Montpellier 1976) (1977).
- *Opérativité des Méthodes Sociocritiques*. Actes du Symposium de l'Université libre de BRUXELLES (Bruxelles 1980) (1984).
- *Guerre d'Espagne dans les produits culturels*. Actes du Colloque de Montpellier (Juin 1986)

COLLECTION ETUDES CRITIQUES

- Ezquerro, M. : « Théorie et Fiction. Le nouveau roman latino-américain » (1983).
- Puisset, G. : « Structures anthropocosmiques de l'univers d'Alejo Carpentier » (1987). (Tome II : 1988).

SERIE PEDAGOGIQUE

- Nerin, P. et Parra, R. : « Estructurales fundamentales de comunicación » (1985).

INSTITUT INTERNATIONAL DE SOCIOCRIQUE – MONTPELLIER

INTERNATIONAL INSTITUTE FOR SOCIOCRIQUE – PITTSBURGH

SOCIOCRIQUE Vol. I, n° 1 (N° 1)

Theories and Perspectives

EDMOND CROS : INTRODUCTION, ISSUES AND PERSPECTIVES OF SOCIOCRIQUE

I. Discursive formations and social practices.

Edmond Cros, « About Interdiscursiveness. »

Jurgen and Ursula Link, « The Revolution and the System of Collective Symbols : Elements of a Grammar of Interdiscursive Events. »

Marc Angenot and Regine Robin, « The Inscription of Social Discourse in the Literary Text. »

Henri Mitterand, « Toward a Sociocriticism of Totalities : The Year of 1875. »

Pierre Zima, « La vision du monde : trois modèles et une critique. »

Antonio Gomez-Moriana, « The Subversion of the Discourse : An Intertextual Reading of *Lazarillo de Tormes*. »

II. Institutions and Media.

Jacques Leenhardt, « Savoir lire, or Some Socio-historical Modalities of Reading. »

Charles Grivel, « The Society of Texts – A Meditation on Media in 13 Points. »

Hans Ulrich Gumbrecht, « The Body vs. the Printing Press : Media in the Early Modern Period, Mentalities in the Reign of Castille, and Another History of Literary Forms. »

SOCIOCRIQUE Vol. I, n° 2 (N° 2)

Theories and Perspectives

Pierre Bourdieu, « The Concepts of *Habitus* and *Field* »

« Comprendre le comprendre »

Edmond Cros, « Social Practices and Intratextual Mediation : Towards a Typology of *Idéosemes* »

« The Values of Liberalism in *Periquillo Sarniento* »

Jacques Dubois, « Champ, Appareil on Institution ? (Note) »

Vlad Godzisch, « Hegemony and Oppositional Practices : Videoclips »

Jacques Proust, « Masters are Masters »

Regine Robin, « Discourse Analysis between Linguistic and Social Sciences : The Eternal Misunderstanding »

Darko Suvin, « Two Holy Commodities : The Practices of Fictional Discourse and Erotic Discourse »

Régine ROBIN, « Introduction : Cultural Stalinism, Didacticism and Literariness

Maryse SOUCHARD, *Towards a Semiotics of the Ideological Novel*

Régine ROBIN, *The Figures of Socialist Realism: The Fictional Constraints of the « Positive Hero*

Henry ELBAUM, *Industrialism vs. Primitivism in the Soviet Russian Literature of the Twenties and the Thirties*

Bernard LAFITE, Soviet « Literary Policy » on the Eve of the « Great Turning Point » : Terms and Stakes (Results of a Study of 403 Articles on Art Published by Pravda in 1929)

Patrick SERIOT, *On Officialese : a Critical Analysis.*

SOCIOCRITICISM Vol. II, n° 2 – Vol.III, n° 1 (N°4/5)

Space and Ideology

Abstracts

I – THEORIES

Henri MITTERAND, « Place and Meaning : Parisian Space in Ferragus by Balzac »

Edmond CROS, « Space and Textual Genetics – Magical Consciousness and Ideology in Cumandá »

Antoine S. BAILLY, « Quality of Life and Realisation of Well – Being in Space : A French and Swiss Case Study »

II – TEXT ANALYSIS

Lennard J. DAVIS, « Known Unknown Locations : The Ideology of Novelistic Landscape in Robinson Crusoe »

Ellen PEEL, « Feminist Narrative Persuasion : The Movement of Dynamic Spatial Metaphor in Dorris Lessing's The marriage Between Zones Three, Four and Five »

Claude JULLIEN, « Space and Civil Rights Ideology. The example of Chester Hime's The Third Generation. »

Daniel RUSSEL, « Conception of Self, Conception of Space and Generic Convention : An Example from The Heptameron. »

Edward BAKER, « El Madrid de Larra : del jardín al cementerio. »

Michel PLAISANCE, « Espace et politique dans les comédies Florentines 1539-1550. »

Notes on Contributors

This journal is available only by subscription : Individual \$25.00 ou 160,00 F.
Institutions \$50.00 ou 350,00 F.

INSTITUT INTERNATIONAL DE SOCIOCRITIQUE.

University of Pittsburgh
Department of Hispanic Languages
and Literatures
1309 Cathedral of Learning
PITTSBURGH PA 15260

C.E.R.S.
Université Paul-Valéry
B.P. 5043
34032 MONTPELLIER CEDEX

THEATRE
MODE D'APPROCHE

Sous la direction de
André HELBO, J. Dines JOHANSEN,
Patrice PAVIS, Anne UBERSFELD

Depuis quelques années praticiens de la scène et scientifiques œuvrent de concert afin de décroiser les arts du spectacle ; leur but : saisir avec rigueur cette dimension éphémère qui érige le théâtre non seulement en texte littéraire mais en événement vécu et construit collectivement. On connaît les recherches menées en ce sens par les amateurs de la revue *Degrés* et de l'Association internationale pour la sémiologie du spectacle.

De 1983 à 1985 cette même équipe a eu l'occasion de conduire, sous l'égide des Communautés européennes, une expérience originale de cours international consacré aux sciences du théâtre. Cette initiative, conçue par l'Université de Bruxelles, a suscité la participation de centaines d'étudiants appartenant à la Sorbonne Nouvelle et aux Universités de Bologne, Odense, New York. La particularité de cet enseignement a précisément consisté à aborder le spectacle joué et à interroger la pratique théâtrale de manière pluridisciplinaire.

Le présent volume compte parmi les résultats prometteurs de l'entreprise ; pour la première fois un manuel d'initiation destiné à l'amateur de théâtre dresse un bilan du savoir : la dramaturgie, l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la sémiotique sont ainsi explorées et mises à la portée de tout lecteur cultivé. L'ambition de ce travail est aussi d'offrir des pistes concrètes : introduction à la théâtrologie, méthodologie de la captation, questionnaires de lecture, pédagogie, analyses de pièces offrent les illustrations tangibles des modes d'approche.

Les auteurs :

- André HELBO, Professeur à l'Université de Bruxelles, Président de l'Association internationale pour la sémiologie du spectacle, Coordinateur programme de la CEE.
- J. Dines JOHANSEN, Professeur à l'Université d'Odense, vice-président de l'Association internationale pour la sémiologie du spectacle.
- Patrice PAVIS, Professeur à la Sorbonne Nouvelle et Paris VIII, auteur du *Dictionnaire du théâtre* (Ed. Sociales).
- Anne UBERSFELD, Directrice de l'Institut d'Etudes théâtrales Paris III, auteur de *L'Ecole du spectacle* (Ed. Sociales).

ISBN : 2-86563-183-4, broché, 16 x 23 cm, 256 pages, 110 F TTC.
Service de presse : Catherine RENAUDIE : Tél. : 42.61.61.60.

Directeur de la publication : E. CROS
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1988



Achevé d'imprimer sur les Presses de
l'Imprimerie de Recherche - Université Paul-Valéry
MONTPELLIER

Les opinions exprimées dans cette publication ne sauraient engager
que leurs auteurs.

SUMMARY

Social Discourse : A New Paradigm for Cultural Studies

(Marc Angenot and Régine Robin éditeurs.)

Vol. III, 2 (n° 6)

Marc ANGENOT/Régine ROBIN. <i>Penser le discours social</i> . .	I
Marika FINLAY. The Unrevolutionary Communications Revolution, or the Classical Episteme Revisited	1
Nurth GERTZ. Social Myths in Literary and Political Texts .	37
Georges VIGNAUX. <i>Le Pouvoir des fables</i>	63
Robert MORRISEY. Closing out Charlemagne. The Representation of History and the Discourse of National Origins in 19th century, France	91

Vol. IV, 1 (N° 7)

Peter FITTING. Ideological Foreclosure and Utopian Discourse.	
Catherine GLASER. L'émergence d'un discours ordonnateur : la vulgarisation scientifique au XIX ^e siècle.	
Marie-Christine LEPS. Working on Social Discourse : An Illustrated Model.	
Philippe DESAN. Quand le discours social passe par le discours économique. Les <i>Essais</i> de Montaigne.	
Antonio GOMEZ-MORIANA. Discourse Pragmatics and Reciprocity of Perspectives : The Promises of Juan Haldudo (Don Quixote, I, 4) and of Don Juan.	
Peter V. ZIMA. Ideology and Theory : Towards a Critique of Discourse.	